

ANECDOTES
DE LA COUR
DE BONHOMMIE.

II. PARTIE.

A

B

CH

CH

ANECDOTES
DE LA COUR
DE
BONHOMMIE,

PAR L'AUTEUR DES MEMOIRES
DE VERSORAND.

SECONDE PARTIE



A LONDRES,
Chez JEAN NOURSE, Libraire,
Et se vend à Paris ;
Chez ROLLIN, Quay des Augustins.

M. DCC, LII.

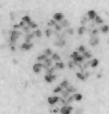
X 79-242 v 2

ANECDOTES
DE LA COUR
DE

BONHOMMIE

PAR L'AUTEUR DES MEMOIRES
DE PERSONNAGES

SECONDE PARTIE



A LONDRES

Chez Jean Neau, Libraire

Et se vend à Paris

Chez Rollin, Quay des Augustins

M. DCC. LII



ANECDOTES DE LA COUR DE BONHOMMIE.

SECONDE PARTIE.

DO M Parvilla étoit dans son cabinet avec sa fille ; je lui fis demander un moment d'audiance ; je me faisois annoncer , parce que je ne me croyois plus de la maison. On fit entrer Bercillo , & on me laissa dans l'antichambre. Ce pere désespéré eut encore à essuyer une scène très-vive à mon sujet. Son fils lui dit tout ce qu'il put imaginer pour me justifier , & avec sa sœur demanda à ge-
Partie II. A

noux & les larmes aux yeux ; que je ne portasse pas la peine d'un crime dont je n'étois pas coupable. Enfin on me fit entrer ; j'avois eu le tems de me rassurer, & décidée à subir toute la rigueur de mon sort , je me presentai d'un air plus libre , & moins timide. Je remis à Dom Parvilla un paquet de papiers qu'il reçut en poussant un profond soupir. Ensuite je priai très-sérieusement Bercillo de sortir pour un moment , & son pere d'un air inquiet lui fit signe d'avoir cette complaisance. Quand je me vis seule avec le Pere & la fille , je me jetai aux pieds de Dom Parvilla en lui disant : Monsieur, il est tems de vous désabuser entièrement , car je vois que vous avés assés de bonté pour être fâché de me croire coupable. Je n'ai jamais parlé d'amour à Mademoiselle , elle est présente ,

DE BONHOMMIE. 3

elle peut vous dire que je l'ai au contraire pressée de vous obeir en faisant un mariage qui vous plaît , & qui est d'ailleurs très-convenable ; elle peut m'accuser si je lui ai manqué ; j'ai fait auprès de Monsieur le Comte de Ber-cillo tout ce que j'ai pû pour le détourner du projet qu'il avoit formé de me faire épouser Mademoiselle sa sœur ; mais les protestations de mon respect ne sont pas capables de me justifier dans votre esprit ; le ciel m'est cependant témoin que je n'ai contre moi que les apparences , puisque bien loin d'être un jeune séducteur à qui une folle passion a fait oublier ses devoirs , je ne suis qu'une jeune fille très-reconnoissante de vos bontés. Une fille ! s'écria Dom Parvilla en m'embrassant : Ah ma chere enfant ! car je vous crois ; il y a

plus d'un an que je me doute de ce que vous m'apprenés : vous êtes fille , & par conséquent vous ne m'avez pas offensé ; je puis vous croire innocente , & vous rendre toute ma tendresse. Mais qui êtes-vous ? Qui vous oblige de déguiser votre sexe , & de faire un métier qui lui convient si peu ? Monsieur , lui répondis-je , ma naissance est encore un secret qui n'est pas à moi seule ; mon frere en est le maître ; c'est à lui à vous le reveler. Qu'il vous suffise à present de sçavoir que nous vivons chés vous sous un nom supposé , & que notre naissance sans être illustre est très-honnête.

Dom Parvilla ne fut pas le maître de sa curiosité ; il sonna sur le champ , & donna ordre qu'on fit venir mon frere. Il étoit sorti. Je ne jugeai pas à propos de retarder plus long-tems le plai-

DE BONHOMMIE. 3

ſir qu'il demandoit de ſçavoir qui nous étions. Je le lui dis , c'eſt-à-dire que je lui fis le recit de ce que je ſçavois de la vie de mon pere , que je finis par le nommer. Gaval , s'écria Dom Parvilla : eh mes enfans , votre pere n'eſt pas mort , il eſt à Liſbonne depuis plus de quinze jours. Il arrive du Mexique avec une fortune conſiderable ; il ne croit plus avoir d'enfans. Je le connois ; il eſt tous les jours chés un de mes amis , & je vais tout à l'heure vous y conduire ; mais il faut attendre votre frere pour lui faire part d'un ſi grand événement. Vous devenés tous deux heureux , mais je vous perds ; votre bonheur me coûte bien cher ; ne nous regretterés-vous quelquefois ? Vous ſouviendrés - vous de mon fils qui vous aime tant ? Ah Monsieur, lui dis-je , le moment eſt venu

où vous devés tout sçavoir ; Monsieur votre fils m'est fort attaché ; mais moi j'ai pour lui l'amour le plus vif ; cette passion devoit selon les apparences faire le malheur de ma vie. J'ai râché de la cacher à celui qui en est l'objet ; j'y ai réussi d'autant mieux qu'il ne connoît ni ma naissance ni mon sexe. Il faut qu'il sache un secret aussi interessant pour lui, me dit Dom Parvilla ; il vous aime, comme il est bien rare qu'un homme en aime un autre ; son goût pour vous est un de ces coups du ciel au-dessus de la prudence humaine ; l'amitié qui vous a unis fera votre bonheur. Bercillo entra dans l'instant avec mon frete , à qui Dom Parvilla dit : Monsieur , ne soyés pas fâché de ce que je fais à present tous vos secrets. Quand on vous

ressemble à tous deux , on gagne
 toujours à être connu. J'ai été
 assés injuste pour tâcher de vous
 haïr ; je vous ai accusé d'avoir
 voulu , pour prix de mon amitié ,
 troubler le repos de ma famille ;
 mais le séducteur que je croyois
 devoir craindre est une fille ; il
 ne me reste de mes soupçons que
 le plaisir de voir qu'ils étoient
 mal fondés. Vous une fille , s'écria
 Bercillo en se jettant à mes pieds,
 vous ! Ah je vois clair dans mon
 cœur , & je vous adore ; cet
 instant décide ma passion. Je ne
 vous cache pas mes sentimens ,
 poursuivit-il en adressant la parole
 à son pere ; pardonnés un mou-
 vement dont je ne suis pas le
 maître. Je le loue , reprit Dom
 Parvilla , je l'admire , & je suis
 au comble de la joye , si Mon-
 sieur de Gaval veut consentir à

vosre mariage. En ce moment Mademoiselle Junie vint à moi les bras ouverts ; elle me baïsa dix fois de suite sans pouvoir me parler. La honte d'avoir aimé passionnément une femme , le chagrin de voir un amour si violent se détruire de lui-même , l'avoient jettée dans des reflexions que rien n'avoit encore pû interrompre. Soyés au moins mon amie, me dit-elle , en arrosant mon visage de ses larmes , & plaignés-moi. Elle ne put pas en dire davantage , & sortit sur le champ.

Le soir même un ami commun annonça à mon pere que ses enfans vivoient. Il n'eut rien de plus pressé que de les voir , & on l'amena souper chés Dom Parvilla , où nous pensâmes tous mourir de joye ; mon frere &

DE BONHOMMIE. 9

moi de revoir un pere dont nous avions pleuré la mort , mon pere de retrouver deux enfans qui lui étoient chers , & de pouvoir leur procurer un état heureux , & leur faire perdre dans le sein de l'abondance , le souvenir amer de leurs infortunes ; Dom Parvilla de voir tant de gens heureux ; car les belles ames n'ont pas de plus grand plaisir que de voir le bonheur des autres , surtout quand la gloire d'y avoir contribué peut augmenter leur satisfaction. Bercillo enfin de pouvoir m'aimer , & de voir qu'il touchoit au moment d'être heureux.

Notre mariage fut conclu au bout de huit jours , & en attendant qu'on eût pris tous les arrangemens necessaires pour l'établissement de notre maison , il fut décidé que je reprendrois les habits de mon sexe , & que j'en-

trerois dans un Couvent. Mademoiselle Junie voulut m'y suivre. Comme il n'étoit question d'y passer que deux mois, personne ne pensa à l'obliger de rester dans le monde sans moi. Pendant les huit premiers jours, elle vécut avec moi dans la plus parfaite intimité; cependant je remarquois qu'elle devenoit par degrés plus sérieuse, & enfin plus triste. J'étois prête à lui demander la raison de ce changement, quand un matin elle entra dans ma chambre d'un air assés dégagé, & plus gai qu'à l'ordinaire. Elle vint s'asseoir sur mon lit, & après m'avoir embrassée plusieurs fois, elle me dit, enfin mon parti est pris; je ne sortirai jamais de ce Monastere; je sens que vous m'avez ôté tous mes plaisirs en avouant le secret de votre sexe: je vous croyois homme, & ma passion

DE BONHOMMIE. 11

pour vous étoit montée au point où sont celles que la connoissance même de l'erreur ne peut pas dissiper ; je la conserverai toujours dans mon cœur ; mais hélas quel fol amour ! quel sera son objet ! vous êtes femme comme moi , je ne dois pas en douter ; cependant je ne me le persuaderai jamais assés pour ne vous aimer que comme une femme. Quelle sera la fin de cet amour ? Je l'ignore ; peut-être la raison viendra-t'elle à mon secours ; si je ne puis être heureuse , au moins ne ferai-je le malheur de personne. Je n'épouserai pas un homme que je déteste , & que j'aimerois, qui seroit maître de mon cœur, si vous ne l'occupiés pas tout entier. Je suis donc déterminée à passer ma vie dans ce Couvent , & je viens d'écrire à mon pere pour lui faire part de ma reso-

lution que rien ne sera capable de détruire.

Dom Parvilla vint au Parloir l'après-midi; il dit à sa fille tout ce que la tendresse paternelle put lui fournir de plus touchant. Il exigea de ma complaisance que je sortisse du Couvent, esperant que sa fille me suivroit; mais elle n'y voulut pas consentir, & n'assista même pas à mon mariage avec son frere. Enfin elle fut constante dans l'exécution de son projet, & prit l'habit religieux, & prononça ses vœux un an après.

Je n'ai rien à vous dire sur les plaisirs de mon mariage avec Bercillo; ils furent au-dessus de toute expression. Nous vécûmes ensemble heureux, parce que nous nous aimions, & fort riches tant par la retraite de Mademoiselle

de Parvilla que par celle de mon frere. Dom Parvilia s'étoit chargé de lui faire épouser la Comtesse de Pergino dont il étoit toujours amoureux ; mais il avoit trouvé dans l'esprit de cette Dame des difficultés insurmontables ; elle étoit à peu près dans le cas de Mademoiselle Junie ; elle m'avoit aimée , & la connoissance de mon sexe lui ôtant toute esperance , elle étoit devenue mon ennemie : mon mariage lui enlevant deux amans à la fois , sçavoir Bercillo & moi , elle se trouvoit au dépourvû ; elle n'en avoit pas un assez grand nombre pour nous remplacer sur le champ , & cet interregne la désespéroit. Elle rappella auprès d'elle un de ses anciens serviteurs qui ne fut point du tout sensible à cette faveur ; cependant il en fit le semblant , parce qu'il avoit dessein d'obli-

ger mon frere qu'il aimoit beaucoup.

Je n'ai jamais sçu comment il s'y prit pour obtenir un rendés-vous nocturne ; mais il l'obtint, & en arrangea si bien les circonstances , que mon frere prit sa place sans que la Dame en eût le moindre soupçon. On dit que la jouissance détruit l'amour, on a tort , j'ai éprouvé le contraire ; mais elle détruit toujours ce goût passager qui tient du libertinage , & ne ressemble point du tout à la passion. Mon frere arriva au rendés-vous très-amoureux , & en sortit très-dégagé ; il ne fut reconnu que le matin. Il n'avoit pas affaire à une femme bien formaliste ; il lui demanda pardon de la supercherie , & elle le lui accorda. On est quelquefois bien aise d'être trompé. L'ami de mon frere publia le service

qu'il lui avoit rendu , il en fut désespéré : c'étoit un mauvais procédé dont il n'étoit pas capable ; cependant il en portoit tout le blâme dans l'esprit de la Comtesse qui l'accusoit hautement de calomnie , quoiqu'à la rigueur il ne pût être coupable que d'une indiscretion : ainsi elle le chargeoit d'un crime très-leger dans l'opinion publique , & se donnoit à elle-même un ridicule très-considérable. Mon frere ne put soutenir le chagrin que lui caufoit cet événement ; il se repentit ; il avoit beau jeu , puisqu'il n'aimoit plus. Il mena pendant quelque tems une vie très-retirée , & enfin se rendit chés les Chartreux où il mourut quinze ans après en odeur de sainteté. De cette maniere nous recueillîmes Bercillo & moi deux successions très-considérables , sa-

voir celle de Dom Parvillan ; celle de Dom Gaval , & enfin celle de la Comtesse elle-même qui eut assés de raison pour ne se pas marier.

Il est tems de vous dire quelque chose des avanrures de mon pere. Il avoit reçu à Balzora les dix mille pistoles que mon frere lui avoit envoyées , & les avoit employées assés utilement pour se voir au bout de deux ans aussi riche qu'à son départ de Lisbonne. Cet heureux succès augmentant son ardeur , il s'étoit donné tant de soins , & il avoit si bien pris ses précautions , que toutes les affaires qu'il avoit entreprises , avoient bien tourné. Il avoit un Commis assés intelligent que le défaut de conduite obligeoit de travailler aux affaires des autres après avoir absolument dérangé les siennes. Cet homme étoit Espagnol ;

pagnol ; il avoit quitté son pays par libertinage , & avoit appris le commerce par nécessité en Angleterre & en Hollande. Après plusieurs voyages faits aux Indes à la suite des Négocians , il étoit venu à bout de travailler pour son compte. Les Vaisseaux sur lesquels étoit placée sa fortune ayant fait d'heureux voyages , il s'étoit vû maître de biens considérables. L'envie de jouir s'étant emparée de lui , il avoit passé en France. C'est le seul pays du monde où on jouisse véritablement. Les plaisirs de tous les tems , les biens de tous les Pays s'y offrent en foule , & previennent les desirs de celui qui est riche. Il nage continuellement dans une mer de délices sur laquelle son argent lui sert de boussole ; s'il le perd , il s'égare , son vaisseau se brise ,

Partie I L.

B

& il perit misérablement. Telle avoit été l'aventure du Commis de mon pere. Le jeu , les femmes , la table , & tous les plaisirs fastueux , l'avoient séduit & ruiné en deux ans , & il n'avoit pensé à examiner la dépense énorme qu'il faisoit , que lorsqu'il n'avoit plus été en état de la soutenir. Réduit à rien , il avoit à peine trouvé de quoi se faire conduire sur un Port de mer. Il s'y étoit mis au service d'un Négociant qui avoit été autrefois son Commis , & avoit fait avec lui plusieurs voyages. Il est dur d'obéir quand on a commandé , & plus dur encore de recevoir des ordres de ceux à qui on en a donné. Les mécontentemens le porterent à chercher à changer de Patron. Mon pere l'ayant trouvé à Andrinople , l'avoit pris sur les bons

témoignages qu'on lui avoit rendu de sa capacité.

Ses talens & son zèle lui acquirent bientôt la confiance & l'amitié de son nouveau Patron qui le chargea d'écrire partout où il avoit des connoissances pour avoir des nouvelles de mon frere & de moi. Le Commis écrivit effectivement, & ayant reçu de beaucoup d'endroits des reponses peu satisfaisantes, il se mit en tête de lui tenir lieu d'enfant, & de lui faire faire un testament en sa faveur. Pour y parvenir il se fit écrire des lettres de France qui portoient que les enfans de Dom Gaval y étoient morts dans un voyage qu'ils y avoient fait par curiosité. Cette nouvelle désespéra à la verité son Patron, mais il ne pensa pas pour cela à l'adopter pour se consoler de la perte de ses enfans ; mais seule-

ment à ne plus augmenter une fortune déjà trop grande, puisqu'elle ne pouvoit plus nous être utile. Il travailla donc sérieusement à se retirer du commerce : mais le sien étoit si grand , & les objets dont il étoit composé si considérables , & en si grand nombre , qu'il fut obligé de travailler encore deux ans pour se débarrasser entièrement. Pendant ces derniers tems le Commis n'oublia pas de persuader à son pere par toutes sortes de voyes qu'il n'avoit plus d'héritiers ; il obtint enfin ce qu'il vouloit. La certitude de son malheur déterminâ enfin Dom Gaval à faire du bien à un homme qui lui avoit aidé à gagner ce qu'il possédoit. Il lui offrit de le mettre en sa place ; c'est-à-dire de lui donner tous les intérêts qu'il avoit dans le commerce , à la charge de lui

en faire toucher le revenu à Lisbonne où il avoit dessein de se retirer. Le Commis voulut l'y conduire ; ils laisserent l'administration des affaires à d'autres Associés , & vinrent en Portugal. A leur arrivée les choses changerent de face entierement , puisque mon pere nous retrouva. Il se rappella avec indignation tous les soins que son Commis avoit pris pour lui prouver notre mort. Il le convainquit de faux par l'aveu d'un Banquier de Lisbonne dont il lui avoit montré plusieurs lettres, & qui soutenoit ne point connoître l'homme , & ne lui avoir jamais écrit. Dom Gaval congédia son Commis honneusement. Il étoit aisé sans être riche ; il avoit de quoi vivre dans son pays où il retourna , & nous n'en entendîmes plus parler.

Dom Parvilla & Dom Gaval moururent tous deux très-avancés en âge. Ils moururent contens, parce qu'ils avoient vécu avec honneur, & qu'ils laissoient leurs enfans dans une situation heureuse.

Les biens immenses que nous possédions nous ouvrirent le chemin des grandeurs. Bercillo acheta des charges plus honorables que lucratives. Nous eûmes deux fils qui furent reçus en survivance de leur pere ; pour moi je vécus avec mon mari jusqu'à l'âge de cinquante ans toujours aimée , & toujours heureuse. Une maladie de femme me prit , & me conduisit au tombeau en six mois. Je souffris peu par la permission du Destin qui eut la bonté de m'épargner le sentiment des maux attachés à l'humanité ; cependant on me plaignoit beaucoup , parce

qu'on jugeoit que j'étois dangereusement malade. Enfin une nuit je m'endormis, & pendant mon sommeil j'abandonnai ce corps pour aller en animer un autre dans les Indes. Avant de vous parler de ma seconde vie, il faut vous dire, Madame, ce que devint mon cher Bercillo. Il m'adoroit; il ne put se consoler de ma perte; ses enfans même qu'il aimoit tendrement, loin d'adoucir sa douleur, ne firent que lui rappeler plus vivement le souvenir de leur mere; cependant il ne les quitta pas, & mourut entre leurs bras dix ans après moi. Mes fils avoient contracté des alliances illustres; leurs enfans monterent encore plus haut, enforte que le sang de Madame de Gaval coule aujourd'hui dans les veines de ce

qu'il y a de plus considerable dans le Pays.

A mon reveil je ne me souvins de rien ; je ne pensois pas , je venois de naître dans l'instant fille d'un des plus grands Seigneurs du Royaume de Teurosy. Eh quel est ce Royaume , dit la Reine *Velomide* , je n'en ai jamais entendu parler ? Madame, repondit la Fée *Brillante* , c'est un très-beau Pays qui est très-peu connu , & que la nature a tellement fortifié , que ses habitans ne craignent ni la jalousie de leurs voisins , ni l'avare curiosité des étrangers. Il est environné de tous côtés de montagnes , au bas desquelles sont de grandes forêts qui regnent autour de ce Royaume , & forment une enceinte aussi utile qu'agreable. Il y a un grand nombre de fleuves tous navigables qui rendent fertiles

tiles toutes les campagnes , &
 servent aussi à transporter les Mar-
 chandises d'une Province à l'autre
 sans difficulté , parce qu'il n'y a
 pas de Ville au travers de laquelle
 il ne passe une riviere. Les bois
 de ces forêts sont presque incor-
 ruptibles ; tous les ponts en sont
 faits , & jamais on n'y fait aucune
 reparation. Les terres après la
 moisson se couvrent d'une sorte
 d'écume qui durcit au soleil , &
 se convertit en sel ; chacun en
 recueille beaucoup plus qu'il ne
 lui en faut. Au bout de l'année
 on porte le reste à des Statuaires
 qui en font des figures très-belles
 pour orner les jardins. Ces figures
 sont transparentes comme le cris-
 tal , & ne se cassent jamais. Le
 climat de ce Pays est temperé ,
 & fort sain , & rien n'est si com-
 mun que d'y voir des vieillards
 aussi vigoureux à cent ans , qu'un

Partie II.

C

François pourroit l'être à trente ; s'il ne se mettoit pas dans le cas de mourir de vieillesse à vingt-cinq. La Ville Capitale qu'on nomme Mirzalbein est entourée de murailles très-fortes , & de fossés dans lesquels coule un grand fleuve , dont deux bras passent dans la Ville , & y forment une douzaine d'Isles toutes jointes les unes aux autres par des ponts. Les bâtimens en sont très-beaux ; le seul Palais du Roy est aussi grand qu'une Ville. Ce Prince en occupe une très-petite partie, quoique tout lui appartienne ; le reste sert à loger beaucoup de gens qu'il paye bien , & qui le servent mal. Ce Palais est orné dedans & dehors de tout ce que la nature & l'art peuvent fournir de plus précieux. On prétend qu'il a été bâti par

une Reine du pays qui étoit Fée.

Ce Pays est très-peuplé : dans un dénombrement qui fut fait de mon tems ; on y trouva quatre millions d'hommes en état de porter les armes, entre dix-huit ans & cinquante. Tout ce peuple n'est pas fort habile en fait de guerre ; peut-être l'heureuse situation du Pays est-elle cause de cette indolence. Il n'y a pas de si pauvre Teurosien qui n'ait un cheval, parce que le Pays est si abondant en paturages, qu'il ne coute rien à nourrir. Il y a des Gentils-hommes qui en ont deux cens, & le Roy en a plus de six mille, quoiqu'il s'en serve rarement ; ils sont exercés par un grand nombre d'Officiers de sa maison dont les fonctions sont de se faire honneur de tout ce qui appartient au Roy. On laisse les

chevaux plus de six mois à la campagne , où ils ne s'écartent point des endroits où ils ont coutume de paître. Il y a dans ce Pays un grand nombre de moutons dont la laine est très-fine & très-abondante ; ils sont aussi gros que les bœufs d'Europe, & font à peu près le même service que les mulets, excepté qu'ils ne portent pas l'homme ; mais on les charge de fardeaux très-pesants ; on leur fait tirer la charue, & toutes sortes de voitures , & quand la vieillesse les met hors d'état de travailler, on les tue, & on en mange la chair qui est très-bonne. Il y a aussi des tigres, des léopards, des ours blancs, & des éléphants. Avec ces raretés les Teurosiens pourroient commercer ; mais ils se contentent de ce qu'ils trouvent chés eux ; & quoique leur luxe soit poussé

affés loin , ils ne cherchent ja-
 mais chés les étrangers de quoi
 le satisfaire. Les hommes de ce
 Pays-là sont bien faits , & les
 femmes belles ; elles sont habillées
 à la Persanne , & coëffées à la
 Françoisse. Elles portent un grand
 voile qui ne couvre que le dessus
 & le derriere de la tête ; elles
 mettent du rouge & du blanc
 autant qu'elles croient en avoir
 besoin , & rien de plus , ce qui
 les rend toujours charmantes :
 elles ont communément de l'es-
 prit , de la vivacité , & beaucoup
 de politesse ; mais elles s'aiment
 uniquement , & sacrifient tout à
 leurs plaisirs ; elles sont fieres ,
 cruelles , perfides , & ont enfin
 tous les défauts qui leur sont ne-
 cessaires dans l'occasion. Les hom-
 mes ont à peu près les mêmes
 vices ; ils ne sont differens en-
 tr'eux que par la condition ; ce

chevaux plus de six mois à la campagne , où ils ne s'écartent point des endroits où ils ont coutume de paître. Il y a dans ce Pays un grand nombre de moutons dont la laine est très-fine & très-abondante ; ils sont aussi gros que les bœufs d'Europe, & font à peu près le même service que les mulets, excepté qu'ils ne portent pas l'homme ; mais on les charge de fardeaux très-pesants ; on leur fait tirer la charue, & toutes sortes de voitures , & quand la vieillesse les met hors d'état de travailler, on les tue, & on en mange la chair qui est très-bonne. Il y a aussi des tigres, des léopards, des ours blancs, & des éléphants. Avec ces raretés les Teurosiens pourroient commercer ; mais ils se contentent de ce qu'ils trouvent chés eux ; & quoique leur luxe soit poussé

allés loin , ils ne cherchent jamais chés les étrangers de quoi le satisfaire. Les hommes de ce Pays-là sont bien faits , & les femmes belles ; elles sont habillées à la Persanne , & coëffées à la Françoisé. Elles portent un grand voile qui ne couvre que le dessus & le derriere de la tête ; elles mettent du rouge & du blanc autant qu'elles croient en avoir besoin , & rien de plus , ce qui les rend toujours charmantes : elles ont communément de l'esprit , de la vivacité , & beaucoup de politesse ; mais elles s'aiment uniquement , & sacrifient tout à leurs plaisirs ; elles sont fieres , cruelles , perfides , & ont enfin tous les défauts qui leur sont nécessaires dans l'occasion. Les hommes ont à peu près les mêmes vices ; ils ne sont differens entr'eux que par la condition ; ce

qui est un crime pour un particulier, est une badinerie pour un noble, & ce même noble aime mieux passer sa vie à subtiliser tous ceux qui ont affaire à lui, que d'employer comme le peuple des moyens honnêtes pour subsister.

L'usage de ce Pays est d'avoir une femme en charge, & plusieurs autres par commission. Les premières sont en place tant qu'elles vivent, les autres peuvent être revoquées. La différence qu'il y a entre ces deux sortes de femmes, est que les premières ont les honneurs & les désagréments du mariage, & les dernières ne peuvent éviter le mépris du Public, & même de ceux dont elles partagent les plaisirs. On est rarement jaloux, du moins entre maris & femmes. On voit tranquillement l'infidélité, & c'est un

mal qui se gagne avec une facilité étonnante.

Les femmes sont libres comme les hommes, qui cependant pour l'honneur de la barbe conservent toujours les dehors de la supériorité, sans en avoir, & souvent sans en connoître les droits.

La religion des Teurosiens ne ressemble à aucune des religions du monde, quoiqu'elle tienne un peu de toutes. Ils ont un Dieu qu'ils adorent, ou du moins ils le disent, quoiqu'ils n'adorent rien exactement. Leur divinité varie selon leurs besoins, & ils ne rendent des hommages sinceres qu'aux femmes qu'ils aiment, & aux hommes à qui ils demandent. Les préceptes de leur religion ordonnent d'être doux, sinceres, fidèles, compatissans, équitables; cependant ils sont mé-

chans , perfides , & cruels quand ils le jugent necessaire ; ils ne suivent d'autres loix que celles que leur dictent les passions , & se portent sans scrupule à toutes sortes d'excès. Les gens du peuple en payant se font pardonner leurs fautes par les Ramotz qui sont les Ministres de la Loi ; les Grands gagnent leur argent en se pardonnant eux-mêmes. Le Megaramotz est le chef de la religion de tout le Royaume ; il est presque aussi puissant que le Roi ; il jouit de revenus immenses , & a sous ses ordres une multitude innombrable de Ramotz repandus dans toutes les parties du Royaume. Tous les jours on lui donne de l'argent pour entrer sous sa domination , en sorte qu'il augmente en même tems & ses biens & sa puissance , ce que le Roi ne peut pas faire.

Il a autant de Lieutenans qu'il y a de Villes ; ces Lieutenans en ont d'autres qui gouvernent les differens quartiers , les bourgs , & les villages , & ainsi l'autorité de ce Prince spirituel ; se subdivise à l'infini. Ces Ramotz ont un crédit prodigieux sur le peuple ; par cette raison les Grands & le Roi lui-même ont pour eux beaucoup de déferences , quoique dans le fond ils en estiment peu , & qu'ils en méprisent un grand nombre. Tout se vend chés eux , & un Ramotz ne se mêle jamais gratis des affaires des autres. Il n'y a pas de peuple plus sottement superstitieux que les Teurofiens , une mouche leur fait peur , & une autre les rassure ; c'est pour cela que les Rois ont toujours protégé les Ramotz qui se sont distingués par le talent de calmer

ces terreurs paniques qui faisoient le Peuple , & qui pourroient sans ce secours causer de très grands désordres

Les Ramotz font faire souvent des sacrifices ; la victime est conduite le matin devant celui d'entr'eux qui doit la benir , ce qu'il fait avec quelques cérémonies , puis on la conduit à sa cuisine pour y être égorgée , ensuite il recite quelques prieres tout haut quand il en fait de convenables au sujet du sacrifice ; quand il n'en fait pas , il prie à basse voix ; car beaucoup de ces gens-là ne sçavent qu'une seule priere. Après cela le Ramotz se transporte chés celui qui offre le sacrifice , où il y a un grand festin. Le sacrificateur est à une table particuliere avec la plus jolie femme de la compagnie : là on lui présente toutes les viandes ,

il les benit, en prend le meilleur, & eusuite tout le monde en peut manger.

L'habillement de ces Sacrificateurs est beau & majestueux : quoiqu'il soit simple en apparence, il le rendent agreable, & même riche par la propreté & le goût qui regne dans le choix des étoffes. Ils sont tous fastueux, & les principaux ne paroissent jamais au Temple qu'environnés d'un domestique aussi nombreux que la garde d'un Roy. Il y a une espece de Ramotz qui font profession de mener une vie plus reguliere que les autres, & dont tout le mérite consiste à être plus hypocrites, & plus mal habillés. Avec ces deux avantages ils sont sûrs de ne manquer de rien quelque part qu'ils se presentent, & sont toujours riches tant qu'il y a du bien dans le Pays où ils

sont. On trouve aussi plusieurs maisons de filles qui vivent ensemble de cette manière, & dont toutes les espérances sont fondées sur la bonne volonté du public ; elles ont outre cela le soin d'élever de jeunes Demoiselles qui leur payent de grosses pensions pour faire mauvaise chère, au moyen de quoi l'argent des pensionnaires fait vivre toute la maison.

Quand quelqu'un est malade : on appelle un Ramotz qui ne demande pas de quelle maladie il est affligé, & qui ne parle pas du danger de mourir ; seulement il dit quelques mots de consolation arrangés plus ou moins bien, selon qu'il a plus ou moins d'esprit, & finit par assurer que quelqu'un des petits Dieux est en colère contre le malade, & ordonne qu'il lui soit faite une offrande

pour l'appaiser. Alors on lui remet ce qu'on est en état de donner, soit une victime, soit de l'argent; le Ramotz en profite, & le malade guerit quaud il peut.

Au reste les Teurosiens reconnoissent pour Dieu le ciel qu'ils disent être maître de tout leur Pays, & ils le prient, parce qu'ils le croient capable de les punir s'ils ne le font pas. Ils ont outre cela beaucoup de petits Dieux qui sont subordonnés au grand, & qu'on prie aussi selon ses besoins & selon son goût. Les gens du peuple sont grossiers & pieux, les Grands sont polis & incrédules.

Ce fut dans ce Pays que je nâquis pour la seconde fois. A l'âge de six ans je perdis mon pere & ma mere en trois mois.

Le Kud Almeïd mon oncle, & mon tuteur, (les Kuds sont

les Pairs du Royaume de Teuro-
fie), me mit en pension dans
une de ces maisons de filles dont
je viens de parler. J'y fus élevée
comme les autres, c'est-à-dire
que j'appris beaucoup de choses
qui m'étoient inutiles hors de
là, & qu'on ne me dit pas un
mot de ce qui m'étoit nécessaire
pour l'usage du monde.

Une Pensionnaire plus âgée
que moi sachant que j'étois née
riche, & par conséquent destinée
à jouer un grand rôle, eut pitié
de moi, & me procura pour
m'ouvrir l'esprit la lecture d'un
nombre infini de mauvais livres.
Cette lecture me plut, & m'in-
téressa; avec une imagination vive,
& l'esprit de système qui m'a
toujours agitée: il étoit impossible
que je n'y prisse pas beaucoup
de goût; mais je fus affectée
d'une manière toute particulière.

DE BONHÔMMIE. 39

Je m'amusai de tout, j'appris des choses que j'ignorois absolument, & je sentis le penchant au plaisir naître dans mon cœur, en même tems que mon esprit en conçut l'idée; mais je raisonnai; car c'est mon fort que le raisonnement, ou plutôt c'est mon foible, car c'est ce qui m'a toujours perdue. Je composai avec moi-même; je caressai ces idées délicieuses, & après les avoir envisagées sous toutes sortes de faces, je m'apperçus que le commerce du monde sur le pied où il est en Teurosie, mettoit les femmes dans le cas d'éprouver plus de chagrins que de plaisirs; par leur faute quand elles ne savent pas bien faire leurs parties, ou quand elles donnent trop à la variété, ou enfin par l'inconstance ou l'indiscretion des hommes,

Ces raisonnemens approuvés par l'amie dont les soins officieux m'avoient procuré l'occasion de les faire , me jetterent dans un grand embarras. Je fis des reflexions sans nombre ; ces reflexions me conduisirent par degrés au dégoût du monde qui ne me dura pas long-tems. Je trouvai un nombre prodigieux de raisons pour & contre ; enfin je m'en tins à la persuasion intime du bonheur d'une femme qui auroit l'air & la reputation de la sagesse , & le droit acquis aux femmes vertueuses de frauder le vice avec moins de charité que de plaisir, & qui sauroit se procurer à l'ombre du mystere tous les agrements qu'elle reprocheroit aux autres comme des crimes.

Je me fis donc un plan de conduite d'après le goût que je pris

pris pour le mystère ; je me promis bien à mon entrée dans le monde de débiter en femme de bien ; (c'est le nom qu'on donne à celles qui sont à proprement parler des Ramotzs femelles) , & d'afficher la vie retirée , le fanatisme , & même l'extravagance s'il le falloit , & il le faut presque toujours. Pour que ce genre de vie parût moins singulier , je m'y consacrai de bonne heure , & avec tant de ferveur que toute la maison fût ma dupe & m'admira , excepté mon amie que j'avois mise dans le secret. Une vieille qui gouvernoit les Pensionnaires , & qui étoit femme sensée , craignit de bonne foi qu'un si grand zèle ne me fit tourner la tête entièrement ; elle fit ce qu'elle pût pour le ralentir ; mais elle n'y gagna

rien , ou du moins fort peu de chose.

Sitôt que j'eus atteint l'âge de seize ans , Almeïd mon tuteur jugea à propos de me marier , tant pour se débarrasser de moi & du soin de mes affaires , que pour me procurer des occasions de connoître le plaisir dont l'attrait seul lui paroissoit capable de diminuer en moi le goût de la retraite. Il commença suivant l'usage par arranger l'affaire sans m'en parler , que lorsqu'il lui fut impossible de se passer de moi. Il vint me voir un jour suivi du Kud Oبراoolminzor que je ne connoissois point du tout. J'arrivai dans la salle où on recevoit les visites les yeux baissés avec un maintien capable de rebuter l'épouseur le plus déterminé.

A travers l'attrail modeste qui

m'environnoit, Obracolminzor remarqua que j'étois bien faite , & qu'avec du rouge , des mouches , des diamans & d'autres habits , on pourroit faire de moi une jolie femme. Il fut charmé de cette découverte , & se mêla à la conversation avec cet air de facilité que donne l'assurance de posséder une jeune fille dont le consentement est compté pour peu de chose en pareille occasion. Je fus piquée de sa hardiesse , parce que je ne savois pas les usages , & ma petite vanité fut mortifiée de ce que cet homme manquoit au respect que je croyois dû à ma qualité de fille. Le dépit me fit lever les yeux sur lui ; j'oubliai la faute en voyant le coupable. Obracolminzor étoit grand , bienfait , il avoit une physionomie gracieuse , de grands yeux , de belles dents , une taille avanta-

geuse , les manieres nobles & aisées , & avec cela une contenance charmante ; de ces contenance négligées , & quelquefois pis , avec lesquelles un Robin se fait siffler , & un homme de qualité passe pour aimable. Enfin je jugeai en le regardant qu'il étoit homme du monde , & homme d'esprit , & je jugeai bien. Un instant me suffit pour découvrir tout cela , & cette découverte fut fatale à ma liberté , & je devins amoureuse d'Obra-colminzor dès ce moment même. Il savoit vivre , il m'examinait, il s'apperçut de l'effet que sa vûe produisoit sur moi ; il fit mieux, il me le dit. Mon Tuteur en rit beaucoup , & moi toujours sottement entêtée de mes idées de respect , je fus piquée une seconde fois. Tout ce que je pus faire en faveur du goût que je

sentois pour cet amant , fut de ne penser rien de toutes les choses désagréables que je lui dis. Ma colère éclata cependant , même contre Almeïd. Je poussai la folie jusqu'à lui dire que je ne voulois plus le voir , & que mon dessein étoit de ne me marier jamais. J'anrois été bien sotté s'il m'avoit prise au mot.

La colère d'une jeune personne contre un homme qui lui plaît , dépend du jeu d'un ressort de peu d'étendue , & cesse bientôt. Le calme succeda à l'orage ; Obracolminzor me fit des excuses si touchantes , que je l'aimai davantage. Il se rendit maître de la conversation , & la mania si bien , que d'un mot à l'autre , il me conduisit au point de rire avec lui du dépit que j'avois fait voir : je sentis , mais trop tard , l'ascendant qu'il prenoit sur moi ;

j'en fus fêchée sans oser le dire , & je fis aussi bonne contenance qu'il me fût possible.

Enfin Almeïd voyant les choses en si bon train , fit un grand éloge d'Obracolminzor qu'il finit en me disant qu'il me le destinoit pour époux , & que si j'avois autant de docilité qu'il m'en avoit toujours connu , la cérémonie se feroit dans huit jours : c'étoit annoncer le siege , & donner l'assaut tout à la fois.

Je fus étourdie du compliment, & après avoir essuyé pendant un quart d'heure beaucoup de propos de cette espece , je me sauvai , ne sachant comment y repondre. J'allai sur le champ faire part à ma confidente de tout ce qui venoit de se passer; elle m'écouta attentivement: je crus qu'elle pensoit comme moi, point du tout; elle blâma ma conduite d'un

bout à l'autre ; nous pensâmes nous brouiller , & elle ne me rendit son amitié qu'à condition que je consentirois au mariage qu'on me proposoit , & que sur le champ j'en écrirois au Kud Al-meïd ; j'obéis.

Le lendemain Obracolminzor vint me voir seul ; ma bonne amie vint le recevoir avec moi ; je la lui presentai comme une Demoiselle qui avoit de la naissance & du mérite , mais qui étoit sans biens. Je lui demandai la permission de la tirer de la retraite pour en faire ma compagnie. Il accepta ma proposition de l'air le plus honnête ; il fit à mon amie des politesses sans nombre dont je lui eus assés d'obligation pour qu'elles décidassent l'inclination que j'avois prise pour lui à la première vûe.

Mon mariage se fit quinze

jours après avec toute la pompe que sembloient exiger la condition du Kud Obracolminzor & la mienne. Je fus promenée suivant l'usage par tout où il convenoit en Teurofie qu'une jeune mariée fût montrée tant à la Cour qu'à la Ville. Je me prêtai de bonne grace à toutes les fêtes profanes que mon mari me donna; il en fut charmé ; & croyant bonnement que je prenois goût à la chose , il ne parloit de rien moins que de solliciter pour moi une place auprès de la Reine. Je l'appris , & cette nouvelle me fit fremir ; pour l'en détourner , je ne vis rien de mieux que de me retirer du monde avec tant d'éclat , que je ne pusse jamais y reparoître sans me donner un ridicule.

Dans ce dessein , je me mis au lit sous prétexte d'une indisposition

tion. Obracolminzor m'aimoit ;
 il ne vouloit pas me quitter , &
 passoit la journée au chevet de
 mon lit. Ses discours & ses ma-
 nieres , tout étoit tendre & obli-
 geant ; cependant je paroissais
 plongée dans le chagrin & l'abbat-
 tement. Il m'en demanda tant
 de fois le sujet , & avec des
 instances si pressantes , qu'enfin
 je me laissai vaincre , après lui
 avoir fait promettre de m'accor-
 der la grace que je voulois lui de-
 mander.

Seigneur , lui dis-je , je suis
 une victime innocente qu'Almeïd
 a sacrifiée à l'usage en me mariant ;
 ce n'est pas que j'en sois fâchée ;
 j'avoue que je vous aime , parce
 que je crois pouvoir l'avouer.
 J'ai renoncé pour vous au repos
 dont je jouissois , mais je ne
 veux pas pour cela me précipiter
 dans l'abîme des égaremens du

jours après avec toute la pompe que sembloient exiger la condition du Kud Obracolminzor & la mienne. Je fus promenée suivant l'usage par tout où il convenoit en Teurofie qu'une jeune mariée fût montrée tant à la Cour qu'à la Ville. Je me prêtai de bonne grace à toutes les fêtes profanes que mon mari me donna; il en fut charmé ; & croyant bonnement que je prenois goût à la chose , il ne parloit de rien moins que de solliciter pour moi une place auprès de la Reine. Je l'appris , & cette nouvelle me fit fremir ; pour l'en détourner , je ne vis rien de mieux que de me retirer du monde avec tant d'éclat , que je ne pusse jamais y reparoître sans me donner un ridicule.

Dans ce dessein , je me mis au lit sous prétexte d'une indisposition

tion. Obracolminzor m'aimoit ; il ne vouloit pas me quitter , & passoit la journée au chevet de mon lit. Ses discours & ses manieres , tout étoit tendre & obligeant ; cependant je paroissais plongée dans le chagrin & l'abattement. Il m'en demanda tant de fois le sujet , & avec des instances si pressantes , qu'enfin je me laissai vaincre , après lui avoir fait promettre de m'accorder la grace que je voulois lui demander.

Seigneur , lui dis-je , je suis une victime innocente qu'Almeïd a sacrifiée à l'usage en me mariant ; ce n'est pas que j'en sois fâchée ; j'avoue que je vous aime , parce que je crois pouvoir l'avouer. J'ai renoncé pour vous au repos dont je jouissois , mais je ne veux pas pour cela me précipiter dans l'abîme des égaremens du

siécle , qui repugnent à la douceur de mon caractère , & à l'innocence de mes mœurs. Voici donc ce que j'imagine pour accorder mon amour pour vous & mes devoirs de femme , avec la délicatesse de ma conscience.

Je veux vivre tranquillement dans la retraite , je ne veux jamais porter ni rouge , ni mouches , ni dorures , jamais aller dans les assemblées ni aux spectacles , jamais jouer ; à la place de ces amusemens frivoles , je substiturai la pratique exacte des devoirs de religion , le soulagement des pauvres , l'éducation des orphelins , la consolation des affligés ; ce genre de vie ne me rendra ni ridicule ni fâcheuse ; je vous verrai toujours , je vivrai toujours avec vous , & avec vos amis ; je prendrai soin du détail de votre maison , si vous le jugés à

DE BONHOMMIE. 51
propos ; à l'égard du fonds des
aumônes que je compte faire ,
il sera plus ou moins confide-
rable selon que vous le reglerés.
Voyés si vous voulés me tenir
parole , sinon choisissez-moi une
retraite , payés-y ma pension, &
je m'y enferme demain si vous me
le permettés.

L'alternative étoit dure pour
un galant homme marié depuis
quinze jours avec une jolie femme
dont il étoit réellement très-
amoureux. Obracolminzor fut
étourdi de ma proposition ; il
me dit des douceurs sans nombre,
je les écoutai avec plaisir , mais
je tins ferme , & nous nous sé-
parâmes en nous donnant reci-
proquement quinze jours pour
nous déterminer. Ce délai ex-
piré , j'obtins tout ce que je vou-
lus d'un époux tendre & com-

patissant à ce qu'il me dit à mes foiblesses. Je suivis exactement le plan que je m'étois fait ; je jouissois de tous les agrements de la vie retirée ; qu'ils sont en grand nombre , & qu'ils sont délicieux ! la volupté s'y présente sous toutes sortes de formes aux yeux d'une femme jeune , riche , aimée de son mari , & qui fait autant de dépense qu'elle veut ; l'amour propre y triomphe sans cesse , tantôt de la beauté des femmes du monde , tantôt de leurs déreglemens. Ici on entend chanter ses louanges par ceux dont on soulage la misere , là on reçoit des hommages de ceux qui demandent des graces ; par tout cette femme est une petite souveraine à qui on rend des honneurs toujours differens & toujours agreables ; les railleries des

gens du siècle sont un plaisir de plus pour elle ; elle fuit & méprise ceux qui prétendent l'humilier , & ne passe sa vie qu'avec ceux qui ont pour elle les déferences les plus marquées. Il est vrai qu'il faut acheter tous ces avantages au poids de l'or , qu'il faut bien payer , & bien recevoir les louangeurs, fussent-ils des fots, comme ils le sont presque toujours ; il faut soutenir l'ennui de leurs propos sans le laisser appercevoir ; mais la vanité les rend toujours supportables ; le discours le plus insipide par lui-même est toujours gracieux quand il rourne à la gloire de ceux qui l'entendent. D'ailleurs pourquoi ne passeroit-on pas sur ces désagremens , quand on voit tant de femmes du monde se dépouiller de tous leurs biens , & se couvrir de ridicules, pour obtenir des louan-

ges, sans pouvoir souvent y parvenir.

Je goûtois tranquillement tous ces plaisirs, je les devois à la complaisance d'Obracolminzor, & l'amour le plus parfait ne me paroissoit pas l'être assés pour lui prouver ma reconnoissance. Le genre de vie que j'avois embrassé, l'exposoit surtout dans les commencemens aux railleries de tout ce qui hait les devots, c'est-à-dire aux railleries de tout le monde; il les supportoit avec patience, & revenoit chés lui se dédommager entre mes bras, des mortifications qu'il éprouvoit.

Enchantée de mon bonheur, je voulus encore qu'il fût plus grand, c'est-à-dire que je voulus voir jusqu'où iroit mon pouvoir auprès d'Obracolminzor. Je lui fis entendre que l'aimant avec

autant de passion, je ne croyois pas pouvoir me livrer à lui sans crime, à moins qu'il n'eût la complaisance de me laisser deux jours de la semaine toute entière aux pieux exercices, auxquels je m'étois consacrée.

Ce sacrifice de sa part me faisoit d'autant plus de plaisir, qu'il me paroissoit lui coûter davantage. Enfin je remportai encore cette victoire; le plaisir qu'elle me causa fut alteré par la retraite de ma bonne amie, qui voulut absolument me quitter; elle me dit sans façon qu'elle n'avoit point de goût pour la vie que je menois, & qu'il falloit que je lui permisse d'entrer dans le monde qu'elle aimoit passionément. Comme c'étoit la seule personne qui connût le fond de mon cœur, il ne me fut pas possible de lui en imposer par mes exhortations.

Forcée de me rendre à la solidité de ses raisonnemens , je lui promis de l'aveu d'Obracolminzor de prendre soin d'elle ; je l'aimois trop pour craindre qu'elle me fit connoître telle que j'étois , car j'ai remarqué qu'on craint peu ceux qu'on aime véritablement , & qu'il est difficile d'aimer ceux qu'on est obligé de craindre. Nous nous séparâmes fort contentes l'une de l'autre ; elle prit un logement dans mon voisinage , où je lui rendis quelques visites : mais comme ses amusemens n'étoient pas les miens , & qu'on respiroit chés elle un air contagieux pour moi , quoique très-honnête pour le monde , nous convînmes ensemble qu'elle viendrait me voir souvent , & que je n'irois plus chés elle. Obracolminzor qui n'étoit pas devot , ne jugea pas à propos de l'aban-

donner comme moi. Je sus qu'il alloit souvent la voir ; je pensai que c'étoit par égard pour moi, & loin de le trouver mauvais , je lui en eus beaucoup d'obligation.

Ma compagnie ordinaire & ma société la plus intime , étoit un Ramotz qui étoit mon guide dans la route que je suivois , mon conseil privé , & l'arbitre de toutes mes actions. Ce Ramotz étoit un rigoriste outré ; plein d'un saint zèle pour le salut des âmes. Il m'avertit un jour qu'Obracolminzor rendoit à ma bonne amie des visites trop fréquentes pour être désintéressées. Je ne répondis rien , parce que j'avois lieu de ne pas m'inquiéter de ces assiduités ; elles ne portoient aucune atteinte à la tendresse qu'Obracolminzor avoit pour moi, malgré toutes mes bi-

zarrerries. Au bout d'un mois le saint homme revint à la charge, pour me dire que la Demoiselle étoit délogée, qu'elle avoit pris une maison plus vaste & plus belle, & qu'enfin mon mari avoit depuis peu passé deux nuits chés elle.

Les escapades de nuit allarment toujours une jeune femme, surtout quand elle est devote. Je voulus savoir des détails, & j'appris de ce Ramotz qui ne demandoit qu'à en faire, qu'une femme retirée du monde comme moi, & qui étoit aussi sous sa conduite, logeoit auprès de ma bonne amie, qu'elle avoit découvert toute l'intrigue par le moyen d'un esclave qu'elle avoit, qui étoit doué de grands talens pour le métier d'espion. J'étois piquée; la certitude apparente de mon malheur me rendit furieuse. Le Ramotz

ne chercha pas à me consoler, au contraire, il me repéta plus de vingt fois en différens tems, qu'il étoit fâcheux pour une belle Dame comme moi de se voir trahie aussi indignement : cela fut dit d'un ton si doux, & si expressif, que la fleurette ne glissa pas sur moi, quoique je ne m'y fusse point du tout attendue. Je fis une humble reverence à ce compliment, & je fus très-persuadée que je le méritois. Le pieux personnage m'entretint encore quelque tems de mes infortunes, & enfin me quitta quand il me vit dans l'état où il me vouloit.

Sitôt que je fus seule, je me livrai à une foule de reflexions qui se succedoient avec une rapidité proportionnée à la violence du dépit qui m'agitoit. Après avoir passé deux heures

dans une espece de désespoir ; je me jettai à genoux au milieu de ma chambre , & je priai le ciel de mettre fin à mes maux. Ce fut exactement le premier mouvement de pieté sincere que j'eusse senti de ma vie. Je restai long-tems dans cette posture sans m'en appercevoir , j'étois tout à fait hors de moi-même : enfin le ciel eut pitié de moi , & retablit le calme dans mon ame au moins pour quelques instans. Je me sentis peu à peu moins irritée , & enfin assés forte pour supporter mes peines ; j'eus même assés de courage pour former le dessein de cacher mes mécontentemens , & je fus fâchée que quelqu'un en eût connoissance.

Mais l'offense qu'on me faisoit étoit trop cruelle pour que je pusse la digerer si facilement.

Je montai dans ma litiere , j'allai voir deux ou trois femmes de mon espece & de mes amies dont les doucereux propos m'ennuyèrent on ne peut pas davantage. Je tombai enfin chés une qui étoit nouvellement revenue des égaremens du siecle par mes conseils; elle avoit de grands égards pour moi par rapport à cette obligation; sans être encore bien affermie dans la pratique de la vertu , elle avoit de l'honneur & du bon-sens; je l'avois remarqué en plusieurs occasions; je crévois de dépit ; je lui demandai son avis sur ce que je venois d'apprendre ; j'observai de ne pas lui dire qu'il fût question de moi ; je supposai qu'une jeune personne très-pieuse éprouvoit cette tribulation, qu'elle m'avoit demandé conseil , & que ne me croyant pas capable de

décider en pareille matiere, j'étois bien aise d'avoir un avis sage & prudent. La Dame me fit repeter tout ce que j'avois dit, blâma l'époux infidèle, plaignit l'épouse sacrifiée, & enfin conclut sur le douxereux compliment du Ramotz, qu'il étoit amoureux de celle à qui il avoit donné un avis si interessant.

Fanatique comme je l'étois, ou du moins comme je voulois le paroître, je ne pus me dispenser de crier à la calomnie, & d'exalter l'éminente vertu du saint Ramotz. Tout ce que vous dites est peut-être vrai, repondit cette Dame; je n'insulte personne, puisque je ne connois pas celui dont nous parlons; le ciel m'a fait la grace de reconnoître mes fautes, & de m'en repentir; je veux vivre & mourir dans la

pratique des devoirs de la religion Teurofienne ; mais je ne ferai jamais dupe de personne ; je connois le cœur humain ; celui d'un Ramotz est fait comme celui d'un autre homme , soyés-en sûre. Le Ramotz en question ne devoit jamais instruire la Dame des intrigues de son mari , ou il est un sot ou un caffard qui veut tirer parti de la confidence. Mon avis est que la Dame rompe absolument avec lui , & qu'elle dise à son mari tout ce qu'elle fait , & d'où elle le tient ; il arrivera de-là que le Ramotz sera la dupe de la sottise qu'il a faite , & que le mari qui dans le fond aime sa femme , & qui n'est peut-être rebuté que par sa bigotterie , reviendra à elle plus tendre qu'auparavant.

Je quitterai cette Dame vive.

ment touchée ; je rentrai chés moi dans une perplexité étonnante ; je devois ce jour-là souper avec Obracolminzor , il rentra tard , & se plaignit à table d'un grand mal de tête qui me parut un prétexte pour aller coucher dans sa chambre. Je restai seule dans la mienne pour la première fois depuis que j'étois mariée , à l'exception des jours que mon mari m'avoit accordés. Je me trouvai si humiliée par cet abandon , qu'à peine ofois-je lever les yeux sur moi-même ; je me couchai pour me débarrasser de mes esclaves ; quand ils furent tous retirés , je me repandis en invectives contre Obracolminzor , contre sa maîtresse , & contre celui qui m'avoit appris que je n'étois pas heureuse , enfin contre moi-même. Je formai mille projets

jets plus ridicules les uns que les autres ; je m'arrêtai à celui de quitter la retraite , il me plut , & à l'instant je commençai à l'exécuter. Je me levai , je me mis à ma toilette , je m'y habillai seule le plus magnifiquement que je pus ; je mis du rouge , des diamans ; quand je fus extraordinairement parée , je me trouvai jolie , que dis-je , je me trouvai belle ; & il me sembla que ma rivale faisoit horreur. Pleine de cette idée , je voulus aller trouver Obracolminzor pour lui reprocher sa légereté , & lui faire le sacrifice de mon goût pour la retraite ; mais je trouvai ma chambre fermée ; une de mes femmes avoit coutume d'en emporter la clef ; je pris vingt fois le cordon de ma sonnette pour la faire descendre : enfin la crainte de me donner

un travers dans ma maison, l'incertitude du succès de la démarche que je voulois faire auprès de mon mari, & l'extravagance qui me parut être le caractère de cette même démarche; tout cela me fit rougir après quelques minutes de reflexion, & je ne m'occupai plus que du soin de cacher à tout le monde la folie que j'avois faite, & celle que j'avois voulu faire. Je me deshabillai le plus promptement que je pus, & après avoir remis en place tout ce que j'avois dérangé, je me recouchai enfin au lever du soleil.

Le Ramotz arriva à onze heures du matin; je dormois profondément, il me fit éveiller; je le trouvai fort mauvais, mais au nom du saint homme mon dépit cessa; j'ordonnai qu'on le fit entrer. Il parut les yeux étincelans

L'amour ; il me parcourut de ses regards avides , & transporté de sa passion , il me parla long-tems sans que nous entendissions rien ni l'un ni l'autre à ce qu'il vouloit me dire ; le sommeil avoit adouci l'amertume de mes chagrins ; j'étois sinon gaye , dumoins disposée à l'être ; la singularité du spectacle m'anima ; j'examinai le saint Ramotz , je le trouvai bien fait , assés aimable , & très-amoureux ; je lui demandai s'il n'avoit rien appris de nouveau ; il me fit signe qu'il n'osoit me parler devant mes femmes qui étoient alors dans ma chambre ; j'admirai sa discrétion , & je le priai d'aller m'attendre dans un salon qui étoit de plein pied à ma chambre. Je me levai sur le champ , & après un demi quart d'heure de toilette , j'allai le trouver. En passant dans mon antichambre , je donnai ordre à

un de mes esclaves de dire à la porte que je n'y étois pour personne. Obracolminzor descendoit de sa chambre , il m'entendit , il venoit me voir ; il remonta & ne dit mot. Je ne le croyois pas si près , & sans penser à lui , j'entrai dans le fallon où le pieux amant m'attendoit avec la plus grande impatience ; je l'abordai d'un air aussi ouvert que le sien étoit embarrassé ; il se mit dans un fauteuil à côté de moi , & après beaucoup de complimens , & même de douceurs , il me dit qu'Obracolminzor avoit donné à sa maîtresse pour trois mille pistoles de meubles & de vaisselle , & qu'on parloit de diamans qui devoient arriver bientôt. Ma fureur se ralluma à cette nouvelle ; je me levai transportée de colère. Le Ramotz m'arrêta par le

bras que j'avois étendu , & ma main se trouvant élevée , je ne ſçai comment , il s'en approcha , & la baifa ; je le ſentis ſans en rien dire ; il prit mon ſilence pour un conſentement en forme ; il ſoutint mon bras en l'air , & y cola ſa bouche brulante pendant affés de temps pout m'impatienter. Je ſuis naturellement vive & emportée ; je lui appliquai de l'autre main un ſoufflet qui l'étourdit , & je lui dis affés ſéchement que ſes geſtes me plaiſoient encore moins que ſes propos. Il rougit , me demanda pardon , ſe jetta à mes genoux pour l'obtenir , & y fut ſurpris par Obracolminzor , qui ayant trouvé la clef à la porte , étoit entré ſans conſéquence. Oh oh Madame , dit-il en ſouriant ; vous êtes donc bien avec le ciel , puis que ſes miniſtres ſont à vos

pieds? Je devins rouge plutôt d'étonnement que de honte, & j'étois prête à tourner la chose en plaisanterie, quand en jettant sur mon mari un regard assés tranquille, je vis la fureur peinte dans ses yeux; alors je perdis contenance, il s'en apperçut, & sans me rien dire, il fit signe de sortir au Ramotz qui ne demandoit pas mieux, & disparut comme un éclair.

Je n'avois pas tellement perdu connoissance, que je ne visse à peu près tout ce qui pouvoit se passer; la fuite du coupable étoit ce que je désirois davantage; elle retablit le calme dans mon ame, & dès que je la vis assurée, je feignis de revenir à moi-même peu à peu; quand j'ouvris les yeux, je vis Obracolminzor à mes genoux, où il venoit de surprendre un amant, car il devoit le

regarder comme tel. Qu'avés-vous Madame, me dit-il d'un ton doux & compatissant ? Qui peut vous reduire dans l'état où vous êtes ? Pourquoi souffrés-vous que des gens de cette espece vous manquent de respect ? C'est-là tout le reproche que je veux vous faire ; je suis bien éloigné de vous croire capable de partager le crime du malheureux qui sort d'ici.

La maniere dont Obralcolminzor prenoit la chose, me rassura entierement. Je lui fis sur le champ une histoire des amours du Ramotz assés probable pour un mari disposé à tout croire ; & vous pensés bien, grande Reine, que je ne mis pas le tort de mon côté. Enfin nous nous quittâmes en très-bonne intelligence. Trois jours après il me dit en se met-

tant à table le soir qu'il vouloit me parler en particulier. Je le suivis dans son cabinet quand nous eumes soupé, & j'attendis une nouvelle interessante. Obracolinzor prit un air très-sérieux, & me dit, Madame, je vous donne avis qu'il faut que vous donniés votre confiance à un nouveau Ramotz, celui que vous en honoriés, porte à present la peine de sa témérité, & de long tems ne sera en état de paroître devant vous. Quelque ménagement que j'aye eu pour lui quand je l'ai surpris à vos pieds, vous pensés bien que j'étois offensé d'une maniere trop sensible pour lui pardonner. J'ai eu envie de le faire assommer par mes gens dès l'instant même; mais j'ai fait reflexion que nous serions tous deux compromis en mettant au hazard

hazard d'être découverte par notre domestique , une action qui ne pouvoit faire honneur ni à vous ni à moi. J'ai donc lâché ma proye, bien sûr de la retrouver quand je voudrois , & aujourd'hui accompagné de deux hommes bien payés pour se taire , & dont je suis d'autant plus sûr, qu'ils ne me connoissent point , je me suis rendu dans une maison isolée à l'extrémité d'un des Fauxbourgs de cette Ville : de-là j'ai écrit à mon homme pour le prier de venir sur le champ dans une litiere de louage que je lui envoyois pour parler à une Dame amie de la femme d'Obracolminzor, qui avoit de grandes affaires à lui communiquer. J'ai donné à ma lettre le ton du mystere & de la passion, & elle étoit conçue de maniere qu'il étoit impossible qu'il ne la

crut pas de vous. Le piège a réussi ; il a monté dans la litière sur le champ ; mon émissaire l'a conduit sans rien dire au Rendés-vous où il n'a pas été plutôt arrivé , qu'il s'est trouvé enfermé dans une chambre dont j'avois fait muër la fenêtte la veille : là il ne voit clair que par le moyen d'une lampe placée dans la piece d'à côté , & à travers deux carreaux de vitre posés au milieu de la porte ; mes deux hommes le gardent , & auront soin de lui donner du pain & de l'eau à disoretion par un guichet que j'ai fait percer dans la muraille ; quand il aura eu assés de tems pour reflechir sur les égaremens de sa jeunesse , je le ferai sortir de cette prison comme il y est entré ; tous mes arrangemens sont pris , j'espere qu'ils seront bien executés.

Pendant tout ce recit , le plaisir de la vengeance étoit peint dans les yeux d'Obracolzmnor ; je ne pus résister à la certitude d'être aimée que m'inspiroit la confiance qu'il paroissoit avoir en moi. Il me parla de la témérité du Ramotz avec beaucoup de feu , il en étoit offensé très-vivement, mais il choisissoit ses termes de façon qu'il me faisoit voir clairement qu'il étoit très-éloigné de me soupçonner , & qu'il me croyoit aussi indignée que lui de la découverte de cette passion. J'oubliai donc mes mécontentemens, ou plutôt je les crus mal fondés. Je pris plaisir à me persuader que l'infidélité de mon mari étoit de l'invention du Ramotz , & qu'il ne l'avoit imaginée que pour me porrer à la vengeance qu'il avoit dessein de partager avec moi.

Je vécus dans la plus grande sécurité pendant plus de six mois. Obracolminzor se laissa de tenir ce pauvre Ramotz au cachot, & le mit en liberté. Tout se passa comme il s'y étoit attendu, & ni lui, ni ses émissaires ne furent connus, ni même soupçonnés. Le Prisonnier revint chés lui; le chef de la communauté dans laquelle il vivoit, fit d'abord quelques difficultés de croire l'histoire de ses infortunes; mais il avoit une figure si propre à persuader ce qu'il disoit, il étoit si pâle & si défait, qu'on ne pouvoit se dispenser de le croire plus malheureux que coupable; sa seule vûe inspiroit plus de compassion que de colère. Il obtint facilement le pardon d'une si longue absence, parce qu'il ne paroissoit l'avoir employée qu'à

en faire pénitence. On ne jugea pas à propos que le public fût instruit de son aventure. On lui ordonna de dire qu'il avoit fait un long voyage, sans donner aucune connoissance des particularités de ce voyage, même à ses meilleurs amis; l'ordre étoit sensé, mais la consolation des malheureux est de conter leurs peines, & il est difficile de cacher ses maux à ceux à qui on est sûr d'inspirer de la compassion.

J'allai un jour rendre visite à une Dame d'une éminente vertu avec laquelle j'étois liée, parce que nous avions toutes deux donné notre confiance à ce même Ramotz; elle l'avoit vû depuis son retour au monde; que les hommes sont adroits dans leur indiscretion! il lui avoit dit tout ce qu'il avoit souffert; elle me conta ce désastre d'une maniere

si touchante , que nous ne pûmes ni elle ni moi retenir nos larmes. Il avoit eu l'attention de ne point dire mon nom , & je lui en étois très-obligée. Ma sensibilité ayant l'air désintéressé , elle me fit plus d'honneur , & je retournai chés moi le cœur rempli de la douleur la plus amere. J'admirois la discretion d'un homme qui m'obligeoit d'autant plus , qu'il avoit moins de raisons de me vouloir du bien. Je ne sentoie pas qu'en me nommant il se feroit perdu lui-même , puisque je pouvois dire qu'une folle passion lui avoit attiré ce malheur. Je me couchai la tête pleine de ces idées , & à mon reveil je me trouvai amoureuse du Ramotz , persuadée de l'infidelité d'Obracolminzor , & déterminée à donner au moins à mon amant la satisfaction de

savoir que je le plaignois. Je lui écrivis vingt lettres que je brûlai toutes avant de les lui envoyer. Enfin il y en eut une qui trouva grace devant moi ; elle me parut mieux écrite, plus consolante, en un mot il me sembla que j'y avois mieux dépeint ce qui se passoit dans mon cœur. Je chargeai de la rendre une Demoiselle de bonne famille qui sollicitoit auprès de moi un dot pour se marier avantageusement. Elle s'acquitta exactement de sa commission, parce qu'elle crut que son affaire alloit être consommée, & que je n'écrivois que pour cela à un homme aussi respectable. Il me fit une réponse où il n'y avoit que de la reconnoissance & de l'amour, & il la finissoit en me demandant un rendez-vous. Il avoit déjà été trompé une fois sous mon nom ; il ne

craignoit pas de l'être une seconde fois ; sa confiance ne pût pas m'échapper , & je l'en aimai davantage. Ainsi je regardois comme égard pour moi ce qui n'étoit que l'effet d'une passion trop vive , pour lui laisser appercevoir à quel danger il s'exposoit en m'écrivant d'une manière si positive. C'est le propre de toutes les passions , & principalement de l'amour , de rapporter tout au même objet. J'étois uniquement occupée de ma passion ; j'en étois venue au point d'en envisager le but sans scrupule , & elle me plaisoit d'autant plus , qu'elle contribuoit à l'exécution du plan que je m'étois fait dès avant mon mariage , d'une vie voluptueuse , quoique decente , & même austere en apparence. Je me croyois obligée indispensablement de dédommager mon

DE BONHOMMIE. 81

amant de tous les maux que je lui avois causés, quoique sans dessein. Le don de mon cœur me paroissoit peu de chose, & je n'esperois de m'acquitter avec lui, que parce que je n'imaginois rien de plus considérable qui fût en ma puissance. Si je pensois quelquefois encore à mon mari, c'étoit pour l'accuser de toutes les fautes dont j'allois me rendre coupable. J'avois toujours son infidélité présente à l'esprit, & je ne croyois pas pouvoir l'en punir assés cruellement.

Il est tems cependant de le disculper à vos yeux, Madame. Obracolminzor avoit pour mon amie de ces égards qu'on croit devoir à une personne aimable. Ses politesses pour elle, étoient d'autant plus sinceres, qu'il

croyoit m'obliger , & que je devois naturellement lui tenir compte de tout ce qu'il faisoit pour elle, puisque je l'avois introduite dans sa maison comme une personne qui m'étoit extrêmement chere. Nous nous étions séparées sans aigreur ; j'avois prié mon mari d'aller la voir , & il y avoit été plusieurs fois pour me faire plaisir.

Bergangir , General des Armées du Roy de Teurofie avec qui Obracolminzor étoit fort lié, étoit devenu amoureux de ma bonne amie. Il avoit d'abord espéré de se tirer à bon marché de cette affaire , parce que mon mari lui avoit dit que sa maîtresse étoit sans biens ; mais la Demoiselle avoit de la vertu , & le cœur d'un aussi grand Seigneur , que Bergangir ne lui

avoit paru précieux qu'autant qu'elle le posséderoit à bon titre. Enfin il en étoit si amoureux qu'il s'étoit enfin déterminé à l'épouser. Obracolminzor l'avoit introduit chés cette belle , même avant qu'il fût question de mariage. Il s'y étoit prêté volontiers , parce qu'entre gens qui savent vivre , de pareils services sont dans l'usage le plus regulier. Les Grands ne languissent jamais , dit-on , cependant le marché de Bergangir ne pouvoit pas se conclure ; il avoit mis en avant les meubles brillans , les diamans , les bijoux , le grand nombre d'esclaves , & tout cela avoit été refusé net. Ce refus ayant augmenté sa passion , il avoit parlé de mariage ; alors on avoit accepté tout. Obracolminzor étoit seul dans le secret , & avoir la reputation d'avoir enrichi cette belle ; mais il n'en

jouit pas long-tems , puisque Bergangir l'épousa bientôt au grand étonnement de toute la Teurosie.

Quelques petites menées auxquelles mon mari s'étoit prêté pour conduire cette affaire, avoient donné lieu aux pieuses observations de la voisine qui en avoit fait part à son Conseil , suivant l'usage établi parmi les femmes de bien , de faire l'histoire scandaleuse de leur famille & de leur quartier.

La tendresse de mon mari qui tenoit contre tous mes ridicules & même mes défauts , étoit bien capable de me rassurer, si j'avois été assés raisonnable pour y faire attention ; mais je ne pensois qu'à mon amour , & j'en étois venu à un tel point de frenesie , que je brûlois du désir de voir mon amant , & que je comptois pour

rien les accidens qui pouvoient déranger mes plaisirs, & détruire en un instant les idées avantageuses que le monde avoit de ma vertu.

Quand on aime bien, on ne craint pas pour soi. J'étois prête d'arranger le rendez-vous que nous désirions tous deux avec tant d'ardeur, quand je pensai que j'allois peut-être perdre mon amant dont la réputation faisoit toute la fortune. Cette crainte m'arrêta, & après avoir épuisé toutes les ressources de mon imagination, je pris le parti d'abandonner tous mes projets, & de mander au Ramotz que je m'en rapportois entièrement à lui à cet égard. Huit jours se passerent sans qu'il fût plus heureux que moi en expédiens. Enfin il me manda que si je voulois fréquenter le Temple du Dragon blanc,

il esperoit trouver occasion de me voir librement.

Le Dragon blanc avoit été un monstre qui avoit autrefois ravagé le Royaume. Les Teu-rosiens qui regardent comme Divinité tout ce qui fait du bien ou du mal , lui avoient élevé un Temple où on lui faisoit des sacrifices pour appaiser sa colére , & l'engager à ne plus reparoitre dans le Pays. Tant que l'idée des maux qu'il avoit faits avoit duré , le Temple avoit été très-fréquenté ; mais le temps ayant détruit cette idée , avoit aussi aboli la devotion. Ce Temple étoit gardé par neuf pauvres Ramotz qui tiroient à peine de quoi subsister des offrandes qu'ils recevoient.

J'abrege l'histoire de mes égaremens ou plutôt de mes crimes.

Mon assiduité me rendit bientôt respectable dans un Temple où les gens du plus bas peuple ne daignoient pas même aller , excepté dans le tems de la fête du Dragon blanc qui y attiroit la foule une fois l'année seulement. Je parvins à une telle considération que les Ramotz qui y habitoient , attendoient que je fusse arrivée pour commencer les prières qu'ils faisoient au Dragon une fois par jour. J'y assistois avec l'air de la piété la plus fervente. Je donnois souvent des victimes qui étoient toujours bien reçues , & je faisois tout ce qui me paroissoit propre à me rendre absolue dans un endroit où j'espérois d'être heureuse.

Un Ramotz nommé Nadir étoit Gardien du Temple , & avoit coutume de le fermer après

la fin des prières. Ma devotion me retenant souvent une heure plus tard aux pieds de la statue du Dragon blanc , Nadir me proposa un jour très-respectueusement de lui permettre de fermer ses portes à l'heure ordinaire , en me disant que je pourrois quand je le jugerois à propos , sortir par la porte de derriere qui donnoit dans une petite maison dépendante de ce Temple qui lui servoit de logement. Je consentis à tout ; & dès le lendemain je restai seule dans le Temple jusqu'au soir , ce que je continuai de faire pendant près d'un mois.

Nous étions alors dans un automne très-pluvieux ; mes esclaves restoient avec ma litiere à la porte du Temple ; un d'entr'eux y gagna un rhume qu'il négligea, &

DE BONHOMMIE. 89

& dont il mourut au bout de quinze jours. Obracolminzor bon & compatissant , me representa avec beaucoup de douceur que je jouois un jeu à tuer tous ceux qui m'environnoient , & moi-même. Nous disputâmes longtemps sans aigreur ; enfin nous arrêtâmes que quand je voudrois rester long-temps quelque part que ce fût , j'aurois l'attention de renvoyer ma litiere & mes esclaves, avec ordre de venir me reprendre à l'heure que je voudrois. Je donnai avis à mon amant de ces conditions ; il me manda que je devois les executer, j'obéis.

Un soir après les prieres étant seule dans le Temple à mon ordinaire , je m'étois couchée avec une pieuse nonchalance au pied de l'autel avec un grand livre ouvert

Partie II.

H

devant moi , sur lequel je ne jectois pas les yeux. Profondément ensevelie dans une rêverie amoureuse , j'attendois toujours que quelqu'un vînt me dire où il falloit aller pour voir mon amant, quand je tressaillis au bruit que fit derriere moi un panneau de boiserie nouvellement posé , & dont le bois n'avoit pas encore fait son effet.

Je n'ai jamais été sujette à ces terreurs paniques qui semblent être inséparables de notre sexe , & qui sonr air dans certaines femmes , & foiblesse dans d'autres. Je ne crois aux esprits nulle part , & peu aux voleurs dans les endroits où je fais presque sûre d'être seule. Cependant je ne sai à propos de quoi j'eus peur. La nuit approchoit ; une lampe qui brûloit au dessus de

ma tête, donnoit à tout ce qui m'environnoit un air si lugubre, que je ne pus me défendre d'un tremblement involontaire. Je levai les yeux sans oser me retourner ; je ne vis que ce que j'avois coutume de voir ; mais l'esprit préoccupé d'une crainte qui augmentoit à chaque instant , je crus voir remuer l'horrible tête du Dragon blanc. Les murailles de ce Temple étoient couvertes des épitaphes des gens considérables que ce Monstre avoit dévorés ; je les avoit lus vingt fois ; il me sembla qu'ils jettoient une lumière très - éclatante , & que je lisois de ma place ceux qui étoient le plus éloignés de moi. Bientôt je vis des spectres ; ma frayeur augmenta , le bruit de la boiserie recommença , & je perdis connoissance entierement.

Je ne fai pas combien dura mon évanouissement; mais quand je revins à moi, je me trouvai entre les bras d'un homme, & dans un état où il est rare qu'une femme soit aux pieds des autels de la Divinité de son païs. J'étois couchée sur le parquet, & mon amant, (car c'étoit lui-même,) cherchoit à me guérir de ma fraïeur de la manière du monde la plus charmante. Je le reconnus à la foible lueur de la lampe qui brûloit au dessus de ma tête. Mais quelque délicieux que fût pour moi l'instant où je le voyois, je ne remarquai pas moins un Temple, la statue du dragon blanc, un autel, & j'eus une sainte fraïeur de l'état où nous étions. Mon amant m'adoroit; il m'examinoit avec une attention toute voluptueuse; il devina le motif de mon embarras;

mais il brusqua l'aventure, & je
cédai à la force. Une heure d'exer-
cice ralentit ses transports, & nous
eûmes enfin le tems de nous par-
ler. Ne craignés-rien, me dit-il,
nous ne risquons pas la moindre
chose ici. Nadit est mon frere; il
m'a introduit dans ce Temple, &
m'y introduira quand je le vou-
drai sans que personne en sçache
rien; il n'y a pas une maison à
Mirzalbeïn, ni même dans tout le
Royaume, où nous pussions nous
voir trois fois de suite sans scan-
dale, & sans risquer par consé-
quent de nous perdre tous les
deux à la fois. Mon frere est une
espece d'imbecile que j'ai conduit
comme j'ai voulu dans cette af-
faire, sans être obligé de lui faire
confidence de mon amour. C'est
moi qui l'ai amené par degrés jus-
qu'à vous proposer de vous laisser
enfermer ici: nous n'avons donc

rien à craindre de sa part. Je conçois bien que les préjugés de l'éducation vous donnent de l'éloignement pour un rendés-vous tel que celui-ci ; mais , ma chere , il ne faut qu'un instant de réflexion , pour détruire dans votre esprit ces idées vagues de respect qui ne menent à rien. Ayons des principes , & ne nous en écartons jamais. Vous m'aimés , & moi je vous adore. N'est-ce pas le Soleil qui a fait naître ces sentimens qui nous attachent l'un à l'autre ? Les loix de ce país vous ont unie à un seul homme , il vous est donc défendu d'être à moi ? mon état de Ramorz entraîne la nécessité de n'être à aucune femme. Usage ridicule ; & même pernicieux , auquel les gens sensés ont une manière de se soumettre , qui ne les empêche pas de suivre les mouvemens de la nature ; il suffit

d'être homme pour les sentir, & pour ne pas leur résister. Faire le mal, n'est réellement faire que ce qui est contre les loix & les usages, & par-là donner lieu au scandale & aux déreglemens. Il faut conclure de-là que nous ne sommes pas coupables en suivant le penchant qui nous porte l'un vers l'autre, puisque nous sommes sûrs que personne ne pourra prendre de notre commerce ni exemple ni scandale. Quant au lieu du rendez-vous, il est, me dirés-vous, auguste & respectable; nous y sommes en la présence d'un Dieu, si c'en est un que ce Dragon que les Teurosiens craignent beaucoup, & qu'ils aiment peu; rien ne peut nous cacher à sa vue. Nous verroit-il moins dans une chambre à côté qu'ici? Et si nous l'offensons en nous aimant, l'offenserions-nous moins dans notre

maison que dans la sienne ? Livrons-nous donc au plaisir de nous aimer sans réserve , puisque l'amour n'en permet point sans crainte, puisque nous avons pourvu à notre sûreté , & sans scrupule , puisque nous devons croire qu'on n'est coupable qu'autant qu'on le paroît aux yeux des autres.

J'écoutai tranquillement débiter cette affreuse morale , par le même homme que depuis trois ans m'en prêchoit une toute différente , & me conduisoit dans le chemin de la vertu par des sentiers très-pénibles. L'amour embellit tout , & ne manque jamais de persuader ; mon amant me dit tant de choses pour me rassurer , & me les dit d'une manière si touchante , que je ne pus me dispenser de le croire. Que dis-je ? Je pensai comme lui dès l'instant même ; & le soir je rentrai chés moi ,
le

Le cœur aussi perverti que ma conduite étoit édifiante.

Les habitudes coutent à former, soit pour le bien, soit pour le mal. On ne s'affermit pas dans la pratique de la vertu, sans entendre gémir les passions qu'on lui sacrifie. On ne se livre pas au crime sans sentir des remords. L'amour seul est une passion assés forte pour étouffer ceux qui me déchirerent le cœur. Enfin je tâchai de m'étourdir sur l'abyme d'horreurs dans lequel je me précipitois; j'eus le malheur d'y réussir. Pendant plus de trois mois je ne manquai pas au rendés-vous de deux jours l'un. En y arrivant je renvoyois ma litiere & mes esclaves à l'ordinaire, & ils venoient me prendre le soir à la petite porte par où je sortois.

Mon Amant entroit avant moi, & ne sortoit que long-tems après.

Partie II.

I

Au moyen de ces précautions ; je jouissois tranquillement du fruit de l'hypocrisie à laquelle je m'étois entierement consacrée. Le monde me croyoit un modele parfait de cette même vertu que je foulois aux pieds, & ma réputation augmentoit en même-tems que mes plaisirs. La mort imprévue de mon Amant en interrompit le cours. Il étoit dans cet âge où les hommes ne font pas impunément d'excès de quelque nature qu'ils puissent être. Les transports de ce Passereau furanné furent si vifs & si multipliés , que son amour lui couta la vie. Les six mois qu'il avoit passé dans le cachot d'Obracolminzor avoient altéré sa santé ; enfin réduit aux abois par des travaux beaucoup plus pénibles que les fonctions du métier de Ramotz, il fut attaqué d'une fluxion de poitrine. Il ne

put résister au grand nombre de saignées qu'on lui fit , & mourut le dixieme jour en odeur de sainteté.

Le desœuvrement me fit faire sur mes fautes des réflexions que j'avois jusque-là sacrifiées au plaisir de les commettre. Je sentis naître mes remords ; je m'y livrai ; je me repentis. Mais le souvenir de mon bonheur dissipa bientôt ces ténébres, & m'inspira des idées agréables & même voluptueuses qui firent tant d'impression sur moi , que je sentis naître des désirs , & que je formai en même-tems le dessein de les satisfaire. Desseins en l'air qu'un moment de réflexion détruisit entièrement ; je trouvois un plaisir singulier à me respecter moi-même , & je sentoís combien je risquerois en m'exposant à la petulante indiscretion des gens du

monde. Cependant je ne voulois plus de Ramotz pour Amant. Je fremisois en me rappelant les plaisirs que j'avois goûtés au pied de l'autel, & entre les bras du sacrificateur. Je craignois d'être bientôt quittée par un petit Maître qui ne pourroit se résoudre à aimer pour aimer, & qui n'auroit aucun goût pour les plaisirs cachés & tranquilles. Cette crainte me faisoit prendre la résolution d'être sage en dépit de moi-même, dans certains momens où la vertu triomphoit dans mon cœur; car il y a des instans heureux où les gens les plus livrés au crime le detestent réellement, comme il y a des lueurs de bon sens qui séparent les accès de la frenesie la plus marquée.

On est bien loin de la perfection, quand on craint plus les ridicules, que les défauts essentiels,

L'espérance de dérober au Public la connoissance de ses déreglemens, détermine bientôt à en reprendre le cours. J'étois éloignée de cette espérance, patce que je ne sentoie pas qu'elle me fût nécessaire. J'avois dans le cœur l'idée du plaisir, il y regnoit seul & sans cesse; mais je n'avois pas d'objet fixe, pour qui je désirasse de réaliser ces idées.

Je voyois souvent un des parens d'Obracolminzor, parent très-éloigné, que sa naissance & son mérite personnel rapprochoient facilement, en lui gagnant l'amitié & la confiance de tout le monde. C'étoit un jeune homme de vingt-deux ans, d'une taille bien prise & très-agréable, quoique médiocre. Il avoit de grands yeux bleux qui annonçoient la douceur de ses mœurs, & un goût décidé pour la volupté; la peau belle

& très-blanche, de belles dents, une jambe brillante, & la main faite pour une femme : il étoit toujours mis d'une façon distinguée, plutôt par le goût, que par la magnificence de ses habits. Il joignoit à tant d'agréments autant d'esprit qu'un méchant Auteur croit en avoir, plus de solidité que d'éclat, plus de délicatesse que de feu, beaucoup d'imagination, & encore plus de modestie. Il étoit entré à seize ans dans les Gardes du Roi de Teurosie, n'ayant pour toute recommandation que son nom & sa figure, & pour tout bien que les bonnes grâces d'une veuve d'environ quarante-cinq ans, qui lui donnoit six cens pistoles par an & sa table, pour faire sa partie le jour & la nuit. Les femmes qui exigent le plus d'hommages, sont toujours celles qui en méritent le moins.

Cette Dame prétendoit que Razalgato , (c'étoit le nom de ce jeune homme) ne la quittât point du tout. Il souffrit long-tems avec patience une si horrible gêne , & par cet excès de complaisance , se vit bientôt réduit à passer pour un sot parmi ses camarades , en faisant son service avec des gens qu'il paroïssoit ne vouloir pas connoître. Un homme de probité & de bon sens , se trouva par hazard dans un souper où étoit Razalgato avec sa Dame. On avoit parlé d'eux avant qu'ils arrivassent , il examina le jeune homme avec attention ; il le trouva aimable ; il lui parla pendant tout le souper , & le quitta enfin charmé de tous les agrémens de sa figure & de son esprit. Le lendemain il lui fit une visite particuliere , lui offrit son amitié , & lui demanda la sienne , & il l'obtint par un procédé

si ouvert & si généreux. Razalgato en peu de tems lui donna toute sa confiance, quoiqu'il ne le connût encore qu'imparfaitement. Les honnêtes gens ne veulent tromper personne, & croient que personne n'est capable de les tromper. Cet ami lui fit sentir que la Dame lui donnoit beaucoup plus de ridicule qu'elle ne lui faisoit d'avantages; qu'il étoit perdu s'il continuoit de vivre dans un cercle aussi étroit que celui des connoissances de la Dame; qu'il falloit qu'il fît sa fortune, qu'il n'étoit jamais trop-tôt pour commencer ce grand ouvrage, & qu'il étoit souvent trop tard. Razalgato avoit le cœur vuide d'amour, mais pénétré de la plus vive reconnoissance. Ses soins empressés ne pouvoient être que fort agréables à la Dame, & il étoit si jeune, qu'il leur donnoit aisément l'air de la pas-

sion.
des
dino
jours
des,
gne
près
non
titud

Le
louoi
& le
lui sa
eut e
lui fi
de M
qu'il
le. S
en v
avec
donn
prix.
chose

Ra

DE BONHOMMIE. 105
sion. Il avoit pour sa bienfaitrice
des attentions de toute espee ; il
dînoit & soupoit avec elle tous les
jours ; il la suivoit aux promena-
des , aux spectacles , à la campa-
gne ; par-tout enfin il étoit au-
près d'elle , & son assiduité an-
nonçoit ses devoirs , & son exac-
titude à les remplir.

Les gens qui savoient penser le
louoient en le plaignant , les sots
& les frivoles se moquoient de
lui sans l'approuver. Une coquete
eut envie de le subjuguier , elle
lui fit des mines que toute la ville
de Mirzalbeïn vit avant lui ; &
qu'il méprisa comme toute la vil-
le. Sa Dame le crut infidele , &
en vingt-quatre heures rompit
avec lui , le congedia , & lui
donna un successeur au même
prix. L'argent fait faire bien des
choses.

Razalgato sans autre ressource

qu'un mobilier assés considérable; consulta son ami sur le parti qu'il devoit prendre. Son dessein étoit de fondre ses bijoux & quelques diamans, pour en faire le capital d'une rente à fonds perdu qui l'auroit mis en état de vivre honnêtement. Gardés-vous en bien, lui dit son sage confident; ces effets que vous appellés votre superflu, sont selon moi votre nécessaire. Les jolis hommes sans biens, sont pour les femmes du monde, ce que sont pour les hommes, les jolies filles sans biens & sans conduite. On les prend plus volontiers quand on leur voit des diamans, des meubles & des bijoux, parce que c'est autant de moins à leur donner. Il faut briller, mon cher, tout est clinquant en ce monde. Otés le strass, le vernis & la petulance, vous ne trouverez plus que des pierres, du carton

&
I
tou
peu
col
il fu
que
rich
que
moi
d'ho
Que
en i
rien
voit
te, &
Suiv
zalg
lui p
paro
qui p
me f
man
gea

& des sots qui en font cas.

Razalgato crut son ami, garda tout, & aussi brillant qu'il étoit peu riche, se fit présenter à Obra-colminzor comme son parent, & il fut bien reçu. Mon mati, quoique homme de qualité & très-riche, ne faisoit réellement cas que des avantages solides. Il aimoit mieux qu'on eût beaucoup d'honneur que beaucoup d'argent. Quelques quartiers de plus ne lui en imposoient pas, & il n'estimoit rien tant qu'un homme qui devoit sa fortune à sa bonne conduite, & sa reputation à son courage. Suivant ces principes il fit à Razalgato l'accueil le plus doux. Il lui promit de le servir & lui tint parole; il le présenta à tous ceux qui pouvoient lui être utiles comme son parent, & le leur recommanda comme son ami. Il l'engagea de le venir voir souvent, &

me pria de le bien recevoir. J'obéis d'abord sans repugnance, mais sans plaisir.

Razalgato avoit l'air petit Maître, dès lors je le detestois. Mais il avoit le propos sensé & aimable : quand j'y faisois attention, je le haïssois moins, & un instant après je me déterminois à lui pardonner son extérieur choquant, en faveur de ce que son cœur ne me paroissoit pas d'accord avec sa figure. Il venoit souvent souper avec nous. Le défaut d'argent l'éloignant du jeu ; il arrivoit de très-bonne heure, parce qu'il ne s'engageoit ailleurs dans aucune partie. Il entroit chés moi, & nous attendions ensemble que la compagnie fût assemblée. Ma réputation me mettant à couvert des propositions du jeu, & des conversations mondaines, ce pauvre garçon ne sçavoit le plus sou-

vent de quoi il devoit m'entretenir; il trouvoit dans son esprit des ressources qu'un sot n'auroit pas imaginées. Communément il me parloit mal des femmes du monde; il étoit bien reçu, Toute devote aime la médifance, & toute femme entend avec plaisir dire du mal des autres femmes. Le goût que je prenois à sa conversation influoit sur sa personne, & je le trouvois de jour en jour moins petit Maître. J'en vins jusqu'à croire que le défaut d'usage me rendoit ridicule moi-même, & que tous les honnêtes gens devoient avoir le même air que Razalgato, puisqu'il étoit sensé, avec l'extérieur d'un étourdi.

On est bien près d'aimer quelqu'un quand on lui passe ses défauts, & même qu'on lui en fait des merites. Bientôt j'ouvris les yeux sur Razalgato, & je le vis

tel qu'il étoit, c'est-à-dire, charmant. Je lui donnai plus de liberté, en affectant moins de rigorisme. Il ne parut pas s'en appercevoir, ou plutôt il en abusa, puisqu'il n'en fit pas l'usage que je voulois. Je fus obligée pour l'enghardir, de lui faire des amitiés qui de la part d'une autre, auroient pu lui paroître des preuves d'amour. Mais j'étois devotte décidée & femme d'une parent protecteur; deux raisons pour que Razalgato ne vît pas que je le trouvois aimable, ou du moins pour qu'il ne parût pas le voir. D'abord je ne croyois avoir pour lui qu'une sorte de complaisance, qui avoit pour principe d'obliger mon mari dans la personne d'un de ses parens; mais je vis bientôt que c'étoit une passion réelle, & qui étoit déjà très-forte avant que je la connusse. Quand Razalgato

DE BONHOMMIE: III

manquoit à ma table , on me croyoit sombre par dévotion , & je l'étois par tristesse ; quand il y étoit , je levois les yeux sur lui sans cesse , j'écoutois tout ce qu'il disoit ; je trouvois mauvais que les autres parlassent , parce que je n'écoutois que lui avec plaisir. Je le servois le mieux & le premier ; j'étudiois son goût pour le satisfaire ; enfin quoique consommée dans l'hypocrisie , il y avoit des momens où je m'oubliois assés pour lui parler avec tout le feu dont est capable la coquette la plus sensible au plaisir de se demasquer. Les amis de mon mari prenoient bien la chose ; ils ne faisoient attention à l'intérêt que je prenois à Razalgato , que pour louer ma complaisance. D'ailleurs j'étois devote ; ils étoient tous mondains & profanes , par cette raison ils m'honoroient de leur oubli , & ne m'appercevoient qu'à peine. Que de femmes du

siècle seroient heureuses si on le traitoit en devotes! On ne se donneroît pas la peine d'examiner leur conduite, & elles éviteroient de tomber dans le mépris.

Razalgato m'impatienta bientôt par son respect que je prenois pour une sorte de stupidité. Je me déterminai à ne plus l'aimer, & dès ce moment je l'aimai davantage. Pendant quelque jours je cherchai moins l'occasion de lui faire connoître ce que je sentoîs pour lui; mais je ne lui tins pas rigueur long-tems; c'étoit la tenir à moi-même, & j'étois trop voluptueuse pour me mortifier. Je ne résistai pas à l'occasion d'un tête à tête que je trouvai huit jours après. Je voulus reprendre autant de gaieté que j'en montrois ordinairement à Razalgato, & je ne sçai comment j'en fis paroître davantage. Il s'en apperçut, & m'en fit compliment;

je

je devins sombre & je rougis ; nouveau compliment qui augmenta ma rougeur, & me rendit aux yeux de mon amant belle comme un Ange. Il n'osa cependant pas me le dire le même jour, ou plutôt il n'en eut pas le tems ; parce que quelqu'un vint déranger un entretien si doux & si intéressant. Mais le lendemain il m'avoua qu'il croyoit qu'un peu de rouge me feroit à merveille. Je ris de cet avis ; je le priai de m'en apporter à condition qu'il n'en parleroit pas, & qu'il ne me donneroit la boîte en présence de personne. Il promit tout ce que je voulus, & fit sa commission d'une manière très-adroite, & en même tems très-galante. Il me donna une boîte à rouge plus jolie que riche, & dans laquelle étoient renfermées une bonne partie des armes de la coqueterie. En la rece-

vant, je lui dis de venir le lendemain de bonne heure; il fut exact à la minute, & me trouva coëffée plus galamment qu'à l'ordinaire. Je remarquai avec satisfaction qu'il m'admiroit; l'amour brilloit dans ses yeux, & sans doute aussi dans les miens: il voulut me dire des douceurs; je m'échappai, & je passai dans mon Oratoire où je mis un peu de rouge; quand je rentrai il parut extasié. Il m'avoua long-tems après, qu'en ce moment il s'étoit souvenu de m'avoir conseillé d'en mettre, qu'il étoit parti de-là pour croire que je l'aimois; & que la crainte de se tromper l'avoit empêché de me le dire. Il étoit persuadé qu'une femme de mon rang, sa protectrice, & de plus devote, devoit entrer en fureur contre quelqu'un qui auroit osé prononcer devant elle le mot d'amour. Les occa-

sions de nous voir en particulier étant devenues moins fréquentes par l'effet du hasard, près de trois mois se passèrent sans que nous convinssions de nos faits. Nous nous aimions tous deux ; nous croyons tous deux être aimés, mais nous n'osions pas risquer de détruire notre bonheur pour l'assurer par une déclaration.

Que le respect de la part d'un homme, & la modestie de la part d'une femme sont en pareil cas d'un sot usage ! Puisque dès l'instant qu'on aime, on renonce dans le cœur à ces vertus, & qu'on se propose de les immoler au plaisir, pourquoi prend-on tant de soin pour en conserver les dehors ? Est-ce pour avoir l'honneur, la femme de s'être défendue long-tems, & l'homme d'avoir attaqué courageusement ? Cet honneur-là bien examiné est une sottise. Les Villes

assiégées qui capitulent de bonne heure, gagnent toujours au marché, en ce qu'elles ne sont ni pillées ni brûlées; avis aux femmes. Une place prise après un long siège coute plus au vainqueur qu'une qui est emportée d'emblée, & cependant elle ne lui vaut pas davantage, avis aux hommes.

Croiriez-vous, Madame, que je vis le moment, où je me déterminerois à aimer Razalgato sans le lui dire jamais? il me réduisit au point d'examiner si cela me seroit possible. Il étoit d'une timidité insurmontable; j'étois charmée de sa figure & de son esprit, & excédée de son respect. J'étois devenue gaie & agréable pour lui seul; il le voyoit bien, puisque je reprenois l'air austère, sitôt que je n'étois plus seule avec lui. Quand je pouvois lui ménager deux heures de tête à tête, je m'ajustois le

plus
me
pou
rep
voy
pein
con
son
elle
nât
vern
que
am
qu'i
à ce
sard
II
le n
les p
de M
j'y
trop
de p
men

plus galamment que je pouvois; je mettois du rouge & des mouches pour lui plaire, & je les ôtois pour reparoître devant le monde. Il le voyoit aussi, & me remercioit à peine de ma complaisance. Il se contentoit de m'assurer que personne ne sauroit jamais jusqu'où elle alloit, de peur qu'on n'y donnât dans le monde un mauvais vernis. Quelquefois j'aurois voulu que toute la Teurofie me crût amoureuse de Razalgato, pour qu'il le crût aussi. Je n'en vins pas à cette extrémité. Un heureux hasard m'en tira d'embarras.

Il m'arrivoit souvent de sortir le matin à pied pour aller visiter les pauvres dans tous les quartiers de Mirzalbein indistinctement, & j'y allois effectivement; j'étois trop maîtresse de moi pour user de prétexte. Je n'avois ordinairement avec moi qu'un seul étcla-

ve. Un jour je lui donnai une commission avec ordre de revenir me prendre à une de mes stations qu'il connoissoit. Je fis ma visite plus longue pour lui donner plus de tems pour revenir. Enfin impatiente de ne point le revoir, je sortis comptant le trouver à la porte; il n'y étoit point. Je m'y arrêtai pour voir de tous côtés si je pourrois le découvrir, quand j'aperçus Razalgato qui passoit dans une litiere de louage. Il me vit; il arrêta & descendit. Il me parut surpris de me trouver seule à pied à la porte d'une maison tout au plus Bourgeoise, & dans un quartier très-éloigné du mien. La pluie vint; il n'osoit pas m'offrir sa litiere; je la lui demandai pour retourner chés moi, & nous y montâmes. Chemin faisant je voulus sçavoir où il alloit le matin en negligé & sans être suivi d'un seul esclave.

Il me dit qu'il alloit rendre à un de ses amis pressé d'argent le service de vendre les meubles d'une petite maison située dans un fauxbourg. Si j'étois femme du monde, lui répondis-je, je serois curieuse de voir une fois en ma vie comment est faite une petite maison. Il me répondit que sans être femme du monde je pouvois me donner ce plaisir, d'autant mieux que personne n'en sauroit jamais rien; que la maison étoit dans une rue détournée; qu'il en avoit les clefs dans sa poche, & qu'il m'offroit de m'y conduire, avant d'aller chercher le Marchand qui devoit en acheter les meubles. Je lui dis à cela que son ami s'y trouveroit peut-être; il me répondit qu'il étoit en prison, & renouvelles ses offres. Je le refusai, mais non pas assés séchement pour le rebu-

ter ; & je fis bien, car je remarquai qu'il n'insistoit plus qu'en tremblant. Je me rendis donc ; il changea l'ordre du muletier qui conduisoit la litiere, nous en tirâmes les rideaux par decence, & nous prîmes le chemin du Fauxbourg. Ce chemin fut long, mais il ne m'ennuia point. La demi-nuit qui regnoit dans cette litiere, & sans doute quelques reflexions sur la partie qu'il me faisoit faire, enhardissoient Razalgato. Il tenoit par hazard une de mes mains, & la baisoit trop souvent pour un amant timide ; je la retirai, mais ce fut inutilement. Je feignis de me servir de l'autre pour debarrasser celle-là ; mais c'étoit réellement pour qu'il les prît toutes les deux : il n'y manqua pas. Il usa de sa victoire avec moins de moderation que de transport. Bientôt il osa profiter des

des cahos de la litiere qui me faisoient pancher de son côté, pour me dérober quelques baisers peu essentiels à la verité; mais intéressans pour la suite. Je crus l'animer en l'arrêtant; mais il prit mes mains d'un air timide, il les tint pendant quelque-tems étroitement serrées entre les siennes. Son peu d'activité me piqua. J'aidai à la lettre; je pris prétexte d'un cahos pour me jeter entre ses bras, il m'y retint. Je ne me défendis pas beaucoup; je craignois trop qu'il n'osât pas me garder malgré moi. L'attitude étoit charmante pour l'un & pour l'autre. Razalgato devint si petulant, qu'à peine pouvois-je suffire au soin de l'arrêter, & au plaisir de voir qu'il ne m'écoutoit pas. Un coup de poing donné dans la glace de devant, par le muletier qui vou-

loit savoir où nous arrêtions ; nous dérangea on ne peut pas plus à propos. Je dis à propos, & j'ai raison, puisque cet instant établit entre nous deux une intelligence aussi parfaite que si nous fussions convenus de nos faits long-tems auparavant. Nous partageâmes également & les plaisirs de cet instant, & le dépit de ce qu'ils avoient été troublés. Nous arrivâmes enfin ; Razalgato descendit le premier, ouvrit la porte, & revint me prendre dans la Litier. Le Muletier eut ordre de nous attendre, & nous nous enfermâmes dans cette maison.

Après avoir traversé une cour grande comme une petite chambre, nous entrâmes dans une espece de salle dont tous les meub-

ble
de
un
peu
dis-
les
fou
de
repe
ses
dou
n'en
perfo
n'eus
il pr
avoit
l'arrê
nous
res d
en a
averti
étions
étoit

bles consistoient en une table ,
deux chaises , une bergere , &
un lit de repos , le tout on ne
peut pas plus simple. Eh quoi !
dis-je à Razalgato , font-ce-là tous
les meubles qui servent de res-
source à votre ami pour le tirer
de prison ? Ah ! Madame , me
repondit-il , en me prenant entre
ses bras , il n'y a rien ici sans
doute ; mais en voilà plus qu'il
n'en faut pour le bonheur de deux
personnes qui s'aiment bien. Je
n'eus pas le tems de repliquer ;
il profita de l'occasion ; il n'y
avoit pas là de Muletier pour
l'arrêter , & il y parut bien , puisque
nous passâmes près de quatre heu-
res dans cette maison sans nous
en appercevoir. La faim nous
avertit de nous retirer. Nous
étions tous deux à jeun , & il
étoit quatre heures après midi.

Razalgato me proposa un petit dîner tel qu'il pourroit le trouver à pareille heure , & dans un quartier de la ville très-dépouvvu de provisions. On ne vit pas d'amour, j'avois grande faim ; j'acceptai l'offre , & mon amant sortit lui-même pour aller avec sa litiere battre tout le quartier pour me donner à dîner. Je pouvois lui faire emporter les clefs de la maison , mais je trouvai aussi court de fermer la porte après qu'il fut sorti, en me chargeant de la lui ouvrir à son retour. Je m'amusai à parcourir toute cetre maison , où j'étois bien sûre d'être seule. Le tour en fût bientôt fait ; elle consistoit dans une cuisine ; la salle où j'étois entrée d'abord , & deux chambres au dessus. Ces chambres étoient meublées dans le goût de la salle , c'est-à-dire très mal,

Je
de
de
un
en
rap
voi
am
en
je
pou
me
ren
peu
J
lem
à la
gina
peti
ché
Je
une
amo

Je ne trouvai qu'un mauvais lit, des rideaux de toile, tapisserie de même étoffe, une commode, une toilette en paille, le tout en très-mauvais ordre. Je me rappelai ce que Razalgato m'avoit dit, qu'il ne falloit à deux amans que le plaisir de se voir en liberté. Pleine de ma passion je résolus d'acquérir cette maison pour y vivre avec Razalgato; je me proposai de l'orner, & de la rendre aussi agreable qu'elle l'étoit peu.

Je faisois mon plan tranquillement quand j'entendis frapper à la porte deux coups. Je m'imaginai que le plaisir de former mes petits arrangemens, m'avoit empêchée d'entendre arrêter la litiere. Je descendis, & j'ouvris avec une précipitation égale à mon amour; mais quelle fut ma sur-

prise ! deux hommes d'assés méchante mine que je ne connoissois point du tout , entrèrent brusquement , refermerent la porte , & m'arrêterent de la part de l'Empereur de Teurofie. Peu accoutumée à de pareils complimens , je tombai à la renverse sans connoissance ; ils me porterent dans la salle où l'un d'eux prit soin de me faire revenir à moi , pendant que l'autre examina la maison pour voir s'il n'y avoit rien qui fût sujet à confiscation. J'ouvris enfin les yeux , je demandai des explications , & je parlai si haut que je vins à bout d'en imposer à deux spadassins. C'étoit un prodige qui m'étoit réservé , & que personne n'a vû & ne verra peut-être après moi. Ils me dirent que B à qui appartenoit cette maison , avoit

fédu
éto
pass
je p
fanc
déo
avo
que
mo
le c
tir
voi
éto
fanc
me
son
Je
rire
ils r
fanc
qu'i
fuss
ten

séduit une fille de famille qui
 étoit moi-même; qu'il venoit y
 passer avec moi tout le tems que
 je pouvois dérober à la connois-
 sance de mes parens; qu'on avoit
 découvert cette retraite, qu'elle
 avoit été abandonnée pendant
 quelque tems; mais qu'une
 mouche qu'ils avoient placée dans
 le quartier, étoit venue les aver-
 tir de notre arrivée; qu'ils n'a-
 voient pas perdu un instant, qu'ils
 étoient charmés de m'avoir arrêtée
 sans esclandre, qu'ils alloient
 me conduire de même à la pri-
 son où mon pere m'attendoit.
 Je ne pus pas m'empêcher de
 rire de la méprise; mais comme
 ils ne la trouvoient pas aussi plai-
 sante qu'elle me le paroissoit, &
 qu'ils vouloient toujours que je
 fusse la fille de famille qu'on at-
 tendoit à la prison, je leur dis

très-sérieusement qu'ils se trompoient, que je n'étois pas la fille de celui pour qui ils travailloient, mais bien la Princesse Alkandgi dont en ce moment je jugeai à propos de prendre le nom. Le mien étoit bien plus considérable, mais je ne voulois pas le compromettre; je risquai d'autant plus volontiers une autre réputation que la mienne, que celle que j'attaquois n'en étoit pas à son premier échec. Mes gardes rirent à leur tour de la manière dont j'arrangeois ma petite histoire; mais ils me crurent si peu, qu'ils me signifèrent qu'il falloit les suivre à l'instant même. Je refusai net, on me tirailla; je criai, je pleurai, je menaçai, je priai; mais on m'emporta. Enfin j'étois prête à monter dans leur litière, quand Razalgato arriva dans la sienne. Il vit du premier

cour
son
deva
toit.
furié
J'en
le M
duir
s'il
des
qui
pini
Un
prés
fren
que
pou
si p
gea
de
de
un
mor

coup d'œil la porte de sa maison ouverte, & une autre litiere devant, & quelqu'un qui y montoit. Il m'entendit crier, il devint furieux, & vola à mon secours. J'entrois dans la litiere; il arrêta le Muletier qui alloit me conduire, en le menaçant de le tuer s'il faisoit un pas. Il voulut faire descendre les deux Spadassins qui m'escortoient; mais ils s'opiniâtrèrent à rester dans la litiere. Un d'eux pour l'éloigner osa lui présenter un pistolet bandé; je fremis, je sautai dessus au risque de me blesser moi-même pour sauver une vie qui m'étoit si précieuse. Le pistolet se déchargea, & la balle cassa le bras d'un de mes gardes. Razalgato profita de l'instant pour porter au blessé un coup d'épée dont il tomba mort de la litiere sur le pavé.

L'autre sauta en bas par la portiere , & se sauva à toutes jambes. Razalgato le poursuivit , & l'ayant joint à cinquante pas de-là, ce malheureux voulut doubler le pas, le pied lui manqua , il tomba de sa hauteur , & se tua roide. Razalgato à cette vûe revint à moi , ferma la maison , & nous remontâmes dans notre litiere , après avoir donné à l'autre Muletier de quoi boire pour l'engager à se taire. Enfin nous partîmes à cinq heures de ce Fauxbourg, laissant deux corps morts au milieu de la rue. Personne heureusement n'y avoir passé pendant l'instant qu'avoit duré cette terrible scene ; par ce moyen les deux Muletiers pouvoient seuls rendre compte de ce qui s'étoit passé ; mais comme ils ne connoissoient ni Razalgato ni moi , nous n'avions

pre
ind
mie
fois
à c
me
je g
&
cha
A
voy
les
avec
je
de
&
il n'
en t
Ce
poin
seul
j'avo
de
loué

presque rien à craindre de leur indiscretion. Pour nous en garantir mieux , nous changeâmes trois fois de litiere , & enfin j'arrivai à cent pas de la porte d'une Dame de mes amies. Il étoit nuit , je gagnai cette maison à pied , & la Litierie s'éloigna sur le champ.

Arrivée chés cette Dame , j'envoyai un de ses esclaves avertir les miens de venir me prendre avec ma litiere. En les attendant je fis ma visite. Il y avoit peu de monde dans cette maison , & personne n'y étoit suspect ; il n'y entroit que ce qu'on appelle en termes devots *des gens de bien*. Ceux qui s'y trouverent ne furent point étonnés de me voir arriver seule ; au contraire , comme j'avois dans la compagnie plusieurs de mes Pensionnaires , je fus louée outre mesure sur ce que

je dérobois à ma suite la connoissance du bien que je faisois, avec autant de soin que les gens du siècle en prennent pour cacher leurs déreglemens.

De-là je rentrai chés moi. Obra-colminzor étoit à la campagne depuis deux jours , ainsi je n'eus à repondre à personne de mon absence. J'eus cependant la précaution pour la forme de gronder beaucoup l'esclave qui m'avoit fait attendre le matin. Il me demanda pardon , & je le lui accordai facilement. Le lendemain mon mari revint de la campagne, il ne resta chés lui qu'une heure qu'il passa avec moi. Il m'apprit qu'il avoit obtenu pour Razalgato l'agrement d'une charge honorable auprès de l'Empereur. Il me pria de l'envoyer chercher pour lui annoncer cette heureuse nouvelle,

& de le faire partir aussitôt après dîner pour *Babiolino*, (c'étoit une maison de plaifance où étoit pour lors l'Empereur de Teurofie.) Il me dit qu'il le présenteroit au Ministre à qui il avoit cette obligation. Je lui fis sentir qu'il se faisoit honneur à lui-même en protegeant un homme du mérite de Razalgato ; mais que la place qu'il obtenoit ne seroit pour lui qu'un motif de chagrin, puisque probablement il n'avoit point d'argent. Tout de suite je proposai à Obracolminzor de prêter à son cousin la somme dont il pourroit avoir besoin. Cette attention pour son parent lui parut une preuve d'amour pour lui ; il m'en remercia avec des transports de joye inconcevables ; il m'avoua qu'il n'avoit pas osé me parler d'avancer une somme si considerable à un jeune homme

qui n'étoit pas riche par lui-même. Nous disputâmes de générosité, & nous nous comblâmes reciproquement de joye & de satisfaction.

J'envoyai sur le champ chés Razalgato; il vint, il apprit son bonheur, & l'apprit de moi, ce qui contribua beaucoup à lui en faire sentir toute l'étendue. Quelle situation délicieuse pour moi ! j'avois sous les yeux, & pour ainsi dire à mes genoux, un jeune homme charmant que j'adorois, & qui en ce moment tenoit de moi toutes les sources de la félicité, je veux dire les faveurs de l'amour, & celles de la fortune. Avec quel ravissement nous ferions-nous fait l'un à l'autre des complimens sur notre bonheur, si j'avois osé m'enfermer avec lui ! mais ma reputation me fut en-

core plus chere en ce moment que mon amour. Je resistai à la tentation avec un courage dont je ne me serois pas crue capable. Enfin je fis partir Razalgato pour la Cour.

Le lendemain il revint avec Obracolminzor. Tout en lui me parloit de ses desirs , tout lui annonçoit les miens. Nous raisonnâmes pendant plus de quinze jours sur le parti que nous devions prendre pour assurer nos plaisirs & ma reputation. L'idée d'une maison de plaisance fut mise en avant ; je la rejettai comme un moyen presque sûr de me perdre, & cependant j'y revins ne trouvant rien qui nous convînt mieux.

Mon amant qui fût chargé de tous les soins de cette affaire , choisit une maison simple, mais commode dans une rue déserte, à l'extrémité d'un des Fauxbourgs

de Mirzalbeïn ; elle avoit deux portes dans deux rues différentes. Il y mit des meubles propres sans faste ; le goût y regnoit par tout, & on n'y voyoit ni luxe ni magnificence. Quand tout fut arrangé , il m'avertit , me donna l'adresse, & nous convînmes qu'il m'y attendroit le lendemain à huit heures du matin. Obracoluminzor partoît le jour même pour aller passer un mois dans ses terres. Je donnai tout ce tems-là au plaisir de voir Razalgato , & de faire son bonheur & le mien. Je sortois à pied de chés moi, je me débarrassois de l'esclave qui me suivoit , & avec la premiere litiere de louage , je me rendois à la maison en question où j'entrois tantôt par une porte , & tantôt par l'autre ; j'y passois avec Razalgato la matinée

tin
ent
dig
mê
gra
que
vres
pût
F
je l
pou
mai
fort
son
aprè
clef
auta
nous
nous
& fa
vât
tre. J
char
vent
Pa

tinée, & quelquefois la journée
entière sans compromettre ma
dignité de dévote ; elle m'étoit
même dans ces occasions d'une
grande utilité, parce que ce n'étoit
que sous prétexte de bonnes œu-
vres, que je sortois seule sans qu'on
pût le trouver mauvais.

Razalgato n'étoit pas riche ;
je lui donnai trois cens pistoles
pour l'établissement de notre
maison de plaifance ; il s'en rira
fort bien, & je fus si charmée de
son économie, que peu de tems
après je lui donnai une double
clef de ma cassette où il prenoit
autant d'argent qu'il vouloit. Ainsi
nous vivions en communauté sans
nous rendre jamais aucun compte,
& sans que jamais l'un désapprou-
vât aucune des dépenses de l'au-
tre. Je trouvois cette société si
charmante, que je demandois sou-
vent de l'argent à mon mari

Partie II.

M

pour en augmenter les fonds. Il m'aimoit , j'étois riche , il me donnoit beaucoup ; les pauvres souffroient un peu de cette société ; mais le plaisir d'être genereuse par amour , me flattoit plus que celui d'être charitable par vanité. Mon amant faisoit très-belle figure dans le monde. Obracolminzor qui connoissoit la Ville de Mirzalbein , n'étoit pas étonné de l'opulence de son cousin ; il sçavoit combien la jeunesse soutenue par les agremens de la figure & ceux de l'esprit , peut valoir à un homme intelligent , & il avoit la discretion de ne pas demander à entrer dans le mystere.

Mon sort étoit aussi doux qu'il pouvoit être ; mon amour pour Razalgato augmentoit sans cesse ; le sien étoit tel que je pouvois le désirer ; enfin rien ne man-

quo
d'e
R
cieu
elle
à ce
qu'à
flex
la bo
jour
en c
de c
coln
com
suiv
fanta
piro
l'assu
jama
n'éto
belle
c'éto
dorâ
dupe

quoit à ma félicité que l'assurance d'en jouir.

Rien au monde n'est si pernicieux qu'une trop grande facilité; elle nuit autant & souvent plus à ceux qui en ressentent les effets, qu'à ceux qui s'y livrent sans réflexion; elle a sa source dans la bonté du caractère, & fait toujours l'éloge de celui même qui en est la victime, & le malheur de ceux qui en abusent. Obra-colminzor avoit pour moi des complaisances sans bornes; il suivoit aveuglément toutes mes fantaisies, & sa bonté m'en inspiroit sans cesse de nouvelles par l'assurance que j'avois de n'essuyer jamais de refus. Il m'aimoit, je n'étois que jolie; il me trouvoit belle; le public me respectoit; c'étoit un motif pour qu'il m'adorât; il étoit plus que personne dupe de mon hypocrisie; il vi-

voit avec beaucoup de plaisir & sans inquietude ; il étoit donc parfaitement heureux ; car le vrai bonheur consiste plutôt à craindre peu de maux , qu'à jouir de beaucoup de biens.

Razalgato après m'avoir aimée pendant près de deux ans , paroîsoit aussi content de son sort que le premier jour ; cela vous paroîtra peut-être singulier , Madame ; j'avoue que ce n'est pas l'usage qu'un commerce galant subsiste aussi long-tems. Cependant je vous dis verité , croyés-moi , dussiez-vous me regarder comme un prodige. La passion de mon amant étoit si parfaite & si délicieuse , que je ne savois que faire pour augmenter ses plaisirs. Il m'en fournit un jour une occasion dont je résolus de profiter à quelque prix que ce fût. Obracolminzor, quoique fort amoureux de moi,

avoit eu , comme je vous l'ai dit, la complaisance de me promettre de coucher dans sa chambre deux jours de la semaine. Il me tenoit parole exactement , mais il ne faisoit rien de plus ; en sorte qu'il m'étoit impossible de lui dérober une seule des nuits qui n'étoient pas dans le marché. Razalgato me parut fâché de me partager avec mon mari ; il me dit tendrement que la partie n'étoit pas égale entre nous deux , qu'il étoit tout à moi , & que je ne pouvois pas lui en dire autant. Je sentis sa délicatesse , j'en fus flattée , & je résolus de lui donner satisfaction. Je vous avoue, belle Reine, que la trop grande facilité d'Oracolminzor me fournit seule l'idée du projet le plus singulier & le plus extravagant qu'une femme puisse jamais imaginer. Qu'il est dangereux quand on a le cœur

corrompu, d'être sûr de réussir dans tout cë qu'on entreprendra ! Je préparai mon mari de loin à une scène aussi imprévue que celle que je voulois lui faire. Je débutai par des soins & des attentions de toutes les especes ; je recevois ses amis avec plus de gayeté & de prévenance ; je paroissais moins triste quand il m'annonçoit un repas qu'il vouloit donner ; je me livrois à ses désirs avec moins de contrainte ; je partageois ses plaisirs avec plus de feu. Tout ce manège dura deux mois ; enfin quand je le vis charmé des nouveaux agrémens que je repandois sur sa vie , je pris l'instant où il m'en remercioit pour essayer de les lui ôter. Je fais mon devoir , lui repondis-je gravement ; mon devoir est de vous aimer , & je ne le remplis

hé
ne
au
go
cie
du
hé
me
jet
tou
sen
att
le
lig
l'of
qu'
mo
cor
dar
pro
mif
di
(
fon

hélas qu'avec trop de plaisir ; on ne doit pas jouir d'un bonheur aussi parfait que le mien ; je le goûte trop sans doute , & le ciel m'en punit en me privant du plaisir de vous donner des héritiers. Vous m'aimés assés pour me cacher votre chagrin à ce sujet ; mais je le sens cependant tout entier. Si vous étiez moins sensuel , moins voluptueux , moins attaché au plaisir ; si vous aimiés le ciel , si vous aviés assés de religion pour sentir combien vous l'offensés en m'aimant trop , & qu'il vous punit aussi-bien que moi en vous privant de la douce consolation de revivre un jour dans vos enfans , je pourrois vous proposer d'implorer avec moi sa miséricorde , & d'attirer sa bénédiction sur notre mariage.

Obracolminzor étoit comme sont tous les honnêtes gens , c'est,

à-dire qu'il y avoit très-loin de sa religion à la bigoterie. Il m'écouta sans éclater de rire, quoiqu'il en eût fort envie. Quand j'eus fini de parler, il me demanda assés gravement ce que je jugeois à propos de faire. Il m'avoua qu'il seroit charmé d'avoir des enfans, & me dit que je pouvois employer pour cela tout ce que je jugerois convenable, pourvû qu'il n'eût que de l'argent à donner, & que je ne lui fisses rien faire, parce qu'il avoit ses affaires à la Cour & à la Ville qui ne lui laissoient pas de tems de reste. Je n'ai pas besoin d'argent, lui repondis-je; il y a trop peu de mérite à donner quand on est riche comme nous le sommes, parce qu'on s'apperçoit à peine du sacrifice qu'on fait. Si nous sommes coupables, comme
vous

vous n'en devés pas douter, il faut cesser de l'être ; il faut nous punir nous-mêmes en ne faisant plus le mal, & nous priver des mêmes plaisirs qui ont irrité le ciel contre nous ; il faut nous séparer volontairement pour quelque tems ; & pour éviter que notre foiblesse ne nous porte à interrompre notre pénitence, je crois que nous devons nous lier par un vœu solennel que nous ferons aux pieds de tel Ramotz qu'il vous plaira de choisir. Voyés si vous avés assés de force, non-seulement pour prendre ce parti, mais encore pour m'en faire une loi ; car je suis plus foible que vous ne pensés. Je vous suis attachée si inviolablement, que quoique je sente la nécessité de me séparer de vous, j'aurai beaucoup de peine à m'y déterminer.

Partie II.

N

Obracolminzor me dit sur cela mille choses aussi tendres que spirituelles, & il auroit persuadé à toute autre que ma proposition étoit une folie. Mais je n'avois pas besoin de son avis; je défendis le mien avec tant d'art & de force, & j'avois affaire à un homme si bon & si facile, qu'il me permit de faire le vœu que je propoisois pour un an, & me donna sa parole qu'il ne m'obligerait pas de le rompre. Quant à lui, il refusa de faire le vœu avec moi: j'insistai foiblement sur ce dernier article, parce que ce n'étoit pas le plus intéressant pour moi. Nous écrivîmes la date de mon vœu; je voulois envoyer sur le champ chercher un Ramotz; mais Obracolminzor trouva qu'il valoit mieux remettre la partie au lendemain. Nous passâmes ensemble le reste de la journée,

& toute la nuit ; il usa sans réserve des droits qu'il me cédoit sans raison. Ses transports furent si vifs , que je fus forcée de les partager ; l'attrait du plaisir présent me transporta hors de moi-même au point de me faire oublier mon amour pour Razalgato ; je ne pensois plus ni à l'amant , ni au vœu , ni même à la dévotion. Quand je pus me reconnoître ; je fus tentée de ne point faire un vœu qui alloit diminuer mes plaisirs ; je me proposai de dire à Razalgato qu'il étoit fait , & j'ouvris la bouche pour dire à mon mari de n'y plus penser ; mais le jour vint , le plaisir disparut , & je me levai en pensant à la satisfaction que Razalgato alloit avoir de me posséder seul. J'allai trouver un Ramotz entre les mains duquel je fis mon vœu pour un an.

Nij

Il est inutile de vous dire ; Madame , que mon amant fut charmé de ce que j'avois fait pour lui. Plus l'expedient lui parut difficile à imaginer , plus il m'eut d'obligation de l'avoir trouvé. Nous continuâmes de nous voir avec beaucoup d'exactitude , & encore plus de plaisir pendant près de six mois ; mais quel calme est à l'abri des orages ! j'allois un matin au rendés-vous ; un Muletier m'apperçut , & arrêta sa litiere. Je le remarquai ; je m'arrêtai aussi ; il vint à moi , me fit monter dans sa litiere très-poliment ; j'ouvris la bouche pour lui donner l'ordre quand il m'interrompit avec une brusquerie très-obligeante , en me disant ; oui , Mademoiselle , oui , je sçai où c'est , j'ai déjà eu l'honneur de vous y conduire. Je suis perdue

me dis-je à moi-même, voilà un homme qui fait mes affaires ; il en parlera à d'autres , & bientôt toute la Ville sera détrompée sur mon compte. Cette idée me fit trembler ; j'eus envie vingt fois de m'arrêter à la porte du premier Temple , & de retourner de-là chés moi ; mais je n'en eus pas la force. J'arrivai à notre maison dans un état affreux par les inquietudes dont j'étois agitée. Razalgato trembla à son tour quand je lui fis part de mes chagrins. Il me connoissoit ; il craignit sans doute que je ne sacrifiasse mon amour à la reputation dont je jouissois , & qui étoit mon premier plaisir. Il vint à bout de dissiper mes allarmes , & au bout d'une heure , j'étois aussi tranquille & aussi gaye qu'il m'avoit jamais pû voir. Nous allions nous mettre à table , quand le feu

prit à la cheminée de la salle où nous étions. Nous entendîmes d'abord un bourdonnement très-violent qui nous étoit à tous deux absolument étranger ; nous n'y fîmes qu'une très-legere attention ; mais bientôt nous vîmes tomber à nos pieds des paquets de fuye enflammée , & en même temps nous entendîmes le voisinage en foule qui crioit au feu , & frap-
poit aux deux portes à la fois. Nous en ouvrîmes chacun une , & je me sauvai dans la foule assés heureusement ; la crainte d'être vûe m'avoit donné pour prendre la fuite des forces qui m'abandonnerent à trente pas de là. Je fus obligée de m'asseoir sur une pierre que je trouvai par hazard ; là ma foiblesse augmentant à chaque instant , je m'évanouis.

DE BONHOMMIE. 151

Quand je revins à moi , je me vis entre les bras d'Obracolminzor lui-même ; en le reconnoissant , je m'évanouis une seconde fois. Mon esprit fut assailli en même temps par une foule d'idées plus terribles les unes que les autres ; je n'eus pas même le tems de remarquer où j'étois ; mon évanouissement avoit pû durer long-tems ; quelqu'un peut-être m'avoit reconnue , ou avoit pû aller chés moi avertir Obracolminzor qui devoit revenir le jour même de la campagne. Il s'y étoit trouvé ; il avoit voulu venir lui-même à mon secours. Transporté sur le lieu où venoit de se passer une scène si singuliere & si terrible , il avoit sans doute demandé d'où je sortois ; il avoit pû le savoir ; tout étoit donc découvert ! j'étois perdue sans ressource aussi-bien que

Razalgato, & peut-être ce dernier avoit-il péri au milieu des flammes. Je pensai tout cela à la fois, & je ne pensai plus ; le grand air & les soins de mon mari me firent revenir encore une fois avec un peu de tems. Quand on me crut assés forte pour la supporter, on me mit dans une litiere dont la beauté & l'éclat me frappèrent. Je la reconnus pour être celle d'Obracolminzor ; cette remarque me jeta dans un nouvel embarras ; elle fait sans doute le même effet sur vous , Madame ; il est tems de vous tirer d'inquiétude. Obracolminzor revenant de la campagne , avoit passé par hazard dans la rue où donnoit la porte de derriere de la petite maison ; il avoit vû le feu , & par curiosité s'étoit arrêté à quelque distance, précisément vis-à-vis de l'endroit

D
où je
recon
sur le
heure
qu'il
qui ap
diée,
qui é
La po
vanr l
pour
le ter
libler
quelc
fortoi
j'en é
Je
beau
où ce
je fis
lettre
doit
que

où je m'étois assise. Il m'avoit reconnue , & avoit volé à moi sur le champ ; mon état l'avoit heureusement trop occupé pour qu'il eût le tems de s'informer à qui appartenoit la maison incendiée , ni si c'étoit l'embrasement qui étoit cause de ma foiblesse. La populace faisoit la foule devant la maison , nouveau bonheur pour moi ; car si elle avoit eu le tems de m'environner , infailliblement il s'y seroit trouvé quelqu'un qui auroit dit que je sortois de cette maison , & que j'en étois la maîtresse.

Je rentrai chés moi ; j'y fis beaucoup la malade sans savoir où cela me meneroit ; cependant je fis bien. Je reçus le soir une lettre de Razalgato qui me mandoit qu'il avoit échappé aussi-bien que moi aux regards des curieux,

& qu'aussitôt que la foule étoit entrée dans la maison, il avoit ordonné à une vieille cuisiniere qui composoit là tout notre domestique, de ne le point nommer; qu'il étoit sorti sur le champ, au moyen de quoi nous n'avions été remarqués ni l'un ni l'autre; que quand le feu avoit été éteint, il en avoit eu avis, & qu'il avoit fait enlever les meubles en moins d'une heure à l'entrée de la nuit sans que personne du voisinage eût paru y faire la moindre attention.

Cette nouvelle me tranquillisa, parce que je me vis en état de faire telle histoire que je voudrois sans craindre d'être démentie. Je fis dire à Obracolminzor que je me trouvois beaucoup mieux, & que je le priois de venir souper au chevet de mon lit. Il y vint avec Razalgato après m'avoir fait

dema
la co
soupe
hom
mala
deux
deux
de m
état
l'avo
& R
étion
nous
tous
le m
plus
pou
ture
Il fa
ce c
m'av
que
prise

demander si je voudrois souffrir la compagnie de son cousin. Ils souperent assés bien pour deux hommes qui soupent auprès d'un malade ; ils s'amusèrent tous deux , parce qu'ils étoient tous deux très-contens; Obralcolminzor de me voir revenue du terrible état où il m'avoit trouvée , & qui l'avoit fait craindre pour ma vie , & Razalgato de ce que nous étions échappés au danger que nous avions couru de nous perdre tous deux l'un par l'autre. Je pris le moment où mon mari me parut plus tendre & plus passionné pour lui faire le détail d'une aventure que j'imaginai sur le champ. Il faut , lui dis-je , vous apprendre ce qui m'avoit conduite où vous m'avez rencontrée ; je sai bien que par-là je vais vous donner prise sur moi , il n'importe ; je

vous dois au moins un éclaircissement sur une rencontre aussi singulière ; je suis prête à vous le donner , pourvu que vous me promettiez tous deux de me faire grace du mauvais vernis que vous autres gens du siècle donnés ordinairement aux actions les plus innocentes, & aux œuvres les plus méritoires.

Une femme de soixante ans dont la figure avantageuse repondoit fort bien à un grand nom qu'elle avoit pris, vint ces jours passés me conter une longue histoire de malheurs multipliés qui ont réduit sa famille dans l'état le plus misérable. Je ne pus entendre un récit si triste sans être attendrie ; je lui promis de lui donner par moi-même quelques secours , & de lui en procurer par mes connoissances. Je parlai d'elle à plusieurs Dames recom-

mand
me d
le no
les é
servic
pistol
ger u
fort
état
comp
dont
chose
On
cette
les c
bles
cevo
teren
Qna
une
sans
l'aug
nou
avoi

mandables par leur vertu ; toutes me dirent qu'ellès connoissoient le nom de ma protégée, & qu'elles étoient disposées à lui rendre service. Il étoit question de mille pistoles qui devoient servir à dégager un bien modique, mais assés fort pour mettre la Dame en état de subsister avec sa famille, composée de quatre petits-fils dont on pourroit faire quelques chose dans deux ou trois ans. On dressa un petit mémoire de cette affaire ; on le fit courir dans les cercles de personnes charitables, & je fus choisie pour recevoir les aumônes ; elles monterent à près de cinq cent pistoles. Quand je vis entre mes mains une somme aussi considérable, sans beaucoup d'esperance de l'augmenter, je convoquai une nouvelle assemblée, où après avoir rendu compte de ma mission,

je conclus à donner la somme telle qu'elle étoit. Une de nos Dames nous apprit que notre protégée étoit tombée malade , & qu'il falloit que quelqu'un se déterminât à lui porter son argent; il n'y eut qu'une voix pour m'y engager ; j'avois commencé l'ouvrage , il étoit convenable que j'eusse l'honneur de l'achever. Je me défendis beaucoup , enfin je convins d'aller le lendemain matin chés le Dame ; je demandai quelqu'un pour m'y accompagner ; on me fit entendre qu'il étoit plus à propos que je fusse seule , pour ne point faire rougir une femme de qualité forcée par les circonstances de recevoir l'aumône ; & que pour éviter que ma visite neût raisonner son voisinage , il convenoit que je ne me servisse point de ma litiere , ni de mes

esclaves. Je promis tout , & le lendemain je sortis seule , & je me rendis chés la Dame. On m'avoit donné l'adresse d'une maniere si précise , que j'allai droit où j'avois affaire. Je frappai à la porte ; un vieux Nègre vint m'ouvrir ; je le reconnus pour être venu plusieurs fois sçavoir de mes nouvelles de la part de sa maîtresse. Je fus introduite dans une salle où il me dit que la Dame étoit au lit de la mort ; j'approchai du lit qui étoit une espece de grabat, & je débutai par dire le sujet de ma mission , esperant qu'une nouvelle si avantageuse pourroit tirer la malade de l'état où elle étoit. Je le regardois plutôt comme le triste effet de l'indigence & du désespoir , que comme une maladie purement corporelle. Une voix cassée & lamentable se fit

entendre ; je ne la reconnus pas pour celle de la Dame ; mais je pensai que ce changement provenoit de l'extrême foiblesse où la reduisoit la plus grande misere. Cette même voix me demanda combien j'apportoïs , je repondis que mes soins empressés , & mes sollicitations reiterées , n'avoient pû lui procurer que cinq cent pistoles. Ce n'est pas assés , me repondit-on d'un ton ferme en levant le rideau. Alors que devins-je quand je vis un homme de la figure la plus grossiere & la plus effrayante qui jettoit sur moi des regards terribles ! Je restai quelques minutes sans parler ; enfin je pris mon parti , comptant me tirer d'affaire en montrant de la fermeté. Je la jouai assés bien pour en être la dupe moi-même, c'est-à-dire pour m'imaginer que j'en

j'en
& pré
à la
me f
rage
renco
mes
fus o
jettai
une
gros
Ce ba
jusqu
il y a
toute
Je fu
j'étois
person
pêcho
bruit
le feu
levai
même
échapp
P

j'en impofois. J'étois déjà levée & prête à sortir , quand j'aperçus à la porte un autre homme qui me ferma le passage. Mon courage ne tint pas contre cette rencontre ; je pâlis , je sentis que mes jambes plioient , enfin je fus obligée de m'asseoir. Je me jettai dans un fauteuil qui ébranla une chaise sur laquelle étoit un gros baril plein de poudre à canon. Ce baril tomba , s'ouvrit , & roula jusqu'à la cheminée dans laquelle il y avoit grand feu , & à l'instant toute la maison fut enflammée. Je fus tirée de l'abbattement où j'étois par les cris de plusieurs personnes que la fumée m'empêchoit de voir. J'entendis le bruit en même temps que je vis le feu qui m'environnoit. Je me levai sans savoir où j'allois , & même sans penser si je pourrois échapper au danger ; la crainte

m'avoit arrêtée ; en ce moment elle me donna des forces. Je marchai au hazard , & je me trouvai bientôt dans une foule de gens qui crioient au feu fans travailler à l'éteindre. A mesure que je m'éloignois , je voyois plus clair , & je distinguai enfin la porte , & je me vis hors de cette maison. Je doublai le pas pour m'en éloigner davantage , mais mes forces m'abandonnerent tout d'un coup quand je retournai la tête , & que je vis toute en feu cette même maison d'où je sortois. L'idée du danger auquel j'avois le bonheur d'échapper me fit fremir. Je fus obligée de m'asseoir , & je m'évanouis. Je ne sçai pas ce qui se passa depuis ce moment , je ne me reconnus que dans la Litierie en revenant ici.

Cette histoire, quelque dénuée qu'elle fût de vraisemblance, fut crue de mon mari dans toutes ses parties, parce qu'il m'aimoit, & que difficilement on se méfie de ceux qu'on aime. Le seul désagrement que me causa cette aventure qui devoit me perdre sans ressource, fut d'essuyer une vive reprimande sur les hazards que je courois en sortant souvent seule, & une défense expresse de m'y exposer davantage. Obra-colminzor parloit si sérieusement que je n'osai lui répondre ni lui désobeir. Je me contentai de lui demander sur cette affaire un grand secret; il me le garda inviolablement tant par amitié pour moi, que par ménagement pour lui-même; car tous les mauvais propos qu'on auroit pû tenir dans le monde à ce sujet, auroient retombé sur lui.

Ma maladie qui n'étoit que feinte , fût passée sitôt que je vis que je n'avois plus rien à caindre; mais j'eus d'autres embarras. Razalgato me voyoit souvent chés moi , & jamais ailleurs ; j'étois toujours aussi ridicule que je l'avois été , quoique je l'aimasse davantage. Quelque attention qu'il eût, il lui étoit impossible de se ménager une heure de tête à tête libre avec moi. Nos désirs n'en étoient que plus vifs ; cependant le plaisir de conserver l'air de la vertu, l'emportoit dans mon cœur sur l'amour même. Il m'auroit suffi de mettre une de mes femmes dans le secret pour assurer mes rendés-vous avec mon amant ; mais il me sembloit avec raison qu'une femme en pareil cas est plus humiliée par la confidence de sa foiblesse , qu'amufée par les

plaisi
arran
leurs
de la
de le
Perso
tous
leurs
je de
prop
que j
faire.
de R
sider
femm
je n'e
soit c
listan
ne se
de c
une
repu
conf
meri

plaisirs d'un commerce amoureux arrangé de cette maniere. D'ailleurs qui pouvoit me repondre de la discretion de mes gens, ou de leur soumission à mes ordres? Personne; j'avois auprès de moi tous domestiques qui avoient fait leurs preuves de bigoterie, & je devois m'attendre à voir mes propositions mal reçues, supposé que je m'oubliaffe assés pour en faire. J'éluois les empressemens de Razalgato par toutes ces considerations. Est-il croyable qu'une femme de vingt-deux ans, (car je n'en avois pas alors davantage,) soit capable d'une si longue resistance? les femmes du monde ne sont pas susceptibles de tant de courage; mais celles qui ont une fois senti le prix d'une bonne reputation, veulent toujours la conserver, lors même qu'elles la meritent le moins.

Razalgato étoit fort docile ; mais il étoit peu persuadé ; la violence de son amour ne lui permettoit pas de se laisser éblouir par des raisons purement specieuses ; il me l'avoua , & me conjura de la maniere la plus pressante de chercher quelque moyen de nous mettre à l'aise tous les deux , en satisfaisant sa passion , & mon goût décidé pour le mystere. Sa constance fléchit mes rigueurs ; je lui promis tout ce qu'il vouloit , & dès ce moment je ne m'occupai plus qu'à chercher le moyen de lui tenir parole. Après avoir long-tems réfléchi ; car mon irresolution duroit encore, j'étois prête d'abandonner entièrement & mon amant & mon amour , quand je reçus la visite de Nadir , frere de mon premier amant , & gardien du Temple

du Dragon blanc. Sa vue me fournit des idées d'arrangement auxquelles je m'attachai. Ce bonhomme venoit me demander ma protection auprès d'Obracolminzor pour placer un jeune homme forr aimable qu'il disoit être son neveu, & qui étoit réellement son fils; mais c'est l'usage en Teurofie que tous les fils de Ramotz portent le nom de neveux. Je lui promis de lui rendre service, & ensuite je lui dis que je voulois recommencer mes dévotions dans le Temple du Dragon blanc, & que j'exigeois qu'il eût pour moi toutes les complaisances par lesquelles il avoit autrefois mérité mon amitié. Il ne me répondit à cela que par des réverences très-significatives, & je voyois avec un plaisir infini que cet homme m'étoit absolument dévoué. J'achevai donc la

fausse confidence que je voulois lui faire ; je lui dis que depuis la mort de son frere j'avois donné ma confiance à un homme de bien dont le merite lui avoit fait beaucoup d'ennemis ; qu'il étoit obligé de se déguiser ; qu'il portoit ordinairement l'habit d'un homme de Cour , à la faveur duquel il n'étoit pas même soupçonné ; que ma maison lui paroïssoit trop bruyante par le grand monde qu'Obracolminzor y amenoit pour qu'il pût m'y venir voir librement ; que j'étois reduite à la necessité de lui écrire très-souvent , & que ma conscience souffroit beaucoup d'être dirigée d'une maniere si indirecte. Nadir m'offrit son entremise sans se douter de la verité, ou plutôt il s'en douta , & ne m'en dit rien. Je le tournai de tous les sens pour découvrir si son

Son frere lui avoit confié nos amours ; il se tira bien de ce mauvais pas , & je le crus entierement dans la bonne foi ; je me flattois ; car quel homme peut être assés la dupe d'une femme jeune & jolie pour croire qu'elle s'enferme pendant quatre heures tous les deux jours uniquement pour s'occuper de ses devoirs de religion ? Nous convinmes doncque j'irois comme j'avois déjà fait , passer l'après-dinée dans le Temple du Dragon blanc , & qu'aussitôt qu'il seroit fermé , il y introduiroit l'homme que je promis de lui faire connoître , & que tout se passeroit vis-à-vis de ce nouvel ami comme avec le premier. Cet arrangement fait , nous nous quittâmes ; j'en écrivis à l'instant tout le détail à Razalgato , & je lui donnai rendés-

vous pour le lendemain, en lui recommandant d'aller voir Nadir dès le jour même, & de lui remettre une lettre que je lui envoyois toute cachetée.

Je demandai à Obracolminzor une place pour le neveu de Nadir; je lui dis que ce jeune homme, outre qu'il étoit aimable & propre à beaucoup de choses, étoit le neveu d'un Ramotz recommandable par sa pitié. Il me dit qu'il ne pouvoit pas s'en charger; mais il me donna une lettre pour un de ses amis qui cherchoit un sujet semblable; je la remis au neveu qui fut accepté en la présentant. Je voulus que mon mari reçût les remerciemens de Nadir; mais il me pria de lui épargner l'ennui de la visite de ce Ramotz, & je ne pus pas lui refuser cette complaisance.

Le lendemain je me rendis de bonne heure au Temple du Dragon blanc; je renvoyai ma litiere & mes esclaves, & je restai seule occupée de la joye d'avoir enfin trouvé un moyen de satisfaire ma passion pour Razalgato sans compromettre ma reputation. On ferma le Temple; j'attendois mon amant; il parut enfin envelopé dans un grand manteau; il l'ouvrit, je le reconnus, & je me jettai entre ses bras avec tant d'emportement, qu'il ne put resister à l'occasion, & qu'il jouit plusieurs fois de ses droits avant d'avoir eu le tems de me demander où nous étions. La nuit qui approchoit l'empêchoit de voir précisément si le lieu de notre rendez-vous étoit le Temple même. Quelle fut sa surprise quand je lui repondis que le Temple de

nos plaisirs étoit celui du Dragon blanc ! il ouvrit les yeux , il regarda autour de lui , & à la lueur de la lampe qui brûloit au-dessus de nos têtes, il distingua facilement le temple , la statue du Dragon , & l'autel sur lequel on lui faisoit des sacrifices. Il me regarda , reprit son manteau , & sortit brusquement sans me dire un mot , & sans que je fusse à quoi attribuer un départ si précipité.

Quoiqu'on paroisse dans le monde surpeficiel & même irreligieux, on n'a souvent cet air que par habitude , ou par complaisance pour les autres. La probité est inséparable du goût des devoirs de la Religion & de la vertu. Les amusemens du siècle en font négliger la pratique ; mais un honnête homme est toujours persuadé de la solidité & de l'importance de ces mêmes devoirs ; il manque de fer-

veu
ma
Il r
& f
tan
ave
T
dan
les
il e
ado
port
par
des
& f
n'éte
pect
à la
attac
avoi
avoi
siècl
le ch
peu

veur pour tout ce qui y a rapport; mais il ne manque pas de respect. Il ne meprise pas ce qu'il néglige, & fuit toujours l'impiété avec autant d'horreur, qu'il fuit le torrent avec facilité.

Tel étoit Razalgato; il vivoit dans le tourbillon comme tout les gens du monde. Il s'y livroit; il en suivoit les usages sans en adopter les maximes. Il y étoit porté tantôt par son goût, tantôt par hazard, & tantôt par la crainte des ridicules si faciles à prendre & si difficiles à perdre; mais il n'étoit pas moins rempli de respect pour tout ce qui appartenoit à la Divinité, & inviolablement attaché aux principes qu'on lui avoit inspiré dans son enfance. Il avoit fait comme tous les gens du siècle un bail avec lui-même, sur le chapitre de la Religion. C'est à peu près comme celui qu'un Fi-

nancier fait avec sa conscience en entrant dans les affaires. Ces arrangemens doivent finir ordinairement quand la fortune est faite; quelques-uns les observent exactement; d'autres sont corrompus par le luxe, & aiment mieux se manquer de parole à eux-mêmes, que de perdre le plaisir de jouir; d'autres enfin sont surpris par la mort, & c'est le plus grand nombre.

Des réflexions toutes à mon desavantage occuperent Razalgato pendant deux jours. Tout lui faisoit horreur dans le souvenir de ce funeste rendés-vous; son crime, quoiqu'involontaire, son amour, sa maîtresse, & lui-même. Son premier mouvement fut de me regarder comme une femme capable des plus grands crimes, & trop heureuse d'être oubliée par les honnêtes gens, puisque je

méritois d'en être meprisée. Il forma donc le dessein de ne me voir jamais, & commença à l'exécuter. L'idée de son amour, celle de nos plaisirs, donnoient souvent de violentes secousses à ses résolutions, & il étoit vivement tenté de revenir à moi; mais ces idées s'affoiblissoient par ses reflexions, & il persistoit dans le dessein formé de me hair. Des considérations purement humaines me le ramenerent; il craignit au bout de quinze jours qu'Obracolminzor ne le trouvât de moins dans sa maison, & ne devinât le motif de son absence. Tel est l'effet du véritable amour de persuader aux amans que tout le monde a les yeux ouverts sur eux, & lit l'histoire de leurs infortunes dans leur contenance, aussi-bien que dans leurs actions. Il se dit à lui-même qu'il devoit cultiver l'amitié d'un pro-

recteur si puissant, & qu'il ne pouvoit pas raisonnablement sacrifier sa fortune au plaisir de ne pas voir une femme qu'il auroit désiré ne point connoître. Il arrangea un système de civilité froide & mesurée, au moyen duquel il comptoit avoir pour moi les égards nécessaires, & rien de plus.

Il revint enfin; il m'aborda comme il se l'étoit promis, mais il leva les yeux sur moi; il rencontra les miens fixés sur lui, & ce regard détruisit tous ses projets; il se jeta à mes genoux, me demanda pardon, & je le lui accordai sans le croire coupable d'une autre faute que de sa negligence. Je sentis dans l'instant tout le pouvoir que j'avois sur lui. Je lui fis des questions sans nombre, il y répondit avec une docilité & une candeur qui me charmerent au point que je lui pardonnai même de m'a-

voir
tion
nous
venir
nous
amou
ne l'a
Q
que
assés
faire
colm
moi,
lieue
sions
à no
quoi
ne h
zalga
char
à be
croi
com
voye

voir voulu hair. Notre conversation fut interrompue avant que nous eussions eu le tems de convenir d'un rendez-vous. Mais nous nous quittâmes ce jour-là plus amoureux l'un de l'autre, que nous ne l'avions jamais été.

Quelques jours se passèrent sans que nous pussions nous trouver assés libres pour parler de nos affaires; enfin nous allâmes Obracolminzor, trois de ses amis & moi, passer trois semaines à vingt lieues de Mirzalbein. Nous faisons cette route avec des mulets à nous, & des relais, au moyen de quoi nous pouvions arriver de bonne heure à notre campagne. Razalgato étoit de la partie; j'en étois charmée sans en faire le semblant à beaucoup près, puisque je fis croire à mon mari que c'étoit par complaisance pour lui, que je voyois cet étourdi. J'annonçai dès

la veille que j'avois beaucoup de lectures à faire pendant la route. Obracolminzor m'aimoit ; mais il craignoit l'ennui , il se proposa de n'être pas dans la même voiture avec moi. Nous étions six pour remplir une litiere à quatre & une à deux. Il me proposa de prendre celle à deux places pour que je fusse plus tranquille ; je l'acceptai. Il ne fut plus question que de me donner un compagnon de voyage. Personne ne refusoit de l'être ; mais personne ne s'offroit. Razalgato étoit un parent , (& qui dit parent dit un homme obligé aux corvées de la maison.) On le nomma tout d'une voix , & il accepta en homme poli , mais peu satisfait. Ainsi nous passâmes toute la journée du lendemain tête à tête. Je laissai les lectures pour un autre tems que je ne pourrois pas mieux employer. Je me

contentai d'ouvrir sur mes genoux un grand livre que je ne regardai pendant tout le chemin, que lorsque Razalgato me dit quelque chose d'embarrassant, pour m'obliger à rêver ou à rougir; car je rougis plusieurs fois. Il eut la force de me faire sentir combien j'étois coupable en jouant la Religion jusqu'aux pieds des Autels, & en la faisant servir de prétexte pour cacher mes dereglemens. Il me dit plus; il me jura que jamais il ne partageroit mes plaisirs, quoiqu'il m'aimât beaucoup, si je ne consentois à le voir dans une petite maison. Eh bien, lui repondis-je, il faut tout oublier, & ne nous plus voir. Je sai que je pourrois à la rigueur me reprocher de profaner un endroit sacré, mais j'aurois tort, & ma délicatesse seroit mal fondée. Refuseriez-vous

une petite maison qui seroit près du Temple du Dragon blanc ? C'est la même chose pour vous & pour moi que le Temple même ; j'ai pris le parti de la retraite ; j'ai peut-être mal fait ; prétendés-vous pour cela que j'y renonce ? Non, n'y comptés pas ; j'ai débuté par-là ; le rôle m'a réussi , je ne dois jamais en jouer un autre. Pensés-vous que je veuille m'exposer à voir notre commerce découvert ? Vous me parlés d'une petite maison ; ces sortes d'endroits conviennent aux femmes du monde pour qui les plaisirs connus du public sont plus grands que les plaisirs cachés , & qui n'ont un lieu de rendés-vous qu'afin qu'on les y remarque , qu'on sache qu'elles y vont , & qu'on devine des intrigues qu'elles pourroient facilement cacher , si

elles avoient du goût pour le mystere. Au reste tout est de convention en ce monde ; elles suivent l'usage , il leur est utile ou agreable , elles font bien ; mais moi qui suis retirée du monde décidement , je dois me conduire tout autrement. Une femme du bel air en est plus fêtée quand elle est convaincue de galanterie ; moi je serois perdue sans ressource , si j'avois le malheur d'être soupçonnée. Je perdrois tout d'un coup le fruit de plusieurs années de soins & de contrainte , en détruisant la reputation que j'ai acquise , & que j'ai bien achetée : perte irreparable ! Que voudriés-vous que je devinssé alors également détestée de mes pareilles qui gémissoient malicieusement de ma foiblesse , & des femmes du monde qui me rendroient au

centuple le mal que j'ai dit d'elles. Je serois donc reduite à ne plus paroître, à chercher un coin de la terre où j'eusse le bonheur d'être ignorée, pour y vivre, sinon avec agrement, du moins avec tranquillité. D'ailleurs le pourrois-je faire, puisque je dépens entièrement de votre cousin? Il est honnête homme, il est doux & facile; je suis même sûre d'être aimée de lui; mais je sai aussi qu'il souffre impatiemment mes travers, qu'il a essuyé beaucoup de brocards sur le genre de vie que j'ai embrassé, qu'on m'a couverte de ridicules qu'il a tous supportés, & que son esprit & son adresse l'empêchent de les partager avec moi. Combien de mauvais propos n'entendrait-il pas, si je meritois le moindre trait de satire? Comment y repondrait-il si j'étois con-

vainc
avec
com
de;
mari
besoi
donc
vous
car ne
je sen
c'est
tage.
mais
viol
préci
chagr
touffe
de ri
fortun
vie.

Qu
femm
est ai
si scr

DE BONHOMMIE. 183

vaincue ? Comment en agiroit-il avec moi ? La patience a un terme comme toutes les choses du monde ; elle manque toujours à un mari quand sa femme a le plus besoin qu'il en ait. Croyés-moi donc ; ne m'exposés pas ; ne vous exposés pas vous-même ; car nous serions perdus tous deux ; je sens le danger mieux que vous, c'est pourquoi je le crains davantage. Je vous aime sans doute ; mais ce même amour quelque violent qu'il soit , ne me fera pas précipiter dans un abîme de chagrins & de malheurs ; je l'étoufferois plutôt pour jamais que de risquer notre bonheur , votre fortune , & le repos de ma vie.

Que ne peut pas une jolie femme sur un homme dont elle est aimée ! Ce même Razalgato si scrupuleux & si déterminé à

me hair, me coupa la parole par un baiser délicieux, & me demanda avec les plus tendres instances un rendés-vous dans le Temple du Dragon blanc pour le lendemain de notre retour à Mirzalbeïn. Je fis des façons pour le lui promettre ; mais enfin je le lui promis. Nous eûmes peu de particulier ensemble pendant le reste de notre voyage. Nous en revînmes, le rendés-vous tint, & Razalgato en parut très-content. Il m'en demanda ensuite plusieurs autres que je lui accordai de même. Pour nous épargner l'embarras des arrangemens, nous convînmes une fois pour toutes que nous passerions la soirée ensemble dans le Temple deux fois la semaine à jours marqués.

L'habitude surmonte les dégouts les mieux fondés. Razalgato

au bout de deux mois pensoit comme moi sur notre commerce & le lieu de nos rendés-vous. Il pouffoit même le raffinement plus loin ; il trouvoit un plaisir infini à posséder une femme que tout le monde croyoit vertueuse, & à l'obliger de donner à l'amour le tems qu'elle étoit censée donner aux exercices les plus respectables. C'est ainsi que nous autres femmes changeons les hommes pour le goût, les sentimens & la conduite ; mais quand ils le peuvent, ils nous rendent bien ce tort que nous leur donnons, & tout considéré les deux sexes ne se doivent rien à cet égard. Tout dépend tant pour l'homme que pour la femme d'aimer quelqu'un qui pense bien ; car infailliblement un des deux entraîne l'autre dans son parti.

Partie II.

Q

Il sembloit qu'aucun désagrement ne pouvoit altérer mon bonheur, quand je fis par hazard la connoissance d'un Petit maître décidé. C'étoit un homme de bonne condition qui avoit l'obligation à ses ancêtres d'avoir bien illustré un nom qu'il portoit mal. Bien loin de s'en douter, il se croyoit très-respectable. Il n'étoit pas riche, mais il avoit esperance de l'être, & c'est la même chose à Mirzalbeïn quand on fait s'arranger. Il étoit toujours vêtu & servi magnifiquement; il jouoit gros à tous les jeux sans les savoir, & se van-toit d'avoir beaucoup perdu. Il avoit toujours plusieurs maîtresses entretenues en titre, sans compter ses bonnes fortunes de Cour. Avec tout ce fracas il prétendoit être regardé comme un Prince,

& n'avoit cependant que la place d'un fou dans l'opinion publique. Personne n'étoit moins que lui persuadé de la sagesse des femmes, il n'y croyoit point du tout, & il en nioit hautement la possibilité. Libertin par goût, débauché par air, spirituel par hazard, & singulier par vanité ; il avoit la bonne foi dans le cœur, & la mauvaise dans la conduite ; toujours décidant sans connoître, toujours achetant sans payer, il avoit perdu insensiblement le peu d'idée qu'on avoit eu de sa probité & de son esprit.

Cet homme prétendoit enlever à Obracolminzor une de ses terres, & ils eurent ensemble un Procès considérable à ce sujet. Il crut que sa visite feroit plaisir & honneur, & qu'il engageroit peut-être mon mari par cette politesse à lui accorder ce que ses gens

d'affaires vouloient qui lui appartint. Il fut reçu en homme de son espece ; il s'impatronisa dans la maison , & bientôt il y vint tous les jours. La raison de son assiduité étoit qu'il me trouvoit jolie , & qu'il vouloit avoir l'honneur de me mettre dans le monde, & de me faire toucher au doigt les ridicules que me donnoit le genre de vie auquel je m'étois consacrée. Il faisoit part de son dessein à qui vouloit l'entendre, & quoique la personne la plus intéressée , je fus la dernière à en être instruite. Lui-même me dit de quoi il étoit question d'un ton à la verité très-décidé , mais cependant peu persuasif. Je fus surprise de son imprudence , & je le lui dis en jouant la haute vertu. Il ne se rebuta pas pour cela , & me repondit sans façon que

mes
sur
t'il ,
mar
bell
ama
votr
ou
vos
part
tend
enfin
la p
mes
qu'o
tion
édifi
dis
de
l'inn
des
un
de t

mes propos ne faisoient que glisser sur lui. Toute femme , ajouta-t'il , aime quelqu'un , fut-ce son mari. Il n'est pas possible qu'une belle Dame comme vous soit sans amant : je vous demande donc votre cœur, si la place est vacante, ou du moins la confidence de vos affaires , si vous avés votre partie faite. J'eus la patience d'entendre toutes ces extravagances; enfin je vins à bout de lui couper la parole ; la colére brilloit dans mes yeux ; j'étois outrée de voir qu'on osât manquer à la veneration que je croyois dûe à la vie édifiante que je menois. Je lui dis tout ce que je pus imaginer de plus fort sur la chasteté & l'innocence , & par un bonheur des plus grand , j'en imposai pour un moment au plus impudent de tous les hommes. Pour ne pas

perdre le fruit de mon triomphe; je quittai la place , & je laissai mon homme très-surpris & très-fâché de ma résistance. A table je parus plus réservée qu'à l'ordinaire; Obracolminzor s'en aperçut , il voulut savoir pourquoi , mais il ne le fut pas. Un mauvais plaisant qui se trouva là , dit qu'avant le souper j'avois eu une petite conversation avec Bestiolangi , (c'étoit le nom de mon nouvel amant ,) & lui fit tout l'honneur du changement qu'on remarquoit en moi. Il se défendoit en homme charmé d'être soupçonné , & affectoit un air de fausse modestie mystérieuse qui m'indisposa encore contre lui. J'étois connue & respectée , personne ne fut sa dupe ; ceux de son espece ne le crurent point , & les honnêtes gens le mépriserent

dav
peu
nier
men
fait
tenc
quer
piqu
il v
pein
cont
que
j'éto
enfin
voir.
& il
toute
glée
mais
L
la m
il fit
sieur

d'avantage. Ils entraînent peu à peu toute la compagnie, de manière que les mêmes qui au commencement du souper lui avoient fait des complimens sur sa prétendue bonne fortune, se moquerent de lui à la fin. Il fut piqué des railleries qu'il essuya, il voulut m'en faire porter la peine, & y réussit en m'obsédant continuellement, Je l'évitai tant que je pus; je lui fis dire que j'étois malade ou occupée, & enfin que je ne voulois pas le voir. Il tâcha de savoir où j'allois, & il le fut bientôt, parce que toutes mes démarches étoient réglées, & que je ne manquois jamais à mes arrangemens.

La mere de Bestiolangi avoit la même reputation que moi; il fit connoître son nom dans plusieurs maisons rangées; il m'y sui-

voit aussi-bien qu'à toutes les assemblées, & les devotions qui sont d'usage en Teurofie: Son obstination me déplut sans m'inquieter; elle ne troubloit pas la paix qui regnoit dans le Temple du Dragon blanc où je voyois mon amant. Les importunités d'un objet étranger ne peuvent allarmer les amans quand elles ne tombent que sur les démarches indifferentes; au contraire elles donnent à leur bonheur une nouvelle nuance d'agrement & de volupté.

Nous étions Razalgato & moi dans la situation la plus délicieuse; rien ne pouvoit en diminuer les charmes, tout les augmentoit; notre amour, la sécurité de mon mari, le malheur de Bestiolangi, & l'inutilité de ses soins. Nous devions tous ces agrements au mystere, & je ne pouvois pas assés en

eng
quo
con
l'inc
tim
plai
que
notr
lui a
de v
men
goû
d'un
noît
croit
ner l
& q
la cr
nuire
rieur
honn
sibilit
le dé
amou
Par

engôûter les douceurs. Mon amant, quoique jeune & aimable, par conséquent porté naturellement à l'indiscretion, partageoit mes sentimens comme il partageoit mes plaisirs. Il sentit le prix du soin que nous prenions pour cacher notre intrigue; il m'avoua que je lui avois fait connoître une sorte de volupté qu'il ignoroit absolument; c'étoit la satisfaction que goûte un homme dans la possession d'une femme dont lui seul connoît la foiblesse, que le monde croit assés vertueuse pour lui donner les ridicules de la sagesse, & que la médisance épargne dans la crainte de ne pouvoir pas lui nuire. Débarrassé des soins extérieurs qui coûtent tant à certains hommes, cet amant joue l'insensibilité, sans que personne puisse le démasquer. S'il veut paroître amoureux d'une autre, il le peut

Partie I I.

R

encore ; sa maîtresse qui vit dans dans la tetracte , n'en saura rien , & si elle l'apprenoit , elle croiroit que l'avanture qu'on prête à son amant, est un jeu joué pour donner le change au public , & l'empêcher de pénétrer le vrai mystere dans lequel elle est intéressée.

Ainsi Razalgato rrouvoit dans son cœur & dans son imagination une source inépuisable d'agremens que je goûtois autant que lui , parce que je l'aimois uniquement , & que je ne pouvois regarder les avantages qu'il découvroit dans ma société , que comme autant de nouveaux nœuds qui rendoient notre union plus solide & plus charmante.

Il est tems, Madame , de vous occuper de faits graves , moins agreables , mais plus intéressans

que
lupt
le f
votr
chac
sans
au f
moi-
le re
art ,
cher
grand
nent
à vou
mes
& l'an
Be
ment
mépri
sensib
Il aba
honne
avoit
il eut

que des reflexions tendres & voluptueuses. Je suivrai exactement le fil de mon histoire , & pour votre satisfaction , je vous dirai chaque événement dans sa place , sans attendre pour vous mettre au fait le tems où j'y ai été moi-même. Je ne vous fais pas le recit de mes aventures avec art , mais avec vérité. Je ne cherche pas à ménager de ces grands coups de théâtre qui étonnent & ne touchent point , mais à vous inspirer par le détail de mes égaremens l'horreur du vice, & l'amour de la vertu.

Bestiolangi dont la passion augmentoit en même tems que mon mépris , imagina que je serois sensible au sacrifice des intérêts. Il abandonna uniquement en mon honneur & gloire , le procès qu'il avoit intenté à Obracolminzor ; il eut soin de chercher l'occasion

de me dire ce qu'il avoit fait pour moi ; il la trouva avec peine, mais il la trouva , & fut en profiter. Il reçut de moi pour tout remerciement une défense expresse de me parler de sa vie. A quelques jours de-là excédée par ses importunités , j'en portai mes plaintes à Obracolminzor , & je le priai de faire fermer sa porte à un homme qui selon moi nous insultoit également tous les deux. Que je fus étonnée, quand ce mari si tendre & si passionné se mit à rire de ma colére ! Je ne veux pas , me dit-il , me brouiller avec Bestiolangi , & je ne le dois en aucune maniere ; c'est un homme de qualité dont la société m'a été utile , puisqu'il a sacrifié ses droits au plaisir d'être de nos amis. Ce seroit vouloir être blâmé de tout le monde , que de rompre

avé
un p
votr
terr
la d
dava
mou
il ne
Un
à to
plus
& un
d'ho
votre
rassu
Besti
pour
craig
tinen
n'y
paroi
je m
je voi
ver ,

avec un homme qui a pour lui un procédé si genereux ; c'est en votre faveur qu'il me cede ma terre ; c'est donc à vous que je la dois , Madame , je l'en aimerai davantage. Quant aux propos d'amour dont vous vous plaignés , il ne faut pas y prendre garde. Un jeune homme conte fleurettes à toutes les jolies femmes , le plus souvent sans conséquence , & uniquement pour faire sa charge d'homme aimable. Enfin, Madame, votre vertu me suffit pour me rassurer contre les prétentions de Bestiolangi , & de tous ceux qui pourront en avoir à l'avenir : ne craignés rien , votre vœu de continence ne periclite pas , vous n'y portés aucune atteinte en paroissant digne d'être aimée. Si je me brouillois avec mon ami, je vous ôterois l'occasion de prouver , & votre sagesse , & le bon-

heur de votre mari : avantages dont je fais trop de cas pour n'être pas charmé de les voir briller.

La morale de cette réponse étoit si neuve pour moi , & si contraire à mon goût , que j'écoutai Obracolminzor jusqu'à la fin , moitié par surprise , & moitié par colère. Ce dernier motif triompha , & me fit rompre le silence. Je m'emportai contre mon mari ; je lui reprochai de ne pas m'aimer ; je me plaignis d'être sage , & d'avoir un mari dont le cœur étoit affés vuide d'amour & plein de dépravation pour lui laisser préférer la honte d'être trahi comme tant d'autres , au bonheur & au repos d'une femme trop vertueuse. Je finis par où finissent toutes les femmes irritées , c'est-à-dire en pleurant amèrement ; larmes perdues. Obracolminzor n'y fut sensible qu'autant qu'il

le pouvoit raisonnablement ; il me dit mille choses tendres & touchantes pour me consoler ; enfin il fut obligé de jouer l'attendrissement pour calmer ma douleur ; il me conjura de ne pas me livrer à des chagrins aussi mal fondés ; il joignit les caresses aux prières, & insensiblement ces caresses l'animerent aussi-bien que moi ; & il devint plus pressant, & un moment plus tard nous rompions le vœu de continence auquel nous ne pensions plus ni l'un ni l'autre ; mais une de mes femmes l'empêcha d'être heureux , je dis qu'il manqua son triomphe , & je dis vrai. Cette expression , quoique consacrée pour signifier le bonheur d'un amant dont la passion l'emporte enfin sur les rigueurs de sa maîtresse , convient parfaitement à la situation où étoit

Obracoluinzor. C'étoit la première fois que le jour avoit éclairé ses plaisirs , aussi ses transports paroissoient-ils plus vifs que jamais. Vous trouverez sans doute bien singulier , Madame , qu'un mari tendre en fût encore là dans la huitième année de son mariage ; vous n'en serés plus surprise quand vous penserés que j'étois reguliere jusqu'au ridicule , & que j'avois affaire au plus complaisant de tous les maris , qui en toute occasion sacrifioit ses plaisirs à mes scrupules.

Je reviens à Bestiolangi , & c'est ici que je vais commencer à vous dire beaucoup de choses que je n'ai apprises que longtemps après , & quand elles n'étoient presque plus intéressantes. Cet amant malheureux réfléchit beaucoup sur la passion qui l'attra-

choit
l'obf
teno
que
il fal
form
série
de-l
au b
min
fon
mar
mie
tion
du
que
fern
Il n
qu
cor
sou
dar
co

choit à moi malgré lui , & sur l'obstination avec laquelle je lui tenois rigueur. Il se persuada enfin que puisque je le recevois si mal, il falloit que j'eusse une intrigue formée à laquelle je fusse très-sérieusement attachée. Il partit de-là pour me suivre partout , & au bout de quinze jours en examinant les differens rapports de son espion , il trouva que ma démarche la plus mystérieuse & la mieux réglée , étoit la longue station que je faisois dans le Temple du Dragon blanc. Quand il fut que j'y restois après qu'il étoit fermé , il fut presque déconcerté. Il ne m'en crut pas moins galante, quoiqu'il vît peu de jour à me convaincre ; il essaya deux fois sous un habit simple de se cacher dans le Temple ; mais il fut découvert , & mis dehors par Nadir,

qui le prit moins pour un amant jaloux que pour un voleur. A la troisième fois il se glissa derrière une grande armoire dans laquelle on serroit les bandes & autres ornemens qui servoient à parer le Dragon blanc les jours de fête. Il prit cette place longtemps avant que je fusse arrivée : de-là il pouvoit facilement voir ce qui se passoit du côté du Temple. Il échappa ce jour là à la recherche de Nadir , & il fut enfermé seul avec moi. Il fut tenté plusieurs fois de sortir de son embuscade pour venir se jeter à mes pieds , & me demander le prix de tant d'amour & de constance ; mais faisant reflexion que le lieu n'étoit pas favorable pour un amant maltraité , il attendit la fin de l'aventure , déjà désespéré de voir le Temple fer-

mé
pou
pou
cet
cha
vin
mo
zal
enf
pla
de
ten
il n
ting
nou
for
chi
le r
che
pas
pou
à l
en

mé sans que personne eût paru pour m'y tenir compagnie, ni pour m'en faire fortir. Il faisoit cette reflexion quand un nouveau chagrin s'empara de lui. La nuit vint ; il étoit placé très-loin de moi , il me perdit de vûe. Razalgato arriva ; nous passâmes ensemble la soirée avec plus de plaisir que Bestiolangi ne souffroit de peine & d'inquiétude. Il entendit de loin quelqu'un , mais il ne put le voir, ni même distinguer précisément ni ce que nous disions , ni par où nous sortions , parce que nous marchions sans lumiere , connoissant le terrain par l'habitude d'y marcher. Notre espion fut obligé de passer la nuit dans son poste, n'en pouvant sortir que le lendemain à l'ouverture du Temple. C'étoit en hyver , l'obscurité favorisa son

évasion , & il se retira chés lui furieux de n'avoir pas entierement découvert mon intrigue. Un homme aposté lui rapporta que j'étois sortie à huit heures du soir par la petite porte. Il conclut de-là tout naturellement que je dispois de celui qui gardoit les clefs du Temple. Il alla voir Nadir , & l'argent à la main , il lui dit tout ce qu'il savoit de mes affaires, & demanda à être introduit secretement aussi-bien que celui qui venoit me trouver. Il fut l'histoire que j'avois contée à Nadir , qui fit d'autant moins de difficulté de la lui dire , qu'il avoit sçu se donner l'air d'un homme initié au mystere. Il dit ensuite que l'homme que je voyois dans le Temple du Dragon blanc étoit son parent , qu'il l'aimoit beaucoup , que toute sa famille

le c
ma
bien
vou
ler
surp
que
pen
que
il
con
s'ét
cul
qu'
qua
qu'
tiol
avo
den
qu
no
Be
lui
tab

le croyoit perdu , & qu'il ne demandoit à le voir que pour être bien sûr si c'étoit lui-même ; qu'il vouloit être caché ; qu'il ne parleroit pas , tant pour éviter une surprise fâcheuse , si l'homme en question n'étoit pas celui qu'il pensoit , que pour ne pas manquer de respect à la Dame dont il n'avoit pas l'honneur d'être connu. Nadir sentit alors qu'il s'étoit trop livré , il fit le difficile , & voulut persuader qu'il me faisoit sortir du Temple quand il vouloit le fermer , & qu'il me connoissoit à peine. Bestiolangi pour le convaincre , lui avoua qu'il avoit passé une nuit derriere la grande armoire quelques jours auparavant. A cette nouvelle Nadir fut déconcerté ; Bestiolangi saisit ce moment pour lui presenter une bourse qui retablit son courage , de maniere

qu'il crut & promit tout , après que son nouveau protégé lui eût dit qu'il le récompenseroit mieux s'il vouloit le bien servir , & l'eût menacé de le perdre s'il le refusoit. Quelque borné que fût ce brave Ramotz , il sentit combien il lui étoit plus avantageux de prendre la bourse , que d'être chassé de sa place pour avoir favorisé des entrevûes qu'on pouvoit soupçonner d'amour , & qu'il étoit libre de ne pas croire telles. Il fit faire serment à Bestiolangi de ne rien dire , & de se contenter de voir , & s'engagea de le placer dans un petit cabinet où on entroit par une petite cour dont il avoit seul la clef , & qui étoit éclairé par une petite croisée qui donnoit précisément vis-à-vis de l'endroit où je me mettois ordinairement. Il lui dit que de-là

D
sans é
voir ,
n'étoi
étoit
vois p
Le
Bestio
cabin
& y
tienc
aman
plaisi
tous
pable
& qu
recon
tous
toute
rend
mou
perç
gem
fem

sans être apperçu , il pourroit tout voir , & tout entendre. Rien n'étoit si facile, puisque le cabinet étoit si peu apparent que je ne l'avois pas encore vû.

Les choses ainsi disposées ; Bestiolangi fut enfermé dans le cabinet à trois heures après midi, & y attendit non pas sans impatience , que nous arrivassions mon amant & moi. Il fut témoin de nos plaisirs , nous les goûtions avec tous les transports dont sont capables deux personnes qui s'aiment & qui sont en pleine liberté. Il reconnut Razalgato qu'il voyoit tous les jours chés moi ; il eut toutes les peines du monde à se rendre maître de sa fureur ; l'amour triompha sans qu'il s'en aperçût ; il n'éclata pas par ménagement pour moi, persuadé qu'une femme ne pardonne jamais à qui-

conque la prend sur le fait. Nous sortîmes enfin en nous donnant un rendés - vous extraordinaire pour le lendemain ; cet amant désespéré sortit un instant après nous , & vint souper chés moi. En attendant qu'on servît , il me fit des mines d'intelligence auxquelles je ne compris rien , parce que je ne soupçonnois pas qu'il fût instruit de mes affaires. Il continua cependant toujours avec aussi peu de fruit , jusqu'à ce qu'ayant trouvé occasion de me parler sans être entendu , il me demanda où étoit Razalgato. Je ne sçai , lui repondis-je froidement , il y a long-tems que je ne l'ai vû ; vous n'en diriés pas autant de moi , reprit-il , car mon absence Je l'interrompis pour lui dire les choses du monde les plus dures sur la maniere dont
il

il me perfecutoit. Il se tut , Razalgato vint , & nous soupâmes assés tranquillement malgré quelques mots à double sens qu'il adressoit tantôt à mon amant , & tantôt à moi. Ses agaceries me revinrent à l'esprit quand je fus seule ; je me demandai à moi-même quel en étoit le motif ; elles m'inquieterent , mais bientôt l'amour content fit disparoître les inquietudes. J'étois de jour en jour plus attachée à Razalgato ; je ne voulus pas allarmer sa tendresse par la confidence de ce que je craignois de Bestiolangi , & nous vécumes toujours de la même maniere ; ainsi je sacrifiai le repos de ma vie & mon bonheur au repos de mon amant.

Il y a des tems malheureux où on reflechit peu , c'est surtout quand on a le cœur rempli d'une

Partie II.

grande passion ; si on est heureux, toutes les idées qu'on a sont relatives au bonheur, & on ne peut pas s'imaginer qu'il puisse être troublé par les circonstances les plus critiques.

Cependant l'amour de Bestiolangi augmentoit ; la certitude qu'il avoit de ma sensibilité le rendoit plus entreprenant ; il me parloit souvent de son amour, & m'en parloit avec cette aisance que donnent la sincérité & l'espérance de persuader. Il étoit toujours mal reçu ; il essuyoit tranquillement de ma part tous les témoignages de la haine la plus marquée. Enfin poussé à bout par un procédé aussi insultant, il hazarda de me dire sans autre explication, qu'il savoit mes affaires comme moi-même, & que j'avois mauvaise grace de jouer le mystère avec lui.

Au lieu de profiter avec prudence de cette ouverture , pour prendre des mesures qui missent ses lumieres en défaut, je fus assés déraisonnable pour prendre cet avis comme une injure que je ne devois pas pardonner. Je portai contre Bestiolangi de nouvelles plaintes à Obracolminzor , en lui demandant les larmes aux yeux qu'il fit fermer sa porte à cet étourdi , ou du moins qu'il me permît de m'enfermer chés moi quand il jugeroit à propos de le recevoir. Mon mari qui m'aimoit encore , malgré toutes les raisons qu'il avoit d'être mécontent de son sort , m'écouta assés tranquillement. Mes larmes le touchèrent , je m'en apperçus , je pleurai davantage ; il me dit enfin en me déroband un baiser qu'il trouva d'autant plus déli-

cieux , qu'il jouissoit plus rarement des droits qu'il avoit sur moi ; il est juste , Madame , de vous donner satisfaction ; j'ai pardonné à Bestiolangi de vous trouver belle , je le pardonnerois à tout autre ; il y auroit de l'injustice de ma part à trouver mauvais que les autres pensent comme moi. Rien n'est si naturel quand on aime , que de le dire ; mais si l'usage permet de ne pas respecter les droits du mariage , & de parler à la femme de son ami , la probité défend de s'ériger en tyran de celle qu'on aime , & de la tourmenter uniquement parce qu'elle a de la vertu. Bestiolangi devoit par respect pour vous , & par égard pour moi , renoncer à sa folle passion , quand il a vû que vous n'étiés pas disposée à y repondre. Je m'y attendois , puisqu'il ne l'a pas fait ;

com
rieu
plus
pos.
trop
grac
Il d
spiri
touc
trou
mili
relle
mou
char
term
malh
sien.
qu'il
Raza
man
Mon
enpl
fé à

comptés que je lui parlerai sérieusement, & que vous ne serés plus en butte à ses mauvais propos. Obracolminjor me tint parole trop exactement; il parloit avec graces, & persuadoit avec facilité. Il dit à Bestiolangi des choses si spirituelles, & en même tems si touchantes, que ce dernier se trouva un instant interdit & humilié; mais sa petulance naturelle reprit bientôt le dessus; l'amour outragé & désespéré se changea en haine, & il se détermina dans l'instant à faire mon malheur, parce que je faisois le sien. Il dit à Obracolminjor ce qu'il sçavoit de mon intrigue avec Razalgato, sans nommer ni l'amant ni le lieu du rendez-vous. Mon mari tourna d'abord la chose en plaisanterie; mais bientôt pousé à bout par l'air positif dont il

assuroit sa découverte , il l'accabla des reproches les plus sanglans sur ce qu'il osoit calomnier aussi indignement une femme respectable à tous égards ; enfin il lui dit que s'il n'étoit pas son ami , il auroit peine à lui pardonner une vengeance si indigne d'un honnête homme. Je conviens, répondit Bestiolangi, que si je ne disois pas vrai , j'aurois tous les torts que vous me donnés , j'en aurois même encore davantage ; mais je suis sûr de tout , je suis en état de le prouver , de vous faire voir tout ce que j'ai vû , c'est-à-dire votre femme entre les bras de son amant. J'avoue que la vengeance seule me porte à découvrir l'intrigue ; mais puisque je m'y suis livré un instant , mon dessein est de la pousser aussi loin que vous voudrés. J'aime mieux

dém
crisi
hom
noir
plein
dout
c'est
form
je vo
vien
enser
ma p
telle
à pro
Da
colm
Il fre
côté
qu'il
de m
l'assur
laissoi
innoc

démasquer entièrement l'hypocrisie , que de passer pour un homme capable de calomnies aussi noires. Voyés si vous voulés être pleinement convaincu ? Ouï sans doute , repliqua Obracolminzor ; c'est assés, dit Bestiolangi ; je m'informerai du jour du rendés-vous ; je vous en donnerai avis ; vous viendrés chés moi , & nous irons ensemble ; si je ne remplis pas ma promesse , je vous donnerai telle satisfaction que vous jugerés à propos d'exiger.

Dans quel état se trouva Obracolminzor après cette confidence ! Il fremissoir d'horreur de quelque côté qu'il jettât les yeux ; l'amour qu'il avoit pour moi l'empêchoit de me croire coupable , mais l'assurance de Bestiolangi ne lui laissoit pas la liberté de me croire innocente ; son esprit étoit agité

par mille mouvemens tous opposés les uns aux autres ; j'étois belle sans y faire attention ; son amour pour moi étoit la seule chose dont je parusse faire cas ; j'avois tous les dehors de la sagesse ; ma conduite étoit régulière, mesurée, irréprochable ; je jouissois d'une réputation aussi brillante que solide ; tout cela parloir pour moi. Il ne pouvoit pas croire que depuis un si long-tems l'hypocrisie m'eût tenu lieu de vertu, & m'eût attiré une si grande considération ; mais ensuite il examinoit ma conduite en détail depuis mon mariage. Il lui sembloit que j'étois trop jeune pour mépriser le plaisir, que je paroissais trop contente de mon état pour qu'il n'eût point d'autre charme que celui des bonnes œuvres ; qu'un mystère impénétrable

trouble étoit l'ame de toutes mes démarches. Enfin Bestiolangiavo t parlé avec tant d'assurance, qu'il étoit presque impossible de ne le pas croire. Cependant les idées consolantes l'emportoient dans l'esprit de ce tendre époux ; il ne pouvoit supporter une incertitude si cruelle. Il se persuada que ma candeur, si j'étois innocente, & mon trouble, si j'étois coupable, lui rendroient sa tranquillité. Il vint donc me trouver, & après avoir fait sortir mes femmes, il me dit avec tous les ménagemens dont l'amour est capable, ce qu'il venoit d'apprendre de Bestiolangi ; il me cacha seulement la partie faite de me surprendre au rendés-vous ; il sembloit même que l'accusation ne roulât que sur des propos vagues & sans suite.

Partie II.

T

Quelque affermi qu'on soit dans le mépris de la vertu , on ne peut jamais lui refuser l'hommage qui lui est dû. Cet hommage consiste pour ceux qui sont accoutumés au crime , dans le trouble & le profond étonnement qu'ils font voir quand on leur reproche leurs désordres. Je ne pus y résister ; le discours d'Obracolminzor fit une si vive impression sur moi , que toutes mes forces en furent ébranlées , & que je m'évanouis entre ses bras. Il me fit revenir peu à peu sans appeller personne à mon secours. Je fis cette attention en reprenant mes esprits ; je le regardai ; je vis dans ses yeux que j'étois encore autant aimée que je méritois peu de l'être. Il ne craignoit rien que de me trouver coupable : j'étois justifiée dans son cœur , il n'étoit

que
espr
possi
lui
leur
en
tout
la fa
n'on
sout
fait ,
me
que
vous
dont
mon
vrage
votre
cher
de me
moi u
car ne
rester

question que de l'être dans son esprit. J'abusai encore de ces dispositions favorables ; je levai sur lui des yeux pleins de la douleur la plus amère , & je lui dis en versant un torrent de larmes : tout mon amour pour vous , toute la sagesse dont j'ai fait profession , n'ont donc pû me garantir de soupçons aussi injurieux ! c'en est fait , vous ne m'aimés plus ; vous me croyés coupable : une femme que tout le monde respecte , vous paroît capable de crimes dont elle connoît à peine le nom ; mon malheur est donc votre ouvrage ? Que-dis-je , vous en faites votre plus doux plaisir ; vous ne cherchés qu'à vous débarrasser de moi. Soyez content , choisissés-moi une prison , je m'y retirerai ; car ne croyés pas que je veuille rester plus long-tems avec vous ,

avec un homme sans mœurs ; dont la vie est toute mondaine, & chés qui tout est pour moi un sujet de scandale. Non , je vous le repete , marqués-moi le lieu de ma retraite , & que cela soit fait promptement , sinon je le choisirai moi-même. Quel sort pour une femme comme moi ! étoit-ce de vous que je devois l'attendre ? Si en me mariant je m'étois livrée au monde & à la dissipation , comment en auriez-vous donc agi ? Les éclats les plus scandaleux auroient donc annoncé vos fureurs & vos folies long tems avant que j'y eusse donné matiere ? Vos femmes du monde sont toujours soupçonnées d'intrigues ; elles en font gloire ; elles sont souvent convaincues , elles en badinent ; elles sont deshonorées quand elles ne sont pas

gal
ava
gn
rat
ai
de
au
vû
qui
con
&
fiéc
d'a
reli
lui
reg
sou
moi
plus
qu'
vou
& d
Je f

galantes ; il leur faut plusieurs
aventures , plusieurs doses d'i-
gnominie pour établir leur repu-
tation ; & moi , qui graces au ciel ,
ai toujours eu du goût pour mes
devoirs , qui me suis consacrée
au ciel dès l'enfance , qui n'ai
vû que vous dans la nature ,
qui ai supporté pour vous l'in-
commodité des visites , des repas ,
& de tous les amusemens du
siècle , qui n'ai jamais connu
d'autres devoirs que ceux de la
religion , d'autres plaisirs que ce-
lui de les remplir , qui vous ai
regardé après le ciel comme mon
souverain bien , comme un autre
moi-même , vous me traités avec
plus d'indécence & de dureté ,
qu'une Coquette décidée dont
vous craindriés la vengeance ,
& dont vous partageriés la honte.
Je suis bien éloignée d'être con-

vaincue, je ne suis pas même soupçonnée réellement ; car ce n'est pas l'être, que d'essuyer les traits de la calomnie de la part d'un homme méprisable à tous égards, qui ne ménage rien pour se venger d'une femme qui a eu le malheur de lui plaire, & le bon sens de le hair.

Ces reproches touchèrent Obra-colminzor jusqu'à perdre contenance ; il ne fut que me dire pour m'appaiser ; car il n'avoit plus d'autre dessein. Je profitai du remis qu'il prit pour se remettre, & je lui dis tout ce que je pûs imaginer de plus fort & de plus attendrissant. Il n'y tint pas ; pouvoit-il y tenir, puisqu'il m'aimoit ? Je pleurois de si bonne grace, qu'il ne tarda pas à mêler ses larmes aux miennes. Au lieu de s'embarrasser dans le choix

des
il n
plus
de
fenc
dai
allés
notr
rien
se f
tine
brus
me
en
rom
P
com
mar
casie
auta
en
dir
voit
son

des idées les plus consolantes ,
 il me prouva par les caresses les
 plus vives , qu'il n'étoit fâché que
 de m'avoir mortifiée. Je me dé-
 fendis pour la forme ; mais je cé-
 dai enfin à l'attrait du plaisir. Vous
 allés croire que la volupté scella
 notre teconciliation ; n'en croyés
 rien , Madame , Obracolminzor
 se souvint de mon vœu de con-
 tinence ; il sortit de ma chambre
 brusquement dans la crainte de
 me faire une nouvelle offense ,
 en me mettant au hazard de le
 rompre.

Pendant ce tems-là Bestiolangi
 comptant sur la parole de mon
 mari , travailla à lui fournir l'oc-
 casion qu'il lui avoit promise avec
 autant de soin que si son honneur
 en eût dépendu. Il alla voir Na-
 dir ; il lui dit que l'obscurité l'a-
 voit empêché de bien examiner
 son parent , quoiqu'il crût l'avoir

reconnu ; qu'il avoit annoncé cette heureuse nouvelle au pere de cet enfant perdu qui pouvoit à peine y ajouter foi , & demandoit à être aussi convaincu par ses yeux. Nadir loin de promettre de rendre ce service , gronda beaucoup Bestiolangi d'avoir dit son fécret à quelqu'un , & surtout à un personnage aussi grave qu'un pere. Il fit sentir que cette découverte pouvoit le perdre ; enfin il batailla tant & si bien , qu'il fit une capitulation avantageuse. On lui promit cent pistoles pour introduire le pere une seule fois , & il s'engagea de le faire dès le lendemain. Le Baron vint le soir même pour avertir Obracolminzor ; il fut qu'il ne soupait pas chés lui ; il s'en alla sans demander à me voir.

Le lendemain de grand matin

il lui écrivit qu'il étoit prêt à remplir ses engagemens s'il vouloit le venir trouver à deux heures après midi. Mon mari ne pensoit plus à Bestiolangi ni à sa promesse ; il avoit été assez heuteux pour me croire innocente , & regardoit toute cette affaire comme une tracasserie infâme de la part d'un amant disgracié. Il tâchoit de l'oublier pour n'être pas obligé d'en tirer vengeance, & de faire un éclat. Cette lettre changea toutes ses résolutions ; il ne m'en crut pas plus coupable ; mais outré de colére de ce que Bestiolangi soutenoit la partie , il lui fit dire qu'il se rendroit à l'assignation , & forma le dessein de lui arracher la vie en sortant de l'endroit où il vouloit le mener. Il étoit bien persuadé qu'au lieu de trouver sa femme au

rendés-vous , il n'y verroit que quelque avanturiere qui pouvoit me ressembler en quelque chose. Je fis dîner ce jour-là de très-bonne heure ; Obracolminzor sortit comme j'allois me mettre à table ; il me dit assés poliment qu'il étoit engagé ailleurs. J'avois mes affaires en tête , je ne l'arrêtai point , & je dînai fort tranquillement. Il se fit mener à la porte d'une promenade publique d'où il renvoya sa litiere & ses gens. Il avoit écrit un billet à Bestiolangi ; il le lui envoya par le premier porteur qu'il trouva sous sa main.

Bestiolangi voyant qu'Obracolminzor vouloit que le tout se passât mystérieusement , sortit seul & à pied , & vint le trouver. Ils prirent une litiere de louage avec laquelle ils se rendirent à vingt pas

du T
y en
une h
la gra
du bi
pour
il all
& se
binet
cauti
ment
resten
parce
tenir
Ce d
L
nous
livrâ
nous
jouis
de v
allio
Sem

du Temple du Dragon blanc. Ils y entrèrent par la petite porte une heure avant que j'entrasse par la grande. Mon mari fut instruit du biais qu'il avoit fallu prendre pour lui faciliter l'occasion dont il alloit jouir; il se prêta à tout, & se laissa enfermer dans le cabinet sans rien dire. Tant de précautions l'allarmerent sérieusement; il proposa à Bestiolangi de rester dans la chambre de Nadir, parce qu'à peine pouvoient-ils tenir tous deux dans le cabinet. Ce dernier accepta la proposition.

Le soir vint; Razalgato entra; nous croyons être seuls; nous nous livrâmes au plaisir sans contrainte; nous le sentions mieux; nous jouissions l'un de l'autre avec plus de volupté, & cependant nous allions cesser d'être heureux. Semblable au soleil dont l'instant

le plus brillant est toujours celui de son coucher, notre félicité expirante ne nous avoit jamais paru si parfaite ni si délicieuse. Nous nous fîmes compliment l'un à l'autre sur la vivacité de notre amour, & nous nous séparâmes fort tard.

Obracolminzor vit & entendit tout ; il reconnut cette femme qu'il croyoit si vertueuse ; il fut enfin, sans pouvoir en douter, qu'elle trahissoit le mari le plus tendre. Il reconnut Razalgato son cousin dont il étoit l'ami & le bienfaiteur, & les preuves de son ingratitude le revolterent. L'excès de la colère le rendit muet ; il eut la patience de ne pas éclater ; il avala à longs traits le poison de la conviction la plus cruelle ; il sortit peu de tems après nous, & ayant rejoint Bestiolangi,

ils s'en
La
passer
intére
que le
ce. Il
à lui
sur le
avoir
Le
maux
quelq
craint
soutie
mais
cipic
l'ame
tionn
grace
que
en u
il for
la m

ils s'en allerent ensemble.

La scene qui venoit de se passer sous ses yeux , étoit trop intéressante pour mon mari pour que le Baron n'excusât pas son silence. Il remit donc au lendemain à lui demander des remercimens sur le service qu'il prétendoit lui avoir rendu.

Le plus affreux de tous les maux est la certitude du malheur, quelque infortune qu'on puisse craindre; l'esperance de l'éviter soutient & élève le courage; mais quand on se voit dans le précipice, le désespoir s'empare de l'ame, & il est toujours proportionné à l'importance de la disgrâce qu'on essuye. Quel état que celui d'un homme qui perd en un instant le seul bien auquel il soit attaché, & qui le perd de la maniere du monde la plus

cruelle! Telle est la perte d'un cœur pour les amans; on croit être uniquement aimé; on trouve qu'on n'étoit que la dupe de la coquetterie; le retour même le plus sincère ne seroit encore qu'une foible ressource; ses plaisirs seroient toujours affoiblis par le douloureux souvenir d'avoir été trompé, & par la crainte de l'être encore.

Obracolminzor ne rentra que le soir fort tard, je ne le vis point. Le lendemain il sortit encore seul de grand matin, & envoya dire à Bestiolangi de venir le joindre dans un des jardins de l'Empereur où il l'attendoit. Ce dernier s'y rendit aussi seul; ils se promenerent long-tems sans parler; enfin mon mari rompant le silence, lui dit: Eh-bien, êtes-vous content de vous-même? Mé-

dités-
cœur
qu'un
tion?
& le
homm
que v
& son
bien q
vous p
autres
cela e
Ignor
unit d
table
qui d
ceux
Mais
les ve
connu
Vous
faire l
n'est
de n'
ignos

dites-vous encore quelque noir-
 ceur ? Avés-vous encore quel-
 qu'un à perdre par votre indiscre-
 tion ? Vous êtes le plus méchant
 & le plus méprisable de tous les
 hommes. Que vous avois-je fait,
 que vous avoient fait ma femme
 & son amant ? Ils s'aiment : eh-
 bien quand on vous a aimé , avés-
 vous pensé qu'on offensât tous les
 autres hommes ? Ont-ils été pour
 cela en droit de vous perdre ?
 Ignorés-vous que l'inclination qui
 unit deux personnes , est respec-
 table pour tous les honnêtes gens
 qui doivent craindre de nuire à
 ceux qui ont pû se rendre heureux ?
 Mais ces principes qui supposent
 les vertus de la société , sont in-
 connus aux gens de votre espece.
 Vous avés trouvé du plaisir à
 faire le malheur d'une femme qui
 n'est coupable envers vous que
 de n'avoir pû vous aimer. Vous

avés perdu sans ressource l'infortuné Razalgato qui vous a toujours prévenu de politesses & d'attentions ; vous lui ôtés ses plaisirs en découvrant son intrigue, & vous renversés sa fortune en me le rendant odieux ; enfin vous avés troublé la félicité dont je jouissois , en croyant ma femme sage & vertueuse , & mon parent honnête homme. L'époux qui est trahi sans le sçavoir & sans le craindre , est plus heureux mille fois que celui qui soupçonne une femme fidele. Vous m'avés donc ôté le repos de ma vie ; vous me mettés dans la cruelle nécessité de renoncer à mon caractère , pour prendre celui d'un furieux qui désole tout , punit tout d'une manière aussi terrible qu'il se sent offensé ; vous serés la première victime que j'immolerai à ma colére , sortons. Beshiolangi

tiolangi ne sçut que répondre à des reproches si durs, & en même temps si bien fondés ; il suivit Obracolminzor jusques hors de la Ville où ils mirent l'épée à la main dans un endroit où ils pensèrent qu'ils ne pouvoient pas être vûs. Mon mari se battoit en homme désespéré , Bestiolangi ne se défendoit qu'en brave ; il reçut trois coups dont le dernier l'étendit mort sur la place. Ils étoient seuls. Obracolminzor sûr que cette affaire ne pouvoit avoir eu de témoins capables de lui nuire , entra sur le champ dans Mirzalbeïn à pied. Il s'arrêta chés le premier Marchand d'où il écrivit à Razalgato de venir sur le champ seul le joindre chés ce même Marchand où il s'amusa en attendant à acheter tout ce qu'on lui présenta.

Partie I I.

V

Le pauvre Razalgato étoit accoutumé à recevoir souvent de la part de son cousin des messages de cette espece. Il ne balançoit pas à dire qu'il alloit partir, & partit en effet seul comme le billet le portoit. Sitôt qu'Obracolminzor le vit paroître, il sortit au devant de lui, & l'empêcha d'entrer. Ils prirent une litiere avec laquelle ils se rendirent à l'autre bout de la Ville. Chemin faisant, Obracolminzor dit à Razalgato d'un ton assés sérieux, quoique sans aigreur : vous êtes mon ami, & brave homme, il s'agit d'être mon second dans un rendés-vous que j'ai; j'aurois cru vous faire injure en jettant les yeux sur un autre. Razalgato repondit en bon ami charmé de cette marque de confiance que son cousin lui donnoit. Ecoutez, reprit Obracolminzor, si je péris

dans cette affaire , vous n'avez rien à craindre pour la suite ; personne ne pourra vous accuser d'être ni l'auteur ni le complice de ma mort. Prenés ce paquet , c'est mon testament que vous porterez à ma femme ; j'y ai tout disposé à votre avantage ; si elle suit mes intentions , elle vous épousera , & par ce moyen j'aurai fait le bonheur des deux personnes dont le sort m'intéresse davantage. Razalgato qui étoit très-éloigné de deviner le mot de l'énigme , reçut le paquet avec des démonstrations de reconnoissance proportionnées au bonheur qu'on lui annonçoit , & ils arrivèrent dans un endroit très-écarté. Obracolminzor renvoya la litiere , & ensuite s'éloigna à grands pas du chemin. Il me semble , dit Razalgato , après avoir marché pendant quelques minutes , que

vos adversaires ne sont pas exacts, ou que nous le sommes trop. Je n'en ai pas d'autre que vous, repondit Obracolminzor ; vous êtes un ingrat, un malhonnête homme ; j'ay tout vû ; j'ai passé hier dans un cabinet du Temple du Dragon blanc, tout le temps que vous avés passé aux pieds de la statuë avec ma femme ; je n'ai pas voulu vous croire tous deux coupables sur le rapport de Bestiolangi ; il m'a menagé l'occasion de voir par moi-même, j'en ai profité ; c'est pour le remercier de ce service, que je viens de lui arracher la vie, & c'est pour vous punir de votre lâcheté, & pour assurer le secret de mon infâmie, que j'en veux à présent à la vôtre. Si je meurs cependant je vous fais mon heritier ; je veux que ma femme vous épouse ; l'innocence est ordinairement le

tom
ses
cess
vou
mên
ven
vou
prom
fure
Raz
pon
gour
se d
battu
re fa
d'au
extre
forts
à un
semb
la ra
valeu
vous
t'il,

tombeau de l'amour illégitime ;
ses feux s'éteignent sitôt qu'ils
cessent d'être criminels. Vous
vous haïrés donc , & par-là ,
même après ma mort , je serai
vengé par vos malheurs , & je
vous punirai l'un par l'autre. En
prononçant ces derniers mots avec
fureur , il mit l'épée à la main.
Razalgato se préparoit à lui re-
pondre ; mais il le poussa si vi-
goureusement , qu'il fût obligé de
se défendre. Après qu'ils se furent
battus près d'un demi quart d'heu-
re sans aucun avantage de part ni
d'autre , Razalgato se trouvant
extrêmement affoibli par les ef-
forts qu'il faisoit pour tenir tête
à un furieux dont l'ardeur res-
sembloit plutôt aux transports de
la rage , qu'à des marques de
valeur ; c'est donc ma vie que
vous voulés absolument , s'écria-
t-il , en jettant son épée loin de

lui, prenés-la ; j'en fais peu de cas , puisque vous voulés que je la perde. Je la tiens de vous en vous devant ma fortune ; car qu'est-ce que la vie même sans un état fixe qui conduise au bonheur ? Je suis ingrat , mais vous êtes inflexible ; jouissés du cruel plaisir de me sacrifier à votre ressentiment , je m'y sou mets ; c'est un mouvement de la nature qui m'a mis l'épée à la main ; la réflexion me l'arrache. Je rougis de m'être battu contre vous , d'avoir risqué pour conserver une vie que je déteste , de vous en ôter une que je dois respecter. Ce malheureux jeune homme déjà percé de plusieurs coups , & perdant beaucoup de sang , attendoit tranquillement son arrêt de la bouche de son adversaire dont la fureur sembloit être un peu rallentie. Il ne pouvoit re-

fuser
men
ploit
lui c
culte
pend
leren
la co
la ra
le d
qu'il
un en
gea s
regar
si per
viron
renfer
donne
derni
mour
à pie
Il fut
contre

fufer son admiration à un dévouement aussi genereux; il contem-
ploit son ennemi à ses pieds sans
lui dire un mot; toutes les fa-
cultés de son ame étoient sus-
pendues; quelques larmes lui cou-
lerent des yeux; mais le feu de
la colere les sécha un instant après;
la rage & le désespoir reprirent
le dessus, & sans penser à ce
qu'il faisoit, il se précipita sur
un ennemi désarmé, & lui plon-
gea son épée dans le cœur. En
regardant autour de lui pour voir
si personne ne paroissoit aux en-
virois, il apperçut le paquet qui
renfermoit le testament qu'il avoit
donné à son cousin, & que ce
dernier avoit voulu lui rendre en
mourant; il le ramassa, & reprit
à pied le chemin de la Ville.
Il fut assés heureux pour ne ren-
contrer personne de connoissance.

jusqu'à la porte d'un jardin public où il entra. Il y marcha à grands pas pendant plus d'une heure sans savoir où il alloit , ni même s'il marchoit. Un arbre qui se trouva en son chemin l'arrêta , & lui fit ouvrir les yeux. Il vit de différens côtés des gens qui le regardoient , sans doute parce qu'il avoit l'air d'un homme occupé d'idées très-sérieuses. Il crut qu'on lisoit dans ses yeux & dans sa démarche qu'il étoit le plus malheureux de tous les époux , & qu'il venoit de tuer deux hommes. Les grandes passions confondent les mouvemens du cœur , & ceux de l'esprit , ou plutôt elles les anéantissent ; ils sont remplacés par une sorte de frénésie dont les accès sont de peu de durée , & dont les transports produisent de terribles effets ;

fets
me
prit
il vo
Des
une
roug
moro
timie
cable
triste
peine
noit
la vo
Le
& in
sans
exec
derni
du su
il re
& la
mens
F

fets ; mais ce feu s'éteint , l'homme revient à lui-même , son esprit perce le nuage qui le couvroit ; il voit enfin , mais que voit-il ? Des actions dont il a horreur , une situation présente dont il rougit , & pour l'avenir des remords & des malheurs qui l'intimident. Obracolminzor fut accablé par une foule de reflexions tristes & effrayantes ; il porta la peine de tout le mal qu'il venoit de faire , parce qu'il entendit la voix des remords.

Le repentir est un juge severe & intégre qui prononce ses arrêts sans aucun ménagement , & les exécute sur le champ avec la dernière rigueur par la grandeur du supplice & sa continuité ; car il renouvelle la condamnation & la peine dans tous les momens de la vie du coupable.

Partie II.

X

Different en cela des Juges du siècle qui , quelque rigoureux châtimens qu'ils puissent ordonner, ne punissent au moins qu'une fois la même faute , & laissent au Criminel tout le reste de sa vie pour se consoler , & se corriger. Le même malheur arrache plusieurs fois des regrets , le même sujet de colère fermente plusieurs fois dans le cœur , & y cause plusieurs revolutions ; la plus légère idée renouvelle des mouvemens qu'on croyoit calmés , & rouvre des blessures qu'on croyoit parfaitement guéries. O. bracolminzor avoit détesté sa barbarie ; il étoit presque déterminé à faire tout ce qui seroit en lui pour réparer de si grands maux ; je devois naturellement profiter seule de son repentir ; par malheur il s'en apperçut , ma seule

id
ma
tio
si c
j'ab
de
pub
de
je f
nes
les
déb
de l
une
égar
& f
se ra
cher
moy
l'avo
vint à
Cet
nête
nomi

idée déranger tout. Il se voulut mal à lui-même d'avoir eu intention de pardonner à une femme si coupable ; il se rappella que j'abusois depuis plusieurs années de sa confiance , & de celle du public , que je payois son amour de la plus noire trahison , que je foulois aux pieds les loix divines & humaines , que je profanois les lieux les plus sacrés par mes débauches , & que le manteau de l'hypocrisie cachoit chés moi une femme méprisable à tous égards , une femme sans principes & sans mœurs. Toute sa fureur se ralluma , & il en étoit à chercher dans son imagination des moyens de me punir comme je l'avois offensé , quand un homme vint à lui , & l'aborda sans façon. Cet homme avoit l'air fort honnête , & une assés belle physionomie. Seigneur , lui dit-il , par-

donnerés-vous à un homme sensible , la part qu'il prend à vos malheurs sans vous connoître ? Je dis vos malheurs , car vous en êtes actuellement accablé. Il y a une heure que je vous suis , & que je vous examine , & je vois que votre cœur est déchiré par des peines bien cruelles. Sur cela l'inconnu parla sentiment assés adroitement , & offrit à Obra-colminzor ses conseils , sa bourse & son épée avec une generosité & une affection qui firent impression sur lui. Je ne puis , lui repondit-il , assés vous remercier de la part que vous prenés à mes infortunes ; je fais que la consolation des malheureux est de parler de leurs maux , & d'exciter la compassion ; mais les miens sont de nature à ne pouvoir jamais être connus de personne ; je voudtois me les cacher à moi,

DE BONHOMMIE. 245
même : hélas ! que ne les ai-je
ignorés toute ma vie ! Vous êtes
honnête homme , je le crois sans
vous connoître , vous en avés les
sentimens & les manieres ; mais
je suis assés malheureux pour que
votre secours me soit inutile ; le
seul service qu'on puisse me ren-
dre est ce que je ne dois pas at-
tendre de vous , & ce que je ne
pourrois vous demander sans vous
insulter. Il y a à Mirzalbeïn un
Ranotz qui m'a joué le tour le
plus affreux , le plus abominable
qu'on puisse imaginer ; je veux
qu'il périsse , & qu'il périsse au-
jourd'hui. J'ai donc besoin de
connoître quelqu'un de ces hom-
mes qui font le bien & le mal
indifferemment, pourvû qu'on les
paye. C'est tout ce que je cher-
che ; pardonnés cctte confidence
à un homme hors de lui-même ,

qui sent à peine les égards que vous mérités , & qui n'a pas assez de force pour n'y pas manquer. Le ciel vous garde de celui qui n'a qu'une affaire , surtout quand elle est aussi affreuse que la mienne.

L'inconnu écouta tout tranquillement ; la fureur qui dans Obracolminzor caractérisoit jusqu'au moindre mouvement , lui prouva qu'il parloit sincèrement ; il lui fit répéter ce qu'il désiroit , & sçut enfin qu'il n'étoit question que de la mort de Nadir. Mon mari n'avoit pas dessein de l'instruire exactement de ses malheurs ; cependant il lui en dit plus qu'il ne pensoit ; la douleur est toujours indifférente. L'inconnu devina le reste ; & sentant combien son nouvel ami étoit vivement offensé , il se détermina à

lui r
lui
de
Ob
qu'
ain
J
arri
me
à la
con
men
J'ai
qué
m'o
que
ven
pay
poi
sang
mai
con
de
que

lui rendre service. Promettés-moi, lui dit-il, de ne jamais rien dire de ce que vous allés entendre. Obracolminzor promit tout ce qu'il voulut, & l'inconnu reprit ainsi la parole :

Je suis un Capitaine de Voleurs arrivé depuis huit jours du Royaume de Samarkanda qui touche à la Teurofie ; j'y ai laissé ma compagnie qui y exerce utilement cette périlleuse profession. J'ai eu le malheur d'être remarqué ; mes gens qui m'aiment, m'ont prié de m'absenter pour quelque temps, j'en profite pour venir admirer les beautés de ce pays-ci que je ne connoissois point du tout. Je ne suis point sanguinaire à beaucoup près ; mais vous paroissés si digne de compassion, si accablé du poids de vos malheurs, qu'il n'y a rien que je n'entreprenne pour en

adoucir l'amertume ; la proposition que je vous fais suffit pour vous répondre de moi ; je veux cependant vous donner une plus grande sûreté , c'est que je vous défens de me dire qui vous êtes, & que je vous promets de ne pas m'en informer. Si je vous oblige , comme je n'en doute pas, je ne vous demande rien que le plaisir de vous rendre compte ici demain de grand matin de ce que j'aurai fait pour vous. Si je suis assés malheureux pour être arrêté , quelque soit le sort que la Justice me prépare , je ne vous connois pas , les tourmens ne pourront m'arracher votre nom.

Obracolminzor goûta cette proposition ; il donna à l'inconnu le nom & le signalement de Nadir ; ils convinrent de se revoir le lendemain à cinq heures du matin à

la
qu
J
avo
la
tran
tie
bre
qu'
roit
mo
solu
fan
à f
fuit
J
il
ché
il
vou
lis
me
lire

la porte de ce même jardin, & se quitterent aussitôt.

Mon mari revint chés lui sans avoir pris aucun arrangement pour la suite; il me demanda en rentrant, on lui dit que j'étois sortie; il s'enferma dans sa chambre en m'attendant. Ce fut là qu'il lui vint à l'esprit qu'on pourroit faire des recherches sur la mort de mes deux amans. Il résolut de s'éloigner de la Cour, sans qu'on pût cependant donner à son voyage les couleurs de la fuite.

J'arrivai; on l'avertit comme il l'avoit ordonné; il descendit chés moi un quart d'heure après; il me trouva seule. Que faites-vous là, Madame, me dit-il, je lis, lui répondis-je tranquillement. C'est bien là le temps de lire, reprit-il; amusez-vous à faire

vos malles , nous partirons demain matin pour aller passer quelques mois dans mes Terres à cent lieues d'ici. Vous vous mocqués , lui dis-je en riant ; non , Madame , reprit-il très-sérieusement , & je vous prie de ne me pas faire attendre. Je remarquai qu'en me parlant , il se promenoit dans ma chambre , & s'arrangeoit pour ne pas me regarder en face. J'étois bien éloignée de deviner ce qui se passoit dans son cœur ; je crus seulement que quelques affaires l'appelloient dans ses Terres , & que las d'avoir pour moi des complaisances excessives , il vouloit enfin user de son autorité. Je fus piquée , & je le lui fis connoître en lui parlant d'un ton aussi ferme que le sien. Aller à la campagne n'est rien , lui dis-je , je suis faite sans doute pour me

trouv
mais
trop
c'est
nonc
sans
vous
par la
aussi
les é
je ne
en m
femm
ainsi
que
n'en
quali
mêm
donn
que
des
sans
fois

trouver bien partout où vous êtes; mais vous me le faites un peu trop sentir; ce qui m'étonne, c'est la maniere dont vous m'annoncés ce voyage. Vous avés sans doute pris votre temps pour vous y préparer, je crois que par la même raison vous pouviés aussi prendre le mien; je connois les égards, j'en ai pour vous, & je ne vois que trop que vous en manqués. Est-ce avec une femme comme moi qu'on agit ainsi de haute lutte? Non, quoi que vous soyés mon mari, je n'en suis pas moins une fille de qualité, & une riche héritiere. Ces mêmes Terres ne vous ont pas été données lors de mon mariage pour que vous en fissiés dans la suite des prisons pour moi; je puis sans doute m'absenter quelquefois de Mirzalbeïn, mais pour

aujourd'hui cela ne m'est pas possible ; j'ai mes arrangemens de pratiques de devotions auxquels je suis attachée , & que vous ne pouvés pas m'empêcher de suivre. J'allois en dire beaucoup quand Obracolminzor me coupa la parole , en me disant froidement : Tout cela est fort bon, Madame; mais il faut partir sans répliquer; je vous donnerai quand il en fera temps une explication plus grande que vous n'êtes en droit de l'exiger. Je me contenterai de vous dire à present que si c'est pour Razalgato que vous voulés rester à Mirzalbein , rien ne doit vous y arrêter , parce que vous ne le verrés plus. J'ai sçu à n'en pouvoir douter , que vous aviés passé hier la soirée dans le Temple du Dragon blanc par le moyen de Nadir, ce même

hom
dont
le ne
mati
font
main
outra
voir
Nad
parti
Obr
bre à
ma
l'éta
mall
les f
à m
cert
don
cute
don
par
dev
d'es

homme si respectable par sa probité dont à votre sollicitation j'ai placé le neveu il y a deux ans ; & ce matin Bestiolangi & Razalgato sont morts tous les deux de ma main , Razalgato pour m'avoir outragé , & Bestiolangi pour m'avoir fait connoître mon malheur. Nadir mourra ce soir , & nous partirons demain de grand matin. Obracolminzor sortit de ma chambre à l'instant même sans attendre ma réponse ; jugés , Madame , de l'état où il me laissa. Tant de malheurs m'ôterent la force de les sentir ; la crainte de déplaire à mon mari , ou plutôt l'affreuse certitude de lui avoir déplu , me donna assés de force pour exécuter l'ordre qu'il venoit de me donner. Je fis venir mes gens par qui je fis faire mes malles devant moi avec une présence d'esprit qui me surprit moi-même.

Enfin je me couchai, & fitôt que je me vis seule, je donnai un libre cours à ma douleur. Que de malheurs à pleurer ! la perte de mon amant, celle de mes plaisirs, car j'avoue que ce fût ce que je regrettai davantage. Cependant les maux sans remède étant ceux dont les gens raisonnables se consolent le plus aisément, un rayon d'espérance me luit. Je me rappelai les bontés d'Obracolminzor qui me sembloient percer à travers de sa juste fureur ; il me parut que c'étoit un nouveau ménagement de sa part que de garder le silence sur le détail des torts qu'il avoit à me reprocher ; mais dans l'instant je sentis combien j'étois peu digne de ces mêmes bontés, & je finis par me repentir d'en avoir abusé, & je versai des larmes de sang sur la suite de ma vie ;

l'hon
étoi

C

com

blan

affai

de

fauv

cipi

de

que

la d

les

de

fianc

me

don

quel

trop

l'eff

& n

cett

trait

sim

l'horreur que m'inspiroit l'avenir,
étoit le plus grand de mes maux;

Concevés-vous , Madame ,
combien ma situation étoit acca-
blante ? Dans cette malheureuse
affaire j'étois cause de la perte
de tout le monde , & je ne me
sauvois pas moi-même. Je pré-
cipitois mon mari dans un abyme
de chagrins plus sensibles les uns
que les autres ; je le mettois dans
la dure nécessité de me rendre
les maux que je lui avois faits ,
de m'ôter son amour & sa con-
fiance , & de ne penser plus qu'à
me punir d'en avoir abusé. Je
donnois la mort à Bestiolangi :
quel étoit son crime ? De m'avoir
trop aimée. Son indiscretion étoit
l'effet d'une passion désespérée ,
& moi seule je l'avois porté à
cette extrémité par mes mauvais
 traitemens. Nadir périssoit pour

m'avoir obligée : à la vérité il avoit eu tort de le faire , l'argent l'avoit séduit ; mais avois-je eu raison de le corrompre ? Il avoit sans doute servi tout le monde au même prix ; j'avois été sa dupe ; que devois-je attendre d'un homme dont l'or étoit le dieu , & l'intérêt étoit l'ame. Razalgato, enfin , Razalgato, ce jeune homme si bienfait, si aimable étoit mort ; il étoit mon parent, mon ami, mon amant , il étoit un autre moi-même ; il m'adoroit, & je le perdois pour toujours. Il avoit combattu de toutes ses forces mon irréligion ; il avoit eu assez d'honneur pour abandonner une femme dont il étoit amoureux , plutôt que de partager ses crimes ; il avoit immolé ses plaisirs à la crainte du sacrilège , & la mort étoit la récompense d'une conduite

duite si sage & si vertueuse. Il avoit d'abord résisté à mes agaceries ; il avoit craint de me manquer de respect ; sa timidité , la reconnoissance qui l'attachoit à mon mari , m'avoient donné le temps de revenir à moi-même ; mais une passion aveugle avoit triomphé de tous ces obstacles , & surmonté tous ses scrupules ; il avoit cédé malgré lui , & il mouroit. J'ôtois la vie à ce que j'aimois le mieux , après lui avoir ôté par degrés l'amour de la vertu ; je l'avois sacrifié depuis le premier instant à la manie qui me rendoit idolâtre de ma réputation. Il avoit tout quitté pour moi , monde , agrémens , plaisirs , occasions de fortune , enfin jusqu'à la probité qu'il renfermoit dans son cœur de peur de me déplaire. Un dévouement si parfait meritoit-

il un sort aussi affreux ? il périr-
soit peut-être par le poison , peut-
être par le ministère d'infâmes
assassins ; car j'avois encore la
douleur de ne sçavoir aucun dé-
tail sur ce cruel événement , &
l'incertitude étoit pour moi un
nouveau supplice ; la chere idée
de mon amant fixa tous mes
regrets ; mes larmes me parurent
des soulagemens trop foibles pour
mes maux ; elles s'arrêterent tout
d'un coup , & je restai ensevelie
dans une rêverie cruelle , mais
délicieuse , puisqu'elle pouvoit
contribuer à augmenter ma dou-
leur.

Obracolminzor entra dans ma
chambre à huit heures avec mes
femmes ; il me fit lever , & nous
partîmes à neuf. Nous fîmes tout
le voyage tête à tête dans une
litiere à deux places ; mes fem-

mes
que
voit
mot
pren
dine
dans
que
avan
m'ar
pen
mier
long
faire
inco
coln
en l
de c
des
& c
tieux
ouvr
repo
il , e

mes & le reste de nos domestiques nous suivoient dans d'autres voitures. Nous ne dîmes pas un mot pendant toute la matinée du premier jour ; nous arrêtâmes pour diner ; mon mari eut pour moi dans l'auberge toutes les politesses que j'aurois pû attendre de lui avant le malheur qui venoit de m'arriver , & il me les continua pendant tout le voyage ; il aimoit mieux par égard pour moi rester long-temps en route, que de me faire faire une marche forcée & incommode. L'après-dînée Obracolminzor ne fut pas plutôt monté en litiere, qu'il me parla d'abord de choses indifferentes , comme des endroits ou nous passions , & de ce qu'ils avoient de curieux. J'écoutois tout sans oser ouvrir la bouche. Vous ne me répondés rien , Madame , me dit-il , en prenant un ton plus dur

& plus impofant : vous me paroiffés bien fîlencieufe ; vous me donnés l'envie de profiter du tems où nous fommes feuls pour vous apprendre le détail d'une affaire qu'il eft jufté que vous fâchiés jufqu'à la plus legere circonftance ; je ne vous en ai dit hier qu'un mot ; je n'avois pas le tems de m'expliquer ; aujourd'hui vous allés être pleinement inftruite , & il le faut pour votre fatisfaction & pour la mienne.

Vous avés été la femme du monde la plus aimée & la moins digne de l'être ; vous avés abusé indignement de ma confiance & de mon amour pour me faire le plus fenfible outrage : vous avés trompé le public , & vous avés cherché votre bonheur dans deux fources également criminelles & honteufes , je veux dire la débauche & l'hypocrifie ; car il ne

faut
votre
ni g
moit
men
châst
l'être
conn
de v
les f
foins
fonde
que
que
qu'un
mais
ne fa
mes,
a vo
folle
n'y se
a don
vert

faut pas vous flatter, Madame, votre conduite n'est ni coquette ni galante; Bestiolangi vous aimoit, il vous offensoit cruellement, disiez vous; une femme chaste comme vous cessoit de l'être dès qu'on osoit la soupçonner de ne l'être pas; la sainteté de vos mœurs étoit allarmée par les soins d'un galant homme: soins autorisés par l'usage, & fondés sur l'estime qu'il croyoit que vous meritiés. Sans doute que Razalgato ne vouloit pas qu'un autre vous trouvât jolie; mais passons sur sa délicatesse qui ne faisoit honneur ni à vos charmes, ni à son amour. Bestiolangi a voulu pour se guerir de sa folle passion, être sûr que vous n'y seriés jamais sensible; il vous a donné un espion; il a découvert la trame odieuse de vos

déréglemens ; il s'est fait introduire dans le lieu même de vos rendés-vous. Vous êtes surprise, Madame, vous croyés y être bien en sûreté ; vous ne savés donc pas qu'on n'achete jamais la fidélité, & que celui qui met ses soins à prix n'a d'ami que l'or, & qu'il lui sacrifie tout jusqu'à ceux qui le lui donnent.

Dans un mouvement de désespoir bien pardonnable à un amant convaincu d'une manière si cruelle, Bestiolangi m'a tout dit ; j'ai refusé de le croire ; il m'a fourni l'occasion de voir par mes yeux. Oüi, Madame, je vous ai vûe avant hier au soir entre les bras de Razalgato, & hier matin je l'ai tué de ma propre main ; j'ai craint que mon infâmie ne devînt publique s'il en restoit un témoin tel que Bestiolangi ; je

lui a
un re
où n
tém
zalga
couté
assom
qui ne
tre, p
point.
dont
serable
dans
tous
il s'y
leur v
cret n
nous
deux
est don
de sang
vous r
plaisirs

lui ai aussi arraché la vie dans un rendés-vous que je lui ai donné où nous nous sommes battus sans témoins comme j'ai fait avec Razalgato. Quant à Nadir, il m'en a coûté cent pistoles, & il a été assommé hier au soir par des gens qui ne peuvent nous compromettre, puisqu'ils ne nous connoissent point. Vous voyés par la maniere dont je me suis défait de ce miserable Ramotz, que s'il y a dans Mirzalbeïn des hommes toujours prêts à tromper les maris, il s'y en trouve aussi qui servent leur vengeance. Cet affreux secret n'est donc plus sù que de nous deux ; nous avons tous deux intérêt de le garder, il est donc sûr. Vous fremissés ! tant de sang repandu vous effarouche, vous ne pensés pas que des plaisirs si doux pussent avoir des

suites si funestes ; l'habitude du crime fait toujours perdre de vûe le chatiment qu'il mérite ; j'ai le cœur moins corrompu ; j'ai horreur de tout ce que j'ai fait ; mais je suis assés malheureux pour y avoir été forcé par les circonstances. Ne me repliqués pas , votre silence me tient lieu de l'aveu de vos fautes , & c'est le seul moyen qui vous reste pour en obtenir le pardon ; menagés ma fureur mal éteinte , un mot pourroit la rallumer ; tâchés de vous faire une juste idée de l'état d'un homme à qui le crime n'est pas familier ; j'ai goûté le cruel plaisir de voir couler le sang d'hommes , ou témoins , ou complices de ma honte ; ne me laissés pas ressouvenir que je ne puis l'effacer entièrement qu'en repandant le
vôtre ;

vôtre
trab
velin
ausq
m'en
m'en
c'est
gard
vous
hono
nage
rien
ce n
c'est
Je n
que
acco
ctain
faire
qu'in
ne n
cours
Pa

vôtre ; jugés du mystère impénétrable dans lequel je veux ensevelir ce fatal secret par les excès auxquels je me suis porté pour m'en rendre maître ; mais ne m'en ayés aucune obligation , c'est pour moi seul que je veux garder le silence ; ce n'est pas vous que je veux éviter de deshonoré , c'est moi que je ménage uniquement. Je n'ai encore rien perdu dans l'opinion publique ; ce n'est pas un grand bien , mais c'est un motif de regrets de moins. Je ne crains rien de vous , parce que j'ai appris à ne plus vous accorder ma confiance ; mais je craints les recherches qu'on peut faire sur tant de morts aussi cruelles qu'imprévûes ; que votre douleur ne nous trahisse pas , vous ne courés aucun danger ; vivés avec

autant de tranquillité que vous mérités de tourmens : je m'embarasse peu de votre repentir ; mais je vous punirois , si vos larmes faisoient connoître vos fautes. Vivés avec moi avec autant de liberté que vous en avés toujours eüe jusqu'à présent ; vous me trouverez toujours le même à l'extérieur ; je ne vous aimerai jamais assurément , mais je vous menagerai toujours.

Vous trouverez peut-être extraordinaire qu'un homme du monde soit si sensible à l'infidélité de sa femme ; elle ne donne plus aujourd'hui qu'un ridicule très-commun ; la plupart de ceux qui y sont exposés , le trouvent si foible , qu'ils épuisent toutes les ressources de l'imagination pour lui donner plus de force & de célébrité ; ils ont recours aux

écl
gue
le
lan
l'ép
le
A
de
de
don
ceux
pos
qui
avec
gean
l'usag
il ré
fois
com
à tou
fot ,
bout
de n
auther

éclats les plus brillans , pour
 guerir un mal dont le silence est
 le seul remede ; la femme ga-
 lante est bannie de la maison ,
 l'époux extravagant y reste , &
 le public rit de leur désunion.
 A peine un homme a-t'il assés
 de fermeté pour porter le titre
 de mari sacrifié ; cependant il se
 donne mille soins pour meriter
 ceux d'homme jaloux mal-à-pro-
 pos , & souvent digne du sort
 qui l'accable par l'acharnement
 avec lequel il poursuit sa ven-
 geance ; en cela , Madame ,
 l'usage amuse mon esprit ; mais
 il révolte mon cœur : si je pen-
 sois autrement , je pourrois ,
 comme tant d'autres , apprendre
 à tout le monde que je suis un
 sot , & peut-être viendrois-je à
 bout à force de soins & d'argent,
 de me faire expedier un titre
 authentique qui m'assureroit la

possession de cette qualité. Les Tribunaux me sont ouverts sans doute ; mais dès l'instant que j'y élèverai la voix , je serai l'objet du mépris universel qui me sera conservé tel que soit mon sort ; pourquoi m'exposerois-je à un malheur aussi certain pour obtenir l'approbation froide & mandiée d'un petit nombre d'hommes qui peut-être me la refuseroient ?

Voilà , Madame , ce que je voulois que vous fussiez ; je vous ai dit les raisons qui m'empêchent de faire éclater mes mécontentemens , non pas pour que vous me croyés moins irrité , mais seulement afin que vous craigniés moins que je prenne un parti si dangereux.

Ainsi Obracolminzor m'apprit le détail odieux de mes torts , & me fit connoître en même tems ce qu'il en pensoit. Notre

rou
not
quin
me
rep
con
tes
rieu
fanc
je
mes
de
plus
les
ce
mais
proc
min
Mir
me
une
de
suite

route finit , nous arrivâmes à notre Terre où nous passâmes quinze jours tête à tête. Il ne me fit pendant ce tems-là aucun reproche sur ce qui nous avoit conduit dans cette solitude ; toutes ses actions portoient à l'extérieur le caractère de la complaisance & de la tendresse ; mais je n'étois pas encore à la fin de mes malheurs ; plus les bontés de mon mari étoient consolantes, plus je devois sentir que je ne les méritois plus. Tout finit, & ce qu'on fait forcément n'est jamais agreable qu'autant qu'il approche de son terme. Obracolminzor se prépara à retourner à Mirzalbeïn sans m'en avertir. Il me mena passer huit jours dans une petite Terre à dix lieues de celle où nous étions , ensuite nous revînmes. En arrivant

Il me déclara qu'il me laissoit dans cette solitude, & qu'il parloit incessamment pour la Cour. La colére qui subsiste après trois semaines de reflexions, est toujours plus terrible que celle que des circonstances affligeantes excitent sur le champ; la vengeance meditée est la plus cruelle pour ceux qui en font les objets. Je pars, me dit mon mari d'un air décidé & tranquille; mes affaires me rappellent à Mirzalbeïn, & une plus longue absence m'exposeroit aux dangers que j'ai voulu éviter, c'est-à-dire aux soupçons trop bien fondés sur les morts de Razalgato & de Bestiolangi. Après ce qui s'est passé, vous jugés bien, Madame, que je ne vous aimerai jamais; il y a plus, c'est que je suis dans la dure nécessité de prendre plaisir à ne vous

pas
rien
sûre
hon
dun
alte
nou
d'él
que
vie
vou
Vor
de
ord
y a
en
lais
que
avés
que
vou
bien
E
mot

pas voir. Ne craignés cependant rien pour vos jours , ils sont en sûreté , puisqu'ils dépendent d'un homme qui vous a aimée éperdument. Nous ne sommes jamais altérés du sang de quelqu'un qui nous a été cher ; mais j'ai autant d'éloignement pour votre société, que de ménagement pour votre vie : voici donc mon plan que vous aurés la bonté d'approuver. Vous resterés ici avec une femme de chambre ; je donnerai les ordres nécessaires pour que vous y ayés un nécessaire abondant ; en un mot , Madame , je vous laisse la vie , c'est le supplice auquel je vous condamne : si vous avés jamais pensé , si vous avés quelques principes d'honneur , vous aurés le tems de sentir combien je vous fais grace.

En prononçant ces derniers mots , sa voix s'affoiblit, il chan-

gea de ton comme quelqu'un qui est prêt de repandre des larmes ; je n'osai pas lever les yeux sur lui ; il m'embrassa encore, & sortit en soupirant assés haut ; ma confusion m'empêcha de le suivre, & de profiter de cet instant où l'amour sembloit l'emporter sur le ressentiment pour faire revoquer le cruel arrêt qu'il venoit de prononcer. Je ne le vis plus , & le lendemain il partit avant le jour ; ma femme de chambre me l'apprit à mon reveil ; cette nouvelle me frappa comme si je ne m'y fusses pas attendue ; je versai un torrent de larmes , & j'ose dire à ma louange , qu'en ce moment je ne regrettois rien que mon mari ; je n'étois sensible qu'à la perte de la société d'un homme charmant , qui devoit m'être d'autant plus cher , que je trouvois sans cesse dans son

amor
capri
ne p
je s
lieue
noiss
mon
scave
lus
mine
je q
&
d'O
fasse
appa
piec
ma
gard
moi
fem
ché
elle
étoi

amour des ressources contre mes caprices & mes égaremens. Je ne pouvois penser sans fremir que je serois bientôt à deux cent lieues de lui ; mais je ne connoissois pas toute l'étendue de mon infortune ; je m'habillai sans sçavoir pourquoi, ensuite je voulus descendre au jardin pour examiner ma prison ; mais que devins-je quand je vis ma porte fermée, & que j'appris que l'intention d'Obracolminzor étoit que je passasse le reste de ma vie dans cet appartement composé de trois pieces, une pour moi, une pour ma femme de chambre, & une garderobbe ? J'avois auprès de moi par bonheur celle de mes femmes qui m'étoit le plus attachée, & que j'aimois davantage ; elle se nommoit Fatmé ; elle étoit fille de la Gouvernante que

j'avois eue dans mon enfance ; elle avoit été élevée avec moi , & nous avions l'une pour l'autre cette sorte d'attachement que l'habitude ne manque jamais d'inspirer pour quelqu'un qui cherche à nous rendre la vie douce & agreable. Elle me dit qu'Obra-colminzor lui avoit proposé de s'enfermer avec moi dans cet appartement pour deux ans , qu'au bout de ce tems , il lui avoit promis de la faire remplacer par une autre , & de lui donner une recompense telle qu'elle pourroit la désirer ; que vouée à mon service , comme elle l'étoit depuis l'enfance , elle renonçoit au monde si je voulois lui permettre de passer sa vie auprès de moi ; que c'étoit la seule recompense qu'elle me demandât pour les services de sa mere & les siens. Je la

laisa
fonda
j'éto
l'int
tout
joign
jectu
clus
mon
me
lui ,
mes
voulo
d'une
le C
avoit
dont
la fid
fair
de n
trave
étoit
nier

laissai parler long-temps ; le profond étonnement dans lequel j'étois , ne me permettoit pas de l'interrompre ; elle me dit donc tout ce qu'elle savoit ; elle y joignit ses reflexions & ses conjectures , & de tout cela je conclus que je ne reverrois jamais mon mari ; que non-seulement il me condamnoit à mourir loin de lui , mais encore qu'il resserroit mes chaînes au point de ne vouloir pas même que je sortisse d'une chambre. Il avoit renvoyé le Concierge du Château , & avoit mis à sa place un homme dont apparemment il connoissoit la fidélité & l'exactitude. Il avoit fait ouvrir au milieu de la porte de ma chambre un guichet au travers duquel ce Concierge , qui étoit en même tems mon cuisinier & tout mon domestique ,

donnoit à Fatmé tout ce qui nous étoit nécessaire ; il reprenoit par la même voye ce que nous voulions lui rendre ; il observoit toujours , quelque chose que je lui demandasse , d'en écrire à Obracolminzor , & de ne me donner que ce qu'il lui envoyoit de Mirzalbein ; enfin rien n'entra dans ma prison , & rien n'en sortit que par ce guichet pendant tout le tems que j'y restai ; les quatre croisées qui donnoient sur les fossés du Cbâteau , étoient revêtues en dehors de grosses grilles de fer qui y avoient été posées dans le temps d'un vol considerable fait à mon pere vingt ans auparavant ; au reste nous avions Fatmé & moi tout ce que nous pouvions désirer en bagatelles qui font le nécessaire des femmes ; nous trouvâmes le tout

dans
place
on a
porte
voya
colm
Je
plong
ni la
de F
senti
crim
de r
déch
cruel
le so
leur
quie
soit
quel
ma v
fut a
temp
par

dans deux armoires qu'on avoit placées dans la garde-robe quand on avoit fait le guichet de la porte , c'est-à-dire pendant le voyage que j'avois fait avec Obra-colminzor dans son autre terre.

Je fus pendant plusieurs jours plongée dans un abattement que ni la raison , ni les consolations de Fatmé ne purent dissiper ; je sentis toute l'énormité de mes crimes, j'en fus punie au dedans de moi-même ; mon cœur fut déchiré par les remords les plus cruels ; mon esprit fut agité par le souvenir de mes plaisirs & de leur funeste fin , & par les inquietudes affreuses que me causoit l'avenir. Mon corps sur lequel aucun des événemens de ma vie n'avoit fait impression , fut affoibli tout d'un coup ; un tempéramment heureux soutenu par une vie jusques-là toujours

reglée & toujours délicieuse ; ne fut pour moi qu'une foible ressource contre tant de maux ; je ressentis des douleurs , moi qui à peine en connoissois le nom ; elles me firent souffrir d'autant plus , que leur principe & leur fin étoient également funestes ; tout étoit coupable en moi ; il falloit que tout fût puni , & que rien ne manquât à mes peines , comme rien n'avoit manqué à mes plaisirs.

La triste peinture que je vous fais de mon état , suffit-elle , Madame , pour vous faire entendre que je m'apperçus que j'étois grosse ? Quelques doutes que j'en avois furent dissipés , & le tems enfin me donna cette affreuse certitude. Le ciel irrité combla mes maux , par cela même , qui dans des tems moins orageux auroit mis le comble à mon bon-

heur
été
pas
de
avoit
de
mal
pren
il av
haïr
pour
donc
en q
n'en
elle
me
qu'e
je re
devo
con
J'éto
Con
à m

heur ; quelque aimée que j'eusse été d'Obracolminzor , je n'avois pas moins senti qu'il étoit fâché de ne point avoir d'enfans ; il avoit cependant eu la bonne façon de ne point m'en vouloir de mal ; mais il venoit de me surprendre entre les bras d'un amant ; il avoit plus de raisons pour me haïr qu'il n'en avoit jamais eu pour m'aimer ; je ne pouvois donc pas risquer de lui faire dire en quel état je me trouvois ; je n'en fis pas mystère à Fatmée ; elle pensa autrement que moi , & me dit tant de choses à ce sujet , qu'elle me persuada que ce que je regardois comme un malheur , devoit être le sceau de ma reconciliation avec Obracolminzor. J'étois prête de demander au Concierge la permission d'écrire à mon mari , quand je me rap-

pellai le vœu de continence que j'avois fait huit mois auparavant. Obracolminzor me l'avoit permis, quoiqu'à regret, & par malheur il avoit respecté ma folie, & ne m'avoit pas obligé de rompre un engagement qui me devenoit si funeste. La nécessité de faire connoître toute ma turpitude à Fatmé, m'affligea long-tems avant que je pusse m'y résoudre; plusieurs fois je fus tentée de m'abandonner moi-même à tout événement, & de périr s'il le falloit, plutôt que de m'exposer au mépris de cette fille qui étoit la seule personne du monde que je dusse voir de ma vie; mais la nature triomphe partout; je ne pus résister aux douleurs que je ressentais; mes forces diminuoient de jour en jour, & j'avois par conséquent besoin de plus de secours de la
part

part de Fatmé. Une dernière considération lui acquit toute ma confiance ; je pensai que sans elle , je ne pouvois conserver au moins la vie à l'enfant que je portois , & que si je ne la mettois pas dans mon secret , elle apprendroit la naissance de cet enfant à Obra-colminzor , croyant me rendre un grand service , & que ce nouveau crime rallumant toute la fureur de mon mari , il sacrifieroit la mere & l'enfant à son honneur blessé de tant de manieres. La mort ne m'effrayoit pas ; je la voyois au contraire d'un œil dégagé & satisfait : elle est terrible quand elle trouble un sort doux & tranquille ; mais quand elle ne fait qu'interrompre une suite continuelle de malheurs , elle n'en est pas un. Il est cependant des circonstances où on souffre,

pour ainsi dire , après la mort. Quand une personne aimable nous est chère autant que nous-mêmes , tel que puisse être notre sort & le sien , si nous la laissons au monde , les derniers instans de notre vie sont remplis par les regrets les plus amers ; nous souffrons alors non-seulement du chagrin de la quitter pour jamais , mais encore de celui que notre perte doit lui causer ; ces peines sont plus ou moins grandes selon que nous lui sommes plus ou moins utiles ou nécessaires : c'est-là ce que j'appelle souffrir après la mort , ou du moins sentir par anticipation tout ce qu'on sentiroit si on pouvoit mourir , & conserver la connoissance du sort de ceux qui nous intéressent.

Combien devois-je donc redouter la mort ! Je ne pouvois

lais
de
bie
Je
lui
plus
une
à so
mal
de
son
terne
mon
recit
paru
servi
elle
coup
un so
infirm
cesse
malhe
désire

laisser qu'un enfant, fruit innocent de mes crimes, sans nom, sans biens, sans état, sans esperance. Je ne devois rien esperer pour lui d'un mari justement irrité, & plus porté à voir dans cet enfant une nouvelle victime à immoler à son ressentiment, qu'un reste malheureux de mon sang indigne de sa colére, & respectable par son innocence. La tendresse maternelle m'obligea donc d'ouvrir mon cœur à Fatmé, qui après le recit de mes aventures, me parut plus affectionnée à mon service, quoique dans le fond elle m'estimât sans doute beaucoup moins. Elle prit de moi un soin tout particulier; & si mes infirmités qui augmentoient sans cesse, avoient pû terminer mes malheurs, je n'aurois eu rien à désirer; mais ma grossesse avançoit,

& nous n'avions encore trouvé aucun expedient pour nous tirer de l'embarras de l'accouchement, d'autant plus grand, que je ne le connoissois que d'idée, & que je n'avois pour m'y soulager que Fatmé qui étoit fille très-novice à cet égard par bonheur pour elle, & par malheur pour moi.

La nécessité est inventive. Comme il falloit tirer parti de tout, je remarquai que notre concierge faisoit les doux yeux à Fatmé; j'engageai cette obligeante fille à lui marquer quelque bonne volonté pour le disposer à nous être favorable. Elle s'y prêta d'abord pour me faire plaisir; mais l'amour se mit de la partie, & elle lui accorda sincèrement beaucoup plus que je ne lui avois dit de lui promettre. Je le lui dis; elle m'avoua qu'elle aimoit cet

hom
trou
d'un
blia
qu'à
Geo
qui
quel
La b
Fatm
& je
ce
daign
mois
Je t
& a
étoie
sa co
peu
plaisi
reuse
d'être
deux
leur

homme de bon jeu , qu'elle le trouvoit d'un bon caractère & d'une figure charmante. Elle n'oublia pas d'ajouter qu'il ne faisoit qu'à regret le métier de mon Geolier , & qu'il feroit tout ce qui feroit en lui pour rapporter quelque soulagement à mes maux. La bonne volonté de l'amant de Fatmé me mit dans ses interêts , & je lui parlai dès le jour même , ce que je n'avois pas encore daigné faire depuis plus de six mois qu'Obracolminzor étoit parti. Je trouvai en lui un homme poli & adroit , dont les manieres étoient au-dessus de son état ; sa conversation me plut , & en peu de jours j'y pris assés de plaisir pour trouver Farmé heureuse d'avoir un amant si digne d'être aimé. Je leur promis à tous deux , si jamais j'étois libre , de leur faire un fort heureux , & si

je mourois dans mon esclavage, de faire mon testament en leur faveur. Des esperances si séduisantes acheverent de les attacher inviolablement à moi ; l'amant de Fatmé me promit tous les secours qui dépendroient de lui pour mes couches ; il étoit question de sortir de ma chambre ; il me jura qu'Obracolminzor en avoit emporté les clefs , & avoit fait faire un mur au devant de la porte jusqu'à la hauteur du guichet ; que sa vie ni la mienne ne seroient pas en sûreté si nous brisions ces barrières , & que le seul expedient qui pût nous mettre tous en liberté , c'étoit de mettre le feu au Château , & de nous sauver à la faveur de l'embrasement. Je sentis combien ce parti étoit extrême , & tout considéré , je vis que n'ayant point d'argent , je périrois de misere au premier

B
endro
ment
à Obr
de m
contra
un ch
goure
plus
perer
de pa
moi ;
notre
termi
mêm
secou
nous
Le
des d
deve
plus
la cr
de F
fille

endroit. Je conulus donc sage-
ment qu'il ne falloit pas donner
à Obracolminzor ce nouveau sujet
de mécontentement , mais au
contraire souffrir sans murmurer
un chatiment qui , quelque ri-
goureux qu'il fût , étoit encore
plus doux que je n'avois dû l'es-
perer. Nous essayâmes inutilement
de passer par le guichet Fatmé &
moi ; enfin après avoir épuisé
notre imagination , nous nous dé-
terminâmes à nous suffire à nous-
mêmes , & à nous contenter des
secours que le Concierge pourroit
nous donner.

Le jour fatal arriva ; je sentis
des douleurs qui à chaque instant
devenoient plus aigues ; mon
plus grand mal sans doute étoit
la crainte de périr entre les mains
de Fatmé faute de secours ; cette
fille n'avoit que beaucoup de

bonne volonté, & peu de talens.

Tout se passa mieux que nous ne l'avions espéré, & je donnai le jour à une petite fille qui à l'instant fût donnée par le guichet à l'amant de Fatmé qui l'ajusta comme il put, & la porta sur le champ à quatre lieues de-là à une nourrice qu'il y avoit retenue. Son zèle & celui de sa maîtresse me réussit à merveilles, & au bout de deux mois, ils eurent la consolation de me voir jouir d'une santé parfaite.

Obracolminzor arriva au commencement du quinzième mois de ma captivité; il passa quatre jours dans le Château, pendant lesquels il se fit rendre compte de ma conduite par le Concierge. Celui-ci fit de moi des éloges à sa manière simples, mais mal arrangés, & par conséquent plus touchans

que.

qu
glo
pou
de
sur
ver
Fat
prép
tail
tien
Nou
pou
tien
tout
passa
la n
sur
pour
pron
le so
nous
matin
O
Pa

que ceux qui sont faits pour la gloire du panegyriste , plutôt que pour celle du héros. L'air naïf de mon apologiste fit impression sur mon mari , il dit qu'il me verroit le lendemain. L'amant de Fatmé ne manqua pas de nous préparer à cette visite par un détail très-circonstancié de l'entretien qu'il avoit eu avec son maître. Nous en tirâmes un bon augure pour l'avenir ; j'espérai que j'obtiendrois quelque liberté , c'étoit tout ce que je désirois. Nous passâmes la plus grande partie de la nuit Fatmé & moi , à raisonner sur ce que nous avions à dire pour obtenir la permission de nous promener dans le jardin ; enfin le sommeil nous gagna , & nous nous endormîmes à six heures du matin.

Obracolminzor vint à neuf
Partie II. Bb

heures , il fit défaire le mur qui fermoit ma porte ; ce n'étoit pas la crainte de me reveiller qui le portoit à prendre tant de précautions , c'étoit la honte d'avoir réduit à une prison aussi étroite une femme qu'il avoit aimée , & que la patience avec laquelle elle souffroit , le portoit à aimer encore.

J'étois encore au lit quand il entra dans ma chambre ; je feignis de m'éveiller en sursaut au bruit qu'il fit en ouvrant ma porte ; je levai mon rideau , & je le refermai aussitôt. Obracolminzor me dit d'un ton fort doux en approchant de mon lit : ne craignés rien, Madame , & ne vous cachés plus à un homme qui vient de faire deux cens lieues pour vous voir. Il ouvrit le rideau, je le vis ; quel plaisir pour moi !

Il est impossible de concevoir combien en ce moment j'aimois mon mari ; combien je me reprochois de lui avoir déplû ; je rougis , & mon embarras me rendit à ses yeux plus belle qu'il ne m'avoit jamais vûe. Ah ! ciel , s'écria-t'il en poussant un profond soupir, voilà ce que je craignois le plus ! Que vous êtes belle ! Que je vous aime ! que vous devés me haïr , moi qui suis votre ennemi, votre Juge , & votre bourreau ! Il prononça ce peu de mots d'un air si pénétré de douleur , que je fus transportée de joye de voir qu'il me rendoit toute sa tendresse. Je lui rendis la main ; il se précipita sur mon lit ; il me demanda pardon les larmes aux yeux de tous les maux qu'il m'avoit faits ; il me donna les noms les plus doux. J'étois dans un ravissement

Bij

si grand , que je ne pensois pas même à lui repondre ; je me livrois toute entiere au sentiment d'un bonheur d'aurant plus grand, que j'avois eu moins de raison de l'esperer. Nous oubliâmes tout ce qui pouvoit nous éloigner l'un de l'autre. Obracolminzor ne pensa plus à mes fautes , que pour se repentir de m'en avoir puni trop rigoureusement , & moi je ne m'occupai que de l'emploi délicieux de ce moment qui étoit le plus heureux de ma vie ; je perdis totalement de vûe mes torts , mes remords & mes douleurs ; je ne vis qu'un nouvel époux avide de plaisirs , & sa bonté & sa tendresse pour moi, le porterent à me regarder comme une nouvelle conquête. Dans l'excès de ma joye je perdis l'usage de tous mes sens , & quand

je revins à moi , je me trouvai entre les bras d'un homme que j'adorois : c'étoit un amant qui profitoit d'un instant favorable pour satisfaire sa passion, plutôt qu'un époux outragé qui accordoit un pardon généreux de l'offense la plus sensible ; enfin notre reconciliation fut plus charmante mille fois que notre séparation n'avoit été triste & cruelle,

La seule tendresse d'Obracolinzor lui fermoit les yeux sur les mécontentemens multipliés qui l'avoient obligé de me traiter si rigoureusement ; la raison lui avoit fourni des armes pour combattre le penchant qui le ramenoit vers moi ; mais l'amour avoit enfin triomphé de son ressentiment ; de mon côté je ne pouvois pas me cacher combien j'avois mérité sa haine, & que

quelque dur qu'eût été le châ-
timent auquel il m'avoit con-
damnée, il avoit toujours été trop
doux, puisque ma vie même
ne suffisoit pas pour expier mes
crimes; mais comme rien n'est
si commun ni si naturel que d'a-
buser des circonstances favorables,
je ne voyois plus qu'un mari
qui revenoit à moi, & qui par un
excès de clemence, me deman-
doit pardon des maux que je lui
avois causés. Nous étions donc
dans le cas de nous faire grace
l'un à l'autre; il me pardonnoit
mon impiété, mon ingratitude,
mon infidélité, & moi je lui ren-
dois toute ma tendresse, ou plû-
tôt il la gaignoit; car il ne l'avoit
jamais eue véritablement. J'ou-
bliois que dans le feu de sa
colère il m'avoit fait souffrir mille
morts, & qu'il ne m'avoit con-

servé la vie que pour me donner le tems de sentir mieux tout le poids de mes infortunes.

Quelle délicieuse situation que celle de deux personnes qui jouissent de cette satisfaction intérieure qu'on goûte en oubliant une injure ! Celui à qui on pardonne est plus malheureux quand il est né sensible , que si on le punissoit avec la dernière rigueur ; tout ce qu'on fait en sa faveur lui rappelle le souvenir de ses torts ; chaque instant de sa vie humilie son amour propre , & ajoute dans son cœur un nouveau degré d'horreur pour l'action qui l'avoit rendu coupable. Rien n'est si cruel que d'être forcé d'estimer celui qu'on vouloit mépriser , d'aimer celui à qui on vouloit nuire , d'être redevable d'une grace à celui à qui à peine on auroit voulu l'accorder. L'au-

re du plus beau jour qui succède à des temps orageux, n'est jamais si brillante ni si agreable que le couchant de l'inimitié même la plus legere ; après avoir cessé d'aimer pendant quelque tems, on aime toujours davantage ; on a l'un pour l'autre des attentions ; on se rend des soins à proportion du plaisir que cause la reconciliation , & de la crainte qu'on a de se séparer de nouveau.

Nous goutions Obracolminzor & moi, tous les agrements d'une réunion sincere ; nous ne pensions jamais à nos malheurs que pour nous rejouir de ce qu'ils avoient cessé de nous accabler. Après un mois passé dans cette solitude au milieu de tous les agrémens qu'elle pouvoit fournir ; & quel lieu n'en fournit pas à deux personnes qui s'aiment ! il fut question de retourner à Mirzalbeïn ; mon

mar
je
fem
rep
tra
dep
teri
mar
lât.
inu
mir
bea
elle
qu'
d'un
éto
séq
ce
Ma
occ
que
dan
mat

mari me le proposa sans hésiter, je vis qu'il le vouloit, j'y consentis; nous convînmes que je reprendrois à peu près le même train de vie que j'avois mené depuis mon mariage, à la galanterie près qui fût exceptée du marché sans que personne en parlât. Nous revînmes donc; il est inutile de vous dire qu'Obracolinzor eût pendant le voyage beaucoup d'attentions pour moi; elles furent à peu près les mêmes qu'en allant; mais elles partoient d'un motif plus agreable; elles étoient plus sincères, & par conséquent plus charmantes; mais ce que vous ne devineriez jamais, Madame, c'est à quoi nous nous occupâmes pendant tout le tems que nous passâmes tête à tête dans notre litiere. Depuis le matin jusqu'au diner, Obracol-

minzor me racontoit très-au long l'histoire des amours de Bestiolangi, sa mort, celle de Razalgato, celle de Nadir; il me disoit tout jusqu'aux différentes pensées que lui avoient inspirées les différentes circonstances de cette malheureuse histoire; l'amour, la haine, le dépit, la fureur, la bonne foi, la jalousie, étoient peintes tour à tour dans ses discours des couleurs les plus naturelles; ces peintures n'étoient point chargées, & il étoit aisé de voir qu'il ne ressentoit aucun des mouvemens dont il se rappelloit le souvenir, & que les maux qu'il avoit éprouvés n'étoient plus dans son cœur, quoiqu'ils fussent encore dans sa mémoire. Depuis le diner jusqu'au soir, je l'entretenois des particularités de ma vie, jusqu'au jour

heur
je f
veri
pas
mot
tant
Raz
C
d'au
ils
com
com
de
liati
nou
aim
auss
qui
les
du
insta
fian
amo

heureux de notre réunion ; mais je fus moins exacte & moins veridique que lui ; je ne lui parlai pas de mes amours avec le Ramotz frere de Nadir, & j'adoucis tant que je pus mon intrigue avec Razalgato.

Ces détails tant de part que d'autre vous paroîtront singuliers ; ils doivent servir à vous prouver combien nous étions parfaitement contens de notre sort , persuadés de la sincerité de notre reconciliation , & enfin combien nous nous aimions ; car il faut bien aimer pour entreprendre des recits aussi humilians , tant pour celui qui les fait , que pour celui qui les écoute ; il faut être bien sûr du cœur qu'on ose blesser à chaque instant , & une si grande confiance est inséparable d'un grand amour.

Les circonstances fâcheuses & embarrassantes étoient toujours gazées par de petits propos tendres & voluptueux, par les privautés & les caresses qui font les délices de deux personnes qui s'aiment, & qui sont ensemble après avoir été long-temps séparées.

Quand nous approchâmes de Mirzalbeïn, Obracolminzor me parla plus précisément de la manière dont je devois m'y conduire. Je ne veux point vous gêner, me dit-il, sur le genre de vie qui vous plaira; quoi que nous ayons pris des arrangemens pour que vous continuyés de vivre dans la retraite, si vous avés du goût pour le monde, rien ne doit vous en éloigner, vous êtes encore assés jeune pour vous y présenter avec succès; mais il y a

bien
pas
il
che
que
ver
par
fag
Ric
du
affi
avé
titre
per
Ra
nui
vre
con
sou
rou
c'e
yeu

bien des choses à faire pour ne pas échouer dans cette entreprise; il faut débiter par des démarches qui prouvent clairement que vous n'êtes plus entêtée de vertu, & pour trancher le mot, par l'air de dissipation: c'est l'usage, & cet usage est fondé. Rien ne déplaît tant aux gens du monde qu'une femme qui affiche la sagesse austère; vous avés été de celles-là, c'est un titre qu'on a contre vous; il faut persuader qu'il est faux.

Un homme qui vit comme un Ramotz très-regulier, qui prie nuit & jour, qui visite les pauvres & panse les blessés, qui console les prisonniers, qui les soulage dans leurs besoins, qui rougit en voyant une femme jolie, c'est un homme de bien aux yeux des gens sensés; dans le

grand monde c'est un extravagant, un homme qui cherche à se distinguer de la maniere du monde qui demande le moins de mérite: si cet homme-là veut quitter la retraite, il faut qu'il coure les spectacles & les cercles brillans, qu'au lieu de faire des charités de son bien, il vole celui des autres en faisant des dettes, qu'il entretienne une fille bien connue, qu'il fasse pour elle autant de folies qu'en peut faire un financier séxagenaire, & qu'il la quitte à propos de rien; qu'il soit de toutes les parties extravagantes, de toutes les petites débauches qui ruinent sans amuser; enfin que par ses discours & sa conduite, il essaye de jeter sur l'esprit de retraite, un ridicule qui retombe sur lui-même sans qu'il s'en aperçoive.

V
avés
vous
si b
pas
nier
craig
reté
tant
cela
l'am
un t
donn
on v
folie
boui
qu'e
N
sur l
& n
vivre
vois
par

Voilà à peu près ce que vous avés à faire, Madame; voyés si vous avés du goût pour un début si bruyant, & ne vous flattés pas de réussir d'une autre maniere. Vous me dirés que vous craignés d'être accusée de legereté & même de folie, en chantant la palinodie si haut; que cela ne vous embarrasse point, l'amour de la retraite vous a donné un travers, le monde vous en donnera un autre: voilà comme on vit à Mirzalbeïn; on va de folie en folie, & on ne vient à bout d'effacer un ancien ridicule qu'en en prenant un nouveau,

Nous délibérâmes long-tems sur le parti que je devois prendre, & nous décidâmes enfin que je vivrois comme j'avois vécu. J'avois l'usage de ce genre de vie, par conséquent il devoit me

réussir aussi bien qu'auparavant : quoique l'amour de la solide vertu n'eût pas jettée de profondes racines dans mon cœur, j'étois accoutumée au moins à remplir à l'extérieur les devoirs que dicte la vertu, & cette habitude m'avoit peu à peu rendue incapable de goûter les amusemens du monde ; la plupart des plaisirs n'ont d'attraits que pour ceux qui en jouissent ; plus on s'y livre, plus on les aime, & quand on s'en est privé pendant un long-temps, on en perd jusqu'à l'idée, & on se fait d'autres amusemens à sa manière.

Obracolminzor ne me dit pas que si j'abandonnois la retraite, il en résulteroit pour lui des désagremens, parce qu'on le rail-
leroit sur le changement de mes idées & de ma conduite. Ce motif

motif que je sentis , parce qu'il ne m'en parloit pas , me parut seul assés puissant pour m'engager à reprendre mes anciennes habitudes , & je les repris avec toute leur dignité & leurs charmes.

Une année entiere passée hors de Mirzalbeïn par une femme du monde , auroit donné matiere à beaucoup de mauuais propos ; pour moi mon voyage ne me fit aucun tort , au contraire il y avoit beaucoup de gens que mon absence avoit privés de pensions que je leur faisois ; je les leur rendis , & ils me rendirent ma réputation , ou plutôt ils l'augmenterent. Bientôt le bruit courut que j'avois été m'enfermer dans un désert pour y pratiquer plus tranquillement les exercices de la plus austere vertu , & que

je n'en étois revenue que pour obéir à mon mari. Il en étoit bien quelque chose ; mais ma penitence avoit été forcée ; j'avois beaucoup souffert ; mais je n'avois pas le mérite d'avoir souffert volontairement.

Je connus alors les véritables agremens de la vie retirée ; qu'ils sont grands & multipliés ! qu'il y a de charmes à se dérober au monde , pour ne s'occuper que de foi , & des moyens de se procurer la félicité ! ce genre de vie dispense des égards toujours ennuyeux , & des affaires dont le succès afflige souvent , & dont la conduite embarrasse toujours ; les occupations sont moins variées par conséquent ; on y trouve moins d'occasions de violer les loix de l'honneur ; les soins y sont doux , parce qu'ils sont

en petit nombre ; les devoirs y sont charmans , parce qu'on n'y connoît que ceux qu'on s'impose à soi-même , & qu'en les remplissant on se procure une satisfaction proportionnée à leur étendue ; le plaisir y est vif & durable , il n'est troublé ni par la crainte de n'en pas jouir , ni par la nécessité de l'abandonner , ni par les remords ; rien n'empêche de le connoître tout entier , de l'augmenter , de le varier , & de suivre toutes les idées qui peuvent en développer les charmes ; on n'y est jamais ni sage par nécessité , ni fou par complaisance , jamais tourmenté par les importuns , fatigué par les ennuyeux , affadi par les flatteurs , piqué par les méchans , excédé par les sots ; en un mot on y fait sa fantaisie : quelle vie est plus heureuse ! on s'habille

pour soi & comme on veut ; on mange par raison ou par goût ; on ne connoît pas les excès , parce que les excès sont toujours faits pour les autres , & que dans la retraite , on ne fait rien que pour soi.

Telle étoit la vie que je menois avec Obralcolminzor ; les devoirs que m'imposoit son amour , étoient des plaisirs pour moi , puisque je l'aimois avec passion ; ceux de mon état ne me gênoient pas non plus , parce que j'en faisois une habitude , & que d'ailleurs ils me laissoient plus de tems qu'une femme du monde n'en a ordinairement ; il est vrai que je faisois mon métier fort à l'aise , parce que je le faisois avec plus de sincérité qu'autrefois ; je n'avois plus besoin de prétextes pour cacher mes démarches ; je

ne sortois plus que dans ma li-
tiere ; je n'avois plus de rendés-
vous , je n'étois plus exacte ; je
faisois indifferemment un jour ce
que je ne faisois pas le lendemain ;
au lieu de courir les rues pour
me montrer dans les maisons des
pauvres , je leur permettois de
venir me trouver ; ils recevoient
de moi des soulagemens qui étoient
aussi utiles pour eux , & qui me
fatiguoient moins ; je m'en rap-
portoais souvent sur l'état de leurs
besoins , à des gens recommanda-
bles par leur mérite. Peut-être
me trompoient-ils ; mais je don-
nois toujours ; je me disois à
moi-même qu'on ne cesse pas
d'être dupe dans le monde , &
qu'il vaut mieux donner à quatre
pauvres au risque d'être trompé
par trois , que d'en laisser périr
un par la crainte d'être dupe de

ses sollicitations. Mes bonnes œuvres se réduisoient à l'aumône; toutes les autres menues pratiques me gênoient, je les supprimois peu à peu; je me livrois plus au plaisir d'avoir pour mon mari toutes les attentions qui pouvoient le flatter. Je recevois ses amis avec politesse; je les attirois par des complaisances sans bornes; je ne jouois pas, mais j'étois charmée qu'on jouât chés moi. Je gagnai les hommes de cette maniere; mais on s'ennuye bientôt dans une maison où on ne voit point de femmes; les femmes de bien qui étoient mes seules connoissances, étoient supportées quelquefois, & jamais désirées; j'avois le chagrin de n'avoir personne chés moi les jours qu'on favoit consacrés à mes amies. Obracolminzor m'embarassa en-

core à ce sujet , en me disant qu'on me faisoit grace de les souffrir , & qu'il étoit étonné de ce qu'on ne sortoit pas en les appercevant. Je sentis donc la nécessité de m'arranger autrement ; je crus ne pouvoir mieux faire , que d'attirer d'abord quelqu'un de ces femmes que tout le monde court , & dont personne ne fait cas , & qui donnent le ton au grand nombre. Persuadée que je les aurois toutes si je pouvois en avoir une , pour y parvenir , je comblai de politesses les amans de ces femmes , & je fermai la porte à leurs maris. Le stratagème réussit , & en peu de tems ma maison fut le rendez-vous de l'élite des gens aimables. On venoit chés moi pour y trouver ses amis , on y paroissoit gai même quand on s'ennuyoit ; on y étoit

amis presque sans se connoître ;
 & toujours sans s'estimer : on
 n'y parloit que par épigramme ;
 une verité simple y déplaisoit ;
 une sottise brillante y faisoit for-
 tune ; quand quelque inconnu
 s'y faisoit presenter , tout le
 monde demandoit s'il avoit beau-
 coup d'esprit ; mais personne ne
 s'informoit s'il étoit honnête hom-
 me ; les absens n'y avoient jamais
 raison ; on y déchiroit les amis
 foibles, le mérite indigent , les
 grands disgraciés , & les beautés
 passées ; on y ménageoit les en-
 nemis puissans , les fots million-
 naires , les commis en place , &
 les femmes accreditées : en un
 mot ma maison avoit tous les tons
 de la-bonne compagnie.

Obracolminzor étoit comblé
 de satisfaction ; il trouvoit chés
 lui tous les plaisirs ; il me les
 devoit

devoit tous , & les agrements que je lui procurois , étoient autant de motifs qui l'attachoient plus intimement à moi. Notre sort étoit trop heureux sans doute ; je ne méritois pas de jouir d'une félicité si parfaite. Le ciel vengeur des crimes , me punit dans sa colère en m'ôtant tout ce que j'aimois au monde. Mon mari fut attaqué d'une fluxion de poitrine dont il mourut. Permettés-moi , Madame de ne vous faire aucun détail des circonstances de cette mort qui fût un coup de foudre pour moi. Quelle cruelle séparation ! Quelle différence entre regretter la perte du cœur de son mari , & la perte du mari même ! Je m'étois trouvée dans ces deux situations , quelque douloureuse que fût la première , un rayon d'esperance y luisoit à travers les

ténèbres de mes infortunes. J'avois mérité plus de mal que je n'en pouvois souffrir, & je me flattois que celui qui avoit eu assés de bonté pour me conserver la vie, se laisseroit un jour de mes malheurs; mes espérances n'avoient pas été vaines; il m'avoit accordé un pardon généreux; il m'avoit rendu toute sa tendresse; il avoit tout fait pour mériter la mienne: hélas! falloit-il qu'il me fût si cher, puisque je devois le perdre! Où devois-je le perdre pour toujours, après l'avoir retrouvé si heureusement? Que la condition humaine est triste, puisqu'on peut y perdre en un instant ce qu'on aime davantage! Puisque plus la perte est certaine & irréparable, plus on en conoît l'étendue; car il n'en faut pas douter; on ne

sent réellement combien on étoit heureux , que quand on a cessé de l'être , parce qu'on jouit avec avidité , & qu'on n'a le temps d'examiner que lorsqu'on ne jouit plus.

Je passai un an de veuvage à me persuader que j'étois veuve ; car il ne m'étoit pas possible de le croire. Enfin un ami d'Obra-colminzor dont je faisois grand cas , perdit sa femme , & vint auprès de moi pour que je la pleurasse avec lui , parce que je l'avois beaucoup aimée. La conformité d'humeurs & de situation nous unit l'un à l'autre , & nous nous rendîmes nécessaires ; enfin nous nous aimâmes. Cet ami étoit le Genie Volfri. Je ne vous en dis aucun détail de ce qui le concerne , parce que c'est à lui à vous en instruire , & que je le

mettrois dans la nécessité de repeter ce que j'aurois dit. Aussitôt que nous nous fîmes reciproquement avoué notre amour, je sentis un mal de tête étonnant, & je priai mon amant de me laisser seule; il s'en alla, je me couchai, je m'endormis, & je me suis reveillée dans le Palais du Génie *Grandpouvoir*.

La Fée Brillantine avoit à peine cessé de parler, quand il arriva un Courier qui apportoit aux Fées & Génies l'ordre d'une assemblée generale qui devoit se tenir le lendemain dans le Palais du Destin. La compagnie se sépara pour aller se préparer à ce voyage, & deux heures après la Reine *Velomide* partit dans son beau char de cristal, menant avec elle la Fée *Brillantine*. Le Génie *Toutbeau* mena *Volfri*,

parce que ces nouveaux venus n'avoient pas de voitures à eux en Bonhommie. A la dinée , la Reine pria *Volfri* de lui raconter son histoire. Madame , lui dit-il, je suis fâché de ne pouvoir pas vous donner cette satisfaction ; mais le Destin ne m'a pas encore accordé comme à la charmante *Brillantine* , le plaisir de me souvenir de ce qui m'est arrivé dans le monde : c'est une grace que je lui demanderai avec d'autant plus d'empressement , qu'elle me fournira un moyen de vous amuser. On arriva au Palais du Destin ; l'assemblée fut brillante ; *Volfri* & *Brillantine* y furent mariés solennellement ; le Destin ordonna qu'ils seroient encore dix ans chés pere & mere , c'est-à-dire , tantôt à la Cour de *Grandpouvoir* , & tantôt à celle de *Velomide* ,

& promit de leur donner ensuite un Royaume. Volfri demanda le souvenir des événemens de son exil ; le Destin le lui refusa net : on n'a pas pû savoir encore pour quelle raison. L'assemblée se sépara au grand contentement des uns , & au grand regret des autres, comme finissent toutes les assemblées du monde , & chacun s'en retourna dans son Pays.

Fin de la seconde Partie.